TOME XXXII. N° 20. *PARIS, 157, boul. Saint-Germain (6e)* 15 JANV. 1928

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

L'année de Damiens

Chronique de Versailles (1757)

L'ANNÉE 1756 s'achève en pleine crise. Pour soutenir la guerre commencée contre l'Angleterre, il faut de l'argent, et, afin de s'en procurer, pendant l'été, Louis XV a par édit établi l'impôt des deux vingtièmes. Peu soucieux d'embarrasser le pouvoir, le Parlement a refusé l'enregistrement, et, décidé à accentuer sa résistance, a ébauché un projet d'union illégale avec les autres cours souveraines du royaume. Le Roi a riposté par la convocation d'un lit de justice à Versailles pour le 13 août, et y a fait enregistrer par autorité, avec les vingtièmes, d'autres édits destinés à briser le menaçant accord. Les magistrats, bravant le monarque en sa présence, ont refusé d'opiner ; puis, dès la rentrée de novembre, leur premier soin a été de formuler une protestation contre ce qui s'est passé à Versailles. Plusieurs parlements déclarent faire cause commune avec celui de Paris ; quelques-uns même cessent le service. Sur quoi, le clergé anti-janséniste, sentant que la Cour n'appuiera plus les robins contre lui, reprend une déplorable offensive et multiplie les refus de sacrements.

Le Roi est exaspéré par ces discordes renaissantes, qui semblent préparer, cette fois, l'anarchie générale de l'État. Il ne l'est pas moins par cet esprit parlementaire qui rend

impossible de gouverner. Il décide de tenir à Paris, le 13 décembre, un nouveau lit de justice. Le silence l'accueille, à son entrée dans la capitale et jusqu'au seuil de la grande salle du Palais, où sont assemblées les robes rouges. Assis sur les fleurs de lis, par la voix de son chancelier, le souverain ordonne sans délai l'enregistrement de trois édits nouveaux, que chacun sait inspirés par M. de Machault, garde des Sceaux, et qu'on croit l'être aussi par Mme de Pompadour. Le premier impose à tous de se taire sur les affaires de religion ; le second restreint les prérogatives du Parlement et interdit toute cessation de service ; le troisième réduit de cinq à trois le nombre des chambres des Enquêtes où siègent beaucoup de jeunes magistrats trop agités. Aucune manifestation n'a troublé la solennité de cette courte séance. Mais le Roi est à peine rentré au château de la Muette, où il séjourne, que le premier président Maupeou commence à recevoir en masse les démissions. Tous les conseillers remettent leur charge. Il ne reste plus en fonctions que les présidents à mortier et une dizaine de conseillers de la Grand'-Chambre. Le jour même, l'administration de la justice est suspendue.

Par malheur, à Paris, chaque fois que le Parlement cesse ses fonctions, il y a près de vingt mille bouches qui s'affament. Tout ce monde d'avocats, de procureurs et de scribes, qui vit autour du Palais, chôme et pâtit, entretenant l'agitation dans la bourgeoisie et dans le peuple. La querelle avec l'archevêque, toujours aiguë, y ajoute ses sourdes colères. Dans cette capitale surchauffée, où les meilleurs cerveaux s'obscurcissent, où les doctrines nourrissent des passions de haine, erre un fanatisme épars, qu'un esprit faible recueille et qui, perfide dans les deux partis, lui désigne à Versailles les mêmes coupables.

* * *

Le 5 janvier, à six heures du soir, le Roi, ayant descendu l'escalier privé et retournant avec le Dauphin à Trianon, où est la Cour, se dispose à monter en carrosse aux degrés de la Cour de marbre. Le cérémonial ordinaire s'accomplit : les gardes du corps font la haie ; les huissiers portent les flambeaux et les lumières éblouissent. M. de Richelieu, premier gentilhomme en année, accompagne le Roi, qui s'appuie sur le duc d'Ayen. A la dernière marche du perron,

un homme s'élance entre deux gardes, les bouscule, frappe le Roi par derrière de toute sa force et rentre par la trouée qu'il a faite, son chapeau sur la tête, sans que personne ait vu le coup, ni distingué le meurtrier. « Duc d'Ayen, dit le Roi, on vient de me donner un coup de poing ; » il porte la main au côté et la retire tachée de sang. Un valet de pied, qui tient la portière, voit l'habit ensanglanté et crie : « Le Roi est blessé ! » Des gardes courent à l'homme et lui sautent au collet. « Qu'on l'arrête, et qu'on ne le tue pas », dit le Roi, et, comme on l'entoure pour le porter : « Non, ajoute-t-il, j'ai encore la force de monter. » Il remonte, en effet, toujours très calme, le petit escalier. Arrivé dans la chambre, il perd beaucoup de sang, s'affaiblit, se croit frappé à mort : « Je n'en reviendrai pas, » et il demande à plusieurs reprises confesseur et chirurgien.

Chacun perdait la tête. Le service étant à Trianon, le blessé manquait des objets les plus nécessaires ; il n'y avait même pas de draps dans son lit, ni de chemise, et l'on ne put lui donner qu'un peignoir. « Le Roi se trouva mal et crut qu'il mourait ; il pressa pour un confesseur. L'aumônier de quartier arriva ; il se confessa à la hâte et demanda instamment l'absolution, sous condition et promesse de se confesser plus amplement et mieux s'il en avait le temps. On la lui donna donc... La Martinière, qui était à Trianon, arriva enfin. Il sonda la plaie et dit qu'elle n'était pas profonde, et qu'il ne la croyait pas dangereuse. Mais l'idée vint à tout le monde et au Roi que le poignard était empoisonné. Cela redoubla l'inquiétude. Mesdames arrivèrent au bruit et, trouvant le Roi blessé, baignant dans son sang, elles s'évanouirent autour du lit... Monsieur le Dauphin était tout en pleurs, mais, conservant sa présence d'esprit, donnait ordre à tout. La Reine arriva, et crut que ce n'était qu'une colique ; mais, voyant le sang, elle se trouva mal aussi. »

Il n'y avait dans la chambre, avec le service et les chirurgiens, que la famille royale, le maréchal de Belle-Isle et M. d'Argenson. D'autres ministres qui n'avaient pas les grandes entrées, Paulmy, Moras et l'abbé de Bernis, au Conseil depuis quatre jours, causaient à voix basse dans le cabinet du Roi. La pièce était remplie d'habits noirs de la Faculté et de prêtres en surplis ; les saintes huiles étaient sur la table. Chacun maniait, sur la cheminée, le canif à deux lames dont l'assassin avait frappé le Roi. On disait que cet

homme mystérieux venait d'être interrogé dans la salle des Gardes et refusait de dire ses complices. Personne n'osait donner un ordre. Enfin, le Dauphin, sortant de la chambre dans le cabinet, demanda si les ministres jugeaient nécessaire d'assembler le Conseil. « Sans doute, Monseigneur, répondait Bernis, jamais il n'a été plus indispensable de l'appeler. » Le prince rentra prendre les ordres de son père et fit avertir les ministres absents par M. de Richelieu.

Le Roi voulait encore se confesser. Tandis qu'on cherchait le confesseur en titre, un aumônier du Grand-Commun entendit le malade, qui recommença une troisième fois à l'arrivée du P. Desmarets. Ils restèrent ensemble une demi-heure, puis, la chambre ouverte, le Roi fit, devant tout le monde, une espèce d'amende honorable, « demandant pardon à ses enfants du scandale qu'il avait pu leur donner et à la Reine des torts qu'il avait eus envers elle. Il dit à Monsieur le Dauphin qu'il allait régner et que le royaume serait en bonnes mains. Tous fondaient en larmes. » Vers minuit on leva l'appareil : la blessure n'indiquait pas d'empoisonnement. Les esprits commencèrent à se tranquilliser, le Roi à se calmer, et toutes les pensées se dirigèrent vers Mme de Pompadour.

Dès la première minute, on avait songé à elle autant qu'à l'accident du Roi. « S'en ira-t-elle? La reverra-t-on? » Sitôt la confession faite, les apparences furent pour le renvoi ; ses partisans, ses obligés la plaignaient, mais prudemment, et beaucoup se demandaient s'ils devaient descendre chez elle. Ses vrais amis ne lui manquaient point. Elle était accourue de Trianon, plus anxieuse que personne, et on lui apportait à chaque instant les nouvelles. Toute la nuit se passa en pleurs et en évanouissements. Quesnay ne la quittait que pour aller chez le Roi ; Mme de Brancas et des ministres vinrent chez elle plusieurs fois. Ceux qui l'aimaient la regardaient avec compassion ; les autres n'étaient là que pour la voir souffrir et se donner ensuite le plaisir de le raconter. « Son appartement était comme une église, où tout le monde croyait avoir le droit d'entrer. On venait voir la mine qu'elle faisait, sous prétexte d'intérêt. »

De ces instants si durs pour elle, voici le témoignage le plus certain dans quelques lignes, écrites « jeudi à cinq heures du soir ». C'est un billet adressé au comte de Stainville [Choiseul], ambassadeur à Rome, et remis au courrier qui part le

soir même. Tous les sentiments de la femme et de l'amie s'y révèlent :

« Le Roi est bien, très bien ; à peine a-t-il un peu de fièvre. Quel monstre abominable l'enfer a vomi hier à six heures du soir pour donner au meilleur de tous les Rois un gros coup de canif dans le dos, comme il allait monter en carrosse pour revenir à Trianon ! Il n'est entré que dans les chairs. Vous ne pouvez imaginer à quel excès le Roi a porté le courage et la présence d'esprit. Il a fait arrêter le scélérat et ordonné qu'on ne lui fît pas de mal. Il est remonté sans secours dans son appartement, a demandé un chirurgien et un prêtre, se croyant blessé dangereusement, consolant sa famille, ses sujets, réduits au dernier désespoir. Avant-hier, les parlementaires disaient des horreurs de lui. Aujourd'hui, ce n'est que cris, que prières à la ville, à la Cour. Tout le monde l'adore. Je ne vous parle pas de moi, vous pouvez juger de ma situation, puisque vous connaîssez mon attachement pour le Roi. Je me porte bien. Bonsoir (1). »

L'ami le plus utile fut Bernis. Leur premier entretien éclaircit par des paroles décisives une situation fort compliquée : « Elle se jeta dans mes bras, raconte l'abbé, avec des cris et des sanglots qui auraient attendri ses ennemis même, si des courtisans pouvaient être touchés. Je la priai avec fermeté de rassembler toutes les forces de son âme, de s'attendre à tout et de se soumettre à la Providence, lui ajoutant qu'elle ne se livrât point à des conseils timides, qu'amie du Roi et n'étant plus sa maîtresse depuis plusieurs années, elle devait attendre ses ordres pour s'éloigner de la Cour, qu'étant dépositaire des secrets de l'État, des lettres de Sa Majesté, elle ne pouvait disposer de sa personne. »

Des avis aussi fermes sont nécessaires, car la faiblesse de la femme ne tarde pas à se montrer. Elle flotte à toutes les impressions. La visite de M. de Machault la met au désespoir. Cet ami, qu'elle croyait sûr, s'est enfermé dans son laconisme et son air froid, sans aucun élan, aucun encouragement pour elle ; il lui a conseillé de partir, lui laissant un doute affreux sur les sentiments du Roi. Dès qu'il est sorti, elle a une attaque de nerfs : « Il faut que je m'en aille ! » gémit-elle. Elle a la force de donner l'ordre de préparer son

(1) Toutes les lettres citées de la marquise proviennent des archives de M. le duc de Marmier.

hôtel à Paris, de dire à ses gens de se tenir prêts à partir, et de faire apporter les malles dans sa chambre. Elle ferme sa porte, sauf aux intimes et aux ministres. Heureusement l'amitié la conseille : elle voit Mmes de Brancas et de Mirepoix, MM. de Soubise et de Gontaut, et surtout Bernis, qui vient vingt fois le jour. Tous la supplient d'attendre, la blâment et la rassurent. Son frère Marigny intervient : « Elle sert ses ennemis en quittant Versailles. Qui quitte la partie, la perd. » La marquise se décide à faire une autre figure. Les larmes sont essuyées, les malles renvoyées, la porte ouverte à nouveau. La santé du malade étant excellente, elle reçoit les ambassadeurs, reprend ses soupers de dame du palais ; elle affecte une tranquillité qui n'est pas au fond de son âme, car le Roi ne lui a pas encore donné signe de vie.

Pendant les onze jours qu'il garde la chambre, il laisse sans message l'amie que ce silence torture, à quelques pas de lui. Pas une fois, dans une conversation, il n'a montré qu'il pense à elle. Observé par sa famille, par la Cour entière, absorbé par ses réflexions noires, il rêve de longues heures dans son lit, l'imagination remplie du terrible événement. Quand La Martinière a sondé la plaie et a dit qu'elle n'était pas profonde : « Elle l'est plus que vous ne le croyez, a répondu le Roi, car elle va jusqu'au cœur. » Ce n'est peut-être qu'un fanatique isolé, cet homme obscur, ce Damiens, dont Louis XV, sans jamais l'oublier, ne prononcera plus le nom ; mais son poignard est venu accomplir les menaces qu'annonçaient depuis longtemps les pamphlets, les lettres sans signature, les papiers orduriers jetés dans l'Œil-de-Bœuf. L'état troublé du royaume, la nouvelle rébellion du Parlement, expliqueraient-ils le régicide? Il y a matière à méditer longtemps, et peut-être jusqu'à sacrifier la marquise.

Les ennemis de celle-ci crient partout qu'elle va partir. Les communications intérieures lui sont fermées et M. de Richelieu fait comprendre à Marigny lui-même, qui vient aux nouvelles, que sa place n'est plus dans le cabinet du Roi. Les vieilles animosités de la famille royale se sont réveillées, avec l'émotion jetée dans les cœurs par cet assassinat, qui semble un châtiment du ciel. On en a persuadé le Dauphin, la Reine, les princesses. Ils espèrent encore que l'ancienne maîtresse se décidera au départ volontaire. M. de Machault, qui s'est prêté à la conseiller, n'ayant rien obtenu, croit au

renvoi et ne reparaît plus chez elle. Cette bassesse lui vaut quelques sarcasmes, mais peut lui ménager le Dauphin dont l'influence va grandir.

De son côté, Argenson triomphe et se croit le prochain maître. Une démarche du bon Bernis achève de le griser. L'abbé persuade son amie de se réconcilier avec le ministre de la Guerre ; devant les menaces de l'étranger, chaque sujet du Roi ne doit-il pas oublier ses propres querelles pour le mieux servir? La marquise fait appeler M. d'Argenson et lui demande comme faveur de confirmer l'ordre qu'elle a donné à Jannelle, d'exclure des copies du secret des Postes, qu'on fait pour le Roi, les placards injurieux affichés dans Paris. Argenson répond que son principe et son devoir sont de ne rien cacher à son maître. Elle insiste, se défend de vouloir empiéter sur ses droits, mais le supplie d'épargner au Roi des chagrins nouveaux. Plus elle est pressante, plus le ministre se fait dur : il n'a « à rendre compte de sa conduite qu'à Sa Majesté »; et dédaigneux, il se lève, prêt à se retirer. « Monsieur, crie la marquise, vous me poussez à bout, et il serait inutile de prolonger cette conversation. Je vois très clairement l'espérance que vous avez de ma sortie de cette Cour et l'avantage insultant que vous en tirez. Il y a cinq jours que je n'ai pas vu le Roi, peut-être ne le reverrai-je de ma vie ; mais, si je le revois, soyez sûr qu'il nous renverra, vous ou moi. » — « Madame, répond Argenson, vous n'avez plus rien à me dire? » et il s'en va. Qu'eût-il pu craindre? « Il était profondément rempli de l'erreur commune aux ministres qui ont été agréables, de croire qu'ils seront toujours aimés. »

Le Roi, cependant, demeurait triste et taciturne, ne soufflait mot de la marquise et ses intentions restaient ignorées. Elle lui avait fait passer secrètement une lettre par le valet de chambre Champcenetz, et le malade n'avait point donné de réponse. Il commençait à se lever et paraissait dans son cabinet. Le 11 janvier, assis dans son fauteuil, la jambe droite sur un tabouret, en robe de chambre, frisé et poudré, il recevait les révérences ; cent soixante-trois dames défilaient devant lui. Chaque matin, Mesdames, le Dauphin et la Dauphine, lui faisaient leur cour, avant et après la messe ; quand il était fatigué, sur un signe, chacun de ses enfants s'avançait, lui baisait la main, se faisait embrasser et sortait avec sa suite, qui passait saluant.

Un jour, vers deux heures, la famille étant partie, le Roi, en robe de chambre, appuyé sur sa canne, fait deux ou trois tours dans son cabinet, et rêve à la fenêtre, puis se dirige vers son petit escalier intérieur, en indiquant qu'il ne veut pas être suivi. Il revient, après une heure et demie d'absence, attendu avec curiosité par les gens de son service : « Ce n'était plus le même homme, raconte l'un d'eux. Au lieu d'un regard triste et sévère, son air était calme, son regard agréable ; il avait le sourire sur les lèvres et causait sans humeur. Il nous adressa la parole à tous, fit des plaisanteries... et nous quitta en disant qu'il allait dîner et qu'il nous exhortait à en faire autant. Il rentra. Nous n'eûmes pas de peine à deviner qu'il avait été faire une visite à Mme de Pompadour. Une seule conversation d'une amie, intéressée à sa conservation plus que personne de son royaume, avait guéri son esprit plus malade que tout le reste. »

Le soir, le Roi s'habilla ; le lendemain les soupers des Petits Appartements recommencèrent, puis la chasse. Les journées reprirent comme si rien ne s'était passé. Mme de Pompadour, une fois de plus, avait eu le secret d'effacer les idées noires de l'esprit du Roi : « On s'était attaché à lui prouver que c'était à lui personnellement qu'on en voulait, que c'était peut-être une haine, une conspiration qui tenait aux prêtres et qu'il fomentait par son indifférence. Mme de Pompadour avait fait tout le contraire : elle lui avait montré que Damiens était un scélérat, fou et enragé, et qu'il n'y avait aucune conspiration. Elle lui fit voir l'alarme générale qui s'était produite dans le royaume, et combien tous les Parlements avaient détesté cette action. Elle lui avait dit que cet accident le mettait à l'abri de tout autre pareil, par le sentiment d'effroi général et par l'attachement que ses peuples lui avait montré. » Ainsi elle trouvait l'occasion de reprendre son pouvoir tout entier, en faisant œuvre de douceur et de bonté. Elle ne laissait sans doute ignorer au Roi qu'une chose, le supplice qu'elle avait enduré en doutant de lui. Lui-même oubliait que, pendant ces longs jours d'incertitude, il l'avait laissée sur la roue : « Il faut convenir, dit Bernis, que, si la marquise avait été bien gâtée par la fortune, si elle s'était trop familiarisée avec la toute-puissance et la grandeur suprême, elle eut bien le temps pendant onze jours de rentrer dans son néant. Mais, le péril passé,

ses réflexions s'évanouirent ; elle se rassit sur le trône avec autant d'assurance et peut-être plus qu'auparavant. »

L'attentat de Damiens servit la marquise, comme tout, jusqu'à présent, l'avait servie. Dès le rétablissement du Roi, ce fut à ses ennemis de trembler. Elle était vengée de ses anxiétés, des transes qu'elle avait cachées, des faiblesses qu'on avait surprises. Mais comment ne pas se plaindre de l'ingratitude de Machault, de cet avis perfide de quitter le Roi, qui est « toute sa vie » ! « Elle se fit dire par le Roi, tant qu'elle voulut, qu'elle avait bien fait de ne pas suivre un aussi mauvais conseil et qu'il en aurait été au désespoir. » Stainville qui revient de Rome et recueillera cette confidence, reçoit d'elle, en chemin, une lettre écrite le 20 janvier, où vibre encore l'émotion des mauvaises heures :

« Je ne vous dirai qu'un mot de toutes les horreurs qui se sont passées dans la chambre du Roi. Représentez-vous le second tome de Metz, à l'exception des sacrements, qu'il n'a pas été dans le cas de recevoir. Ajoutez à l'indignité des procédés que c'est tous gens qui me doivent leur existence. La première grâce que j'ai demandée au Roi a été de ne les pas punir ; je ne veux pas faire plaindre des gens qui sont aussi méprisés... Ne craignez pas que les événements puissent affaiblir mon courage. La perte du Roi pourrait seule en être capable. Il vit, tout le reste m'est égal. Cabales, indignités, écrits, etc., rien ne m'effrayera, et je le servirai, quoi qu'il m'en doive arriver, tant que je serai en position de le pouvoir. Je m'en rapporte à ceux qui m'ont vue pendant les six premiers jours, pour vous prouver qu'assurée de la vie du Roi, ma tranquillité ne s'est pas démentie un moment sur ce qui pouvait m'intéresser. »

La procédure contre Damiens, que la prévôté de l'Hôtel a commencé d'instruire, se continue devant la Grand'chambre du Parlement, qui siège seule dans le Palais déserté. Le prince de Croÿ informe en Artois, province du criminel. On rapporte les indices les plus sûrs de sa folie, tournée en violence par les propos détestables tenus devant lui. Les passions de l'opinion, qui ont égaré sa tête faible, s'excitent maintenant sur les médiocres incidents du procès. Les gazettes rivalisent avec les salons et décident sur l'affaire à tort et à travers. Les femmes « veulent absolument trouver du mystère et de l'extraordinaire à tout et qu'il y ait des com-

plices ». Mais, surtout, chaque parti rejette sur ses adversaires l'odieuse accusation. Il n'a pas manqué de gens pour flétrir « l'assassinat parlementaire », et ce fut le mot de Voltaire lui-même, dans le premier moment ; on fait remarquer que Damiens était domestique chez un robin et qu'il a avoué sa haine contre le clergé. D'autres disent « qu'il y a là dedans des Jésuites » ; une lettre remise au Roi par le cabinet noir accuse jusqu'à l'archevêque. La Cour même est empoisonnée par les placards. Certains portent que l'événement a châtié les désordres d'un Roi et de sa favorite, et annoncent des malheurs plus grands si celle-ci n'est pas chassée. C'est le thème le plus ordinaire des billets que, chaque matin, les gens de M. d'Argenson ramassent sur le perron de leur maître. Le Roi, qui veut tout savoir, exige qu'on les lui remette et s'en irrite. Cette fois, Mme de Pompadour n'y tient plus : c'est elle qui ira chez l'ennemi. Elle demande sa chaise et traverse la cour : « Monsieur, dit-elle aussitôt, il serait essentiel de cacher ces abominations au Roi ; il ne dort plus et se tourmente. Continuez de veiller à sa sûreté, mais ne lui en parlez pas. — Madame, répond le ministre, personne ne le désire plus que moi ; priez le Roi, dans ces moments de bonté où il ne peut vous rien refuser, de ne plus me faire de questions ; je serai trop heureux de garder le silence ; mais je ne le puis, toutes les fois qu'il me questionnera. — Vous aimez donc mieux le voir malheureux, et faire le bon valet ! Mais, monsieur, ces billets sont fort extraordinaires ; il est bien étonnant que M. Berryer, qui a toute la police à ses ordres, n'en trouve et n'en apporte aucun, et que vos gens, en petit nombre, qui ne les cherchent point, en découvrent toujours ! » L'entretien, monté à ce ton, ne peut aller plus loin.

Bernis, qui arrive chez la marquise au moment où elle revient, la trouve appuyée devant la cheminée, avec son manteau et ses gants, et les mains dans son manchon, regardant devant elle tout absorbée. Après quelques minutes de silence : « Vous avez l'air, dit l'abbé, d'un mouton qui rêve. — C'est un loup, répond-elle, qui fait rêver le mouton, » et jetant son manteau sur un fauteuil, elle éclate en sanglots. Le Roi vient d'entrer ; il se met à préparer lui-même une potion sucrée avec des « gouttes d'Hoffmann », qui contiennent de l'éther ; puis, en souriant, il présente le verre à la marquise. Celle-ci s'apaise, accepte en baisant les mains du Roi. La

femme de chambre n'a vu que cette scène, qui explique assez ce qui va suivre.

La foudre est dans l'air ; on ne sait où elle va tomber. M. d'Argenson plaisante avec Bernis : « Le Machault fait son paquet ; la marquise ne veut plus le voir ; c'est une affaire de huit jours au plus. » Les amis du comte bâtissent châteaux en Espagne : voudra-t-il prendre les sceaux ou les refusera-t-il?

Le Roi, qui n'a pas cessé de lui faire bon visage, reste impénétrable ; mais on remarque sa tristesse. Le soir de sa décision, il est chez la marquise de si mauvaise humeur qu'on imagine entre eux une querelle. Il la quitte sans lui avoir rien dit, pour donner ses ordres une heure après minuit.

Ce matin du 1er février, à huit heures, les gens du Cabinet sont aux aguets, intrigués par les allées et venues dans la cour des ministres. On a vu sortir M. de Saint-Florentin se dirigeant vers l'appartement de Machault, de là se rendre chez Mme de Pompadour. M. d'Argenson, averti par ses espions, a paru à la fenêtre, charmé sans nul doute de voir porter la lettre de cachet à son voisin. Comme il se met dans son bain d'aromates pour la goutte, on lui annonce la visite de M. Rouillé. Il répond qu'il aura l'honneur de le voir au lever, dans peu d'instants. Mais ce que doit dire Rouillé ne peut souffrir de retard ; il entre et d'un air navré, d'une main tremblante, il tend à son ami le billet fatal : « Monsieur d'Argenson, votre service ne m'étant plus nécessaire, je vous ordonne de me remettre la démission de votre charge de secrétaire d'État de la Guerre et de vos autres emplois, et de vous retirer à votre terre des Ormes. — LOUIS. »

Le ministre « devient pâle comme les morts », demande son neveu Paulmy, le prie d'envoyer un exprès à sa femme, range les papiers ministériels et, à onze heures, part pour Paris. Comme d'habitude, le marquis de Valfons est auprès de Mme d'Argenson : « Restez, lui dit le comte, un tiers est nécessaire dans des moments aussi funestes. On aura surpris la bonté du roi. Vous connaissez plus qu'un autre mon rezpect pour lui. Que de veilles j'ai sacrifiées à sa gloire ! Devait-il jamais oublier Metz, où, cru mort et abandonné de tous, je le réchauffai seul dans mes bras et ne le quittai pas d'une minute. Ce n'est ni son cœur, ni sa volonté qui m'exilent ; cette malheureuse femme aura fait quelques noirceurs. » Il demande à son homme d'affaires l'état, qu'on tient tou-

jours prêt, de son bien et de ses dettes, et comme il vient d'y constater que, du million de la dot de la comtesse les quatre cinquièmes sont dévorés, celle-ci prend son écritoire, en tire une feuille de papier blanc : « Voici mon blanc-seing, dit-elle. Tout ce qui me reste à est à vous. Je vous conseille d'embellir les Ormes, le château et les jardins ; mon argent avait aidé à votre fortune ; il fera vos amusements. »

Ces grandes crises rendent les âmes généreuses. Elle prie son mari de la laisser partir avec lui ; Valfons serait du voyage. Mais le comte s'y refuse : une santé délicate comme est celle de sa femme a besoin de son médecin et des secours de Paris. Le lendemain, il part à huit heures du matin et trouve à la barrière Mme d'Estrades, sa maîtresse, qui monte en carrosse avec lui. Son fils, M. de Voyer, suit avec sa femme dans une autre voiture. Ce sera à peine une satisfaction pour le ministre d'hier d'apprendre que son survivancier Paulmy est appelé à lui succéder au département de la Guerre. Il se rongera de chagrin dans cette belle terre poitevine, où tant d'ambition, d'orgueil et de talents sont venus échouer dans l'exil. Mme de Pompadour sera morte, quand le vaincu reviendra à Paris, mais pour mourir lui-même sans avoir revu son maître, sans avoir appris le motif véritable de sa disgrâce.

Si M. d'Argenson avait pu lire la lettre de cachet reçue par Machault, à l'heure où on lui portait la sienne, son dépit eût été plus vif encore. En retirant à son garde des Sceaux cette charge et celle de la Marine, Louis XV se disait « persuadé de sa probité et de la droiture de ses intentions », lui réservait les honneurs de ministre et sa pension de vingt mille livres, et l'assurait d'une « amitié » et d'une « protection » acquise pour toujours à ses enfants. Invité à « rester quelque temps à Arnouville », Machault allait habiter sa terre patrimoniale en pensant que l'exil serait court et que, le Roi l'éloignant avec de tels ménagements, celle qu'il avait offensée pourrait lui pardonner un jour. L'espoir, au reste, était vain et l'ancien garde des sceaux, que personne ne songea à rappeler, prit le sage parti de se bien porter et d'engraisser, ce qui est, assure Bernis, plus tard expert en la matière, « l'enseigne de la bonne tête des ministres renvoyés ».

*
* *

Comment croire, après de tels triomphes, que la marquise pût encore se trouver menacée de nouveau et eût à se

défendre? Quelques mois plus tard, cependant, fut livré un dernier assaut, et l'attaque vint sur Louis XV par le côté où il était vulnérable. Après un repentir éphémère, de coupables habitudes l'avaient ressaisi. On avait démeublé, quelques jours après l'attentat de Damiens, les deux chambres secrètes dans le château ; mais le petit pavillon n'était point fermé et, quand on vit qu'on pouvait reprendre le Roi, certaines ambitions se rallumèrent. Ce fut l'heure de la marquise de Coislin, moins fameuse que Mme de Choiseul-Beaupré dans l'histoire de Mme de Pompadour, mais rivale plus redoutable.

Née, fort belle, de conversation brillante, veuve d'un officier général de mérite, appuyée à la Cour par la maison de Mailly, elle pouvait faire une autre Châteauroux. Du moins rêva-t-elle cette fortune. Le difficile n'était point de piquer le goût du Roi, mais de le faire assez durer pour qu'une « maîtresse de qualité » fût déclarée. Un premier essai ne dura guère : Mme de Coislin importuna le Roi par des demandes d'argent et ces grands airs qu'il ne pouvait souffrir ; mais la galanterie fut reprise et ce retour parut marquer son succès.

Un soir, à Marly, les femmes de Mme de Pompadour la voient rentrer dans un trouble extrême. Elle sort du salon, où vient de finir le jeu du Roi. Elle jette manchon et manteau, se déshabille fiévreusement, et, n'ayant plus auprès d'elle que la fidèle Du Hausset, son secret lui échappe : « Non ! Je ne crois pas qu'il y ait rien de si insolent que cette Mme de Coislin ! Je me suis trouvée ce soir au jeu à une table de brelan avec elle, et vous ne pouvez imaginer ce que j'ai souffert. Les hommes et les femmes semblaient se relayer pour nous examiner. Mme de Coislin a dit deux ou trois fois en me regardant : « Va tout ! » de la manière la plus insultante, et j'ai cru me trouver mal, quand elle a dit, du ton le plus triomphant : « J'ai brelan de rois ! — Et le Roi? dit la femme de chambre, lui a-t-il fait ses belles mines? — Vous ne le connaissez pas, ma bonne : s'il devait la mettre ce soir dans mon appartement, il la traiterait froidement devant le monde et me traiterait avec la plus grande amitié. Telle a été son éducation, car il est bon par lui-même et ouvert. » Mme de Pompadour sait mieux que personne ce trait du Roi ; elle l'a observé de près, lors de l'exil de Maurepas, du renvoi de Mme d'Estrades, et, tout récemment encore, pour

M. d'Argenson. Ces grands familiers du maître, bien reçus jusqu'à la fin, seule dans la confidence, elle les savait condamnés, détruits, prêts à disparaître, sans qu'aucun signe avant-coureur les eût avertis.

Cette nuit même, elle prend la plume. Elle demande au Roi la permission de se retirer de la Cour. Sans doute sera-t-elle prise au mot ; mais, comblée de dignités, dame du palais de la Reine, sa vie assurée par tant de libéralités royales, mêlée depuis deux ans aux négociations les plus importantes, elle peut faire encore honorable retraite, pourvu qu'elle en ait l'initiative et n'attende point d'avoir déplu.

C'est encore l'ami des premiers jours qui lui rend le service de l'arracher à son dépit. Bernis, la voyant triste, obtient sans peine la confidence de sa démarche. Elle attend, dit-elle, d'un moment à l'autre, la réponse du Roi, et sa consolation, en quittant la Cour, sera de laisser auprès de lui un ministre honnête homme, éclairé, et attaché à son souvenir. Bernis ne s'attendait point à de telles extrémités : « Madame, s'écrie-t-il en se levant, j'ai peine à maîtriser mon émotion ; mais ce n'est pas ainsi qu'un ministre d'État doit prouver ses sentiments. — Qu'allez-vous faire? dit la marquise ; j'exige de le savoir. — Je vais écrire au Roi, madame, lui représenter combien une nouvelle maîtresse affichée nuira à sa réputation, à ses affaires, et donnera d'ombrage à la cour de Vienne, qui, pour son alliance avec lui, s'est adressée à vous ; de plus, je déclarerai que je ne travaillerai certainement pas avec une autre femme, qui n'aurait sur moi aucun des droits de l'amitié et de la reconnaissance. Si le Roi persiste à déclarer une nouvelle maîtresse, je le supplierai de me permettre de me retirer. »

La marquise voit que cette résolution peut tourner fort mal pour l'abbé ; mais il est décidé, ses calculs faits, sûr d'une disgrâce prochaine si Mme de Coislin l'emporte. Elle le laisse écrire, lit sa lettre, émue des sentiments qu'il y exprime pour elle, et demande pourtant qu'elle ne soit point remise. « Je la cachetai à l'instant, raconte Bernis, et comme le Roi entra chez la marquise un moment après, j'attendis que Sa Majesté s'en retournât pour la suivre et lui remettre ma lettre, en la suppliant d'y faire grande attention et une prompte réponse. Cette réponse ne tarda pas. Le Roi me la remit lui-même le lendemain, et je la portai toute cachetée à la

marquise. Le Roi m'y parlait avec la plus grande bonté et franchise ; il détaillait les qualités de la marquise et ses défauts, et me promettait de renoncer au goût qu'il avait pour sa rivale, parce qu'il en sentait le danger pour ses affaires et sa réputation. »

Ainsi Mme de Pompadour fut sauvée encore une fois. Bernis ne savait point que Lebel, qui préférait l'ancienne maîtresse à la nouvelle, joua son rôle en cette affaire ; hasard ou dessein, il avait, à ce moment même, préparé pour son maître « une petite sultane » propre à le refroidir pour la grande dame. Ce détail, que la marquise n'ignora point puisqu'elle était informée de tout, n'enlève rien à la délicatesse de l'acte de Bernis et fort peu sans doute à la part qui lui revient dans la détermination de Louis XV. Celui-ci, en effet, en dépit de sa conduite, « cherchait le bien », acceptait qu'on le lui fît voir ; des serviteurs éprouvés, et qui savaient s'y prendre, pouvaient lui parler avec franchise. Au reste, le besoin lui restait de l'amie à qui il pouvait tout dire, habituée à le deviner et à le servir, et qui détenait pour la politique si grande part de ses secrets.

*
* *

Parmi les philosophes qui soupent dans l'entresol de Quesnay, un petit Limousin assez hardi s'est fait remarquer de la marquise. Ce Marmontel ira loin, car il ne doute pas de son étoile, et il fera raffoler les femmes de son talent, étant de ceux qui suivent la mode en ayant l'air de la devancer. A-t-il su parler à Mme de Pompadour et l'avertir de ce que le public attend d'elle? Il s'est montré bon interprète de l'opinion, s'il a vraiment tenu dans son cabinet les propos qu'il nous rapporte : « Madame, a-t-il dit, tant que MM. d'Argenson et Machault ont été en place, on a pu attribuer à leur division et à leur mésintelligence les dissensions intestines dont le royaume est tourmenté, et tous les actes de rigueur qui, loin de les calmer, les ont envenimées ; mais, à présent que les ministres sont renvoyés et que les hommes qui les remplacent n'ont aucun ascendant, ni aucune influence, songez, Madame, que c'est sur vous qu'on a les yeux, et que c'est à vous désormais que s'adresseront les reproches, les plaintes, si le mal continue, ou les bénédictions publiques, si vous y apportez remède et si vous le faites cesser. Au nom de votre

gloire et de votre repos, Madame, hâtez-vous de produire cet heureux changement. N'attendez pas que la nécessité le commande ou qu'un autre que vous l'opère ; vous en perdriez le mérite, et l'on vous accuserait du mal que vous n'auriez pas fait. Toutes les personnes qui vous sont attachées ont les mêmes inquiétudes, et forment le même vœu que moi. »

La marquise répondit à Marmontel que ses amis pouvaient se tranquilliser : « Elle avait du courage, elle voulait qu'ils en eussent pour elle et comme elle ; au reste, on travaillait dans ce moment à tout pacifier. » Mais son conseiller a su la flatter sur le point le plus sensible, sa prétention de tenir une place dans l'État.

Le problème inextricable est au Parlement. Depuis le mois de décembre, le grand corps est en état de révolte. C'est au milieu de cette effervescence que l'attentat régicide est survenu, et les parlementaires, en bons sujets, en ont ressenti l'horreur. Beaucoup voulaient adresser au Roi l'expression de leur douleur et offrir la reprise de leur service, mais la rédaction que les intransigeants ont fait adopter donne à leur lettre un ton que le Conseil du Roi juge offensant. Le chancelier Lamoignon y répond avec hauteur, et bientôt l'exil de vingt-sept jeunes magistrats des plus remuants porte au comble le désordre et l'irritation. La suspension des affaires civiles est complète ; aucun avocat ne veut plaider, et la Grand'Chambre, qui fonctionne encore et instruit le procès de Damiens, ne songe plus qu'à obtenir le retour des exilés.

Parmi les intrigues de combat et les essais de conciliation, Mme de Pompadour tient son rôle. Tant d'intérêts de famille sont en jeu qu'elle se trouve naturellement sur le terrain de son action habituelle. Ces messieurs ont toujours besoin, pour quelqu'un des leurs, des faveurs de la Cour ; on peut les tenir par cette nécessité et les ramener à la raison. Tel est le cas du président Durey de Meinières, à qui le Roi a refusé une charge pour son fils et qui n'obtient pas davantage son agrément pour une place d'enseigne aux Gardes. Toute carrière est fermée au jeune homme, dans l'épée comme dans la robe. En désespoir de cause, des amis ménagent au père une audience de la marquise. Mais elle n'ignore pas que ce Meinières est une des bonnes têtes du Parlement et que ses avis, sa science, les manus-

crits de ses collections, ont nourri maintes fois ces « remontrances » que le Roi exècre ; elle va lui faire sentir la colère du maître et ensuite, s'il se peut, tirer parti de l'autorité qu'il a sur ses confrères. Le président a fixé par écrit les détails de deux conversations de Versailles, qui nous font voir la négociatrice dans le feu de l'action et entendre le son de sa voix.

L'accueil est terriblement intimidant. Seule dans son cabinet, debout auprès du feu, la marquise toise le visiteur de la tête aux pieds, « sans faire de révérence », comme pour prendre la mesure d'un adversaire. Elle ordonne au valet, d'un ton colère : « Tirez une chaise » ; puis, s'étant assise elle-même, écoute d'abord sans mot dire les protestations de respect et de dévouement au Roi et l'appel à sa propre commisération et à sa bonté : « Madame la marquise, raconte Meinières, avait les yeux fixés sur moi d'une manière toute propre à me déconcerter ; elle était droite comme un jonc sur son fauteuil, et elle fit seulement une petite inclination du corps, lorsque je lui parlai de son penchant naturel à obliger. Quand j'eus fini, elle prit la parole très vivement, et elle me dit : « Comment, monsieur, vous ignorez, dites-vous, ce que vous avez fait et quel est votre crime?... » Ce crime, c'est l'appui savant prêté par un juriste aux prétentions de sa compagnie. Le Roi est le maître, monsieur, il ne juge pas à propos de vous marquer son mécontentement personnellement, mais de vous le faire éprouver en privant monsieur votre fils de jouir d'un état. Il emploie le moyen qui est dans sa main, il faut respecter ses volontés. Je vous plains, cependant, et je ne demanderais pas mieux que de me voir à portée de vous rendre service. Vous savez, par exemple, que le Roi désire dans ce moment des marques de soumission de la part de Messieurs des Enquêtes et Requêtes qui ont donné leur démission, qu'il a donné des preuves de ses bontés à ceux qui lui ont écrit des lettres particulières. Si vous vouliez en écrire une de même et, par votre exemple, engager plusieurs autres à en écrire de semblables, ce serait un service que vous rendriez au gouvernement dans les circonstances présentes, que je serais en état de faire valoir, et alors vous pourriez espérer quelque changement dans les dispositions du Roi à votre égard. Mais quand je n'aurai autre chose à dire à Sa Majesté, sinon : « Sire, j'ai vu aujourd'hui M. de Meinières, il m'a protesté de l'attachement le plus

respectueux pour votre personne, *et cætera* », le Roi me répondra : « Qu'a-t-il fait pour me le prouver? Rien. » Et les choses demeureront dans le même état, et je ne pourrai rien faire pour vous. »

Le magistrat trouve des arguments pour démontrer que cette lettre particulière ne peut être écrite, ne servirait de rien et serait déshonorante pour lui. Mais la réponse le foudroie : « Je suis toujours étonnée d'entendre mettre en avant leur prétendu honneur pour ne pas faire ce que le Roi désire, ce qu'il veut, ce qu'il ordonne, et ne pas considérer qu'il est du véritable honneur de remplir les devoirs de son état, et de faire cesser le plus tôt qu'il est possible le désordre qui règne dans toutes les parties de l'administration par le défaut de justice. Voilà, monsieur, en quoi il faut faire consister son honneur, à reconnaître ses torts, la légèreté, la précipitation d'une démarche si contraire à toute règle, à toute bienséance ; à tâcher, par une conduite différente, à effacer dans l'esprit du Roi et de ses sujets l'impression défavorable qu'une action de cette nature doit y causer. Je crois que personne n'ignore combien j'honore la magistrature ; mais il n'y a rien que je donnasse pour n'avoir point un pareil reproche à faire à ce tribunal auguste, à ce premier Parlement du royaume, à cette Cour de France, qui fait d'elle-même un éloge pompeux dans tous ses écrits, ses remontrances, etc. Quoi ! c'est cette Cour si sage qui veut sans cesse rectifier le gouvernement, qui en un quart d'heure se porte à une extrémité de cette espèce. On ne suit que sa passion, son ressentiment, son aveuglement, sa fureur, et voilà les démissions parties ! C'est pourtant avec ces insensés-là que vous avez donné votre démission, monsieur de Meinières, et vous mettez votre honneur à ne vouloir pas vous détacher d'eux. Vous aimez mieux voir périr le royaume, les finances, l'État entier, et vous faites en cela consister votre honneur ! Ah ! monsieur de Meinières, ce n'est pas là l'honneur d'un sujet véritablement attaché à son Roi, ni même d'un citoyen... »

« J'avoue, écrit le président, que je fus émerveillé de la facilité de l'élocution, de la justesse des formes, que je ne rends peut-être qu'imparfaitement, et que je la considérai avec autant de plaisir que d'attention, en l'entendant parler si bien. »

La pensée reste inflexible : « C'est la trop grande bonté du

Roi, dont il a été jusqu'à présent, qui vous rend aujourd'hui tous si entreprenants et si difficiles. A la fin, monsieur, sa bonté se lasse et il veut être le maître. N'allez point attribuer aux ministres le ressentiment particulier et personnel du Roi, comme vous faites toujours : il ne s'agit point d'eux ; c'est ici le Roi qui est personnellement blessé, et qui par lui-même, et sans y être en aucune façon excité par personne, veut être obéi. Mais je vous demande un peu, messieurs du Parlement, qui êtes-vous donc pour résister comme vous faites aux volontés de votre maître? Croyez-vous que Louis XV ne soit pas aussi grand prince que Louis XIV? Pensez-vous que le Parlement d'aujourd'hui soit composé de magistrats supérieurs en qualité, en capacité et en mérite à ceux qui composaient le Parlement alors? Ah ! que je le souhaiterais bien ! Qu'il s'en faut pour qu'ils leur ressemblent ! Mais considérez vous-même ce qu'a été le Parlement depuis 1673, après que Louis XIV lui eut ôté les remontrances, jusqu'en 1715, et vous verrez si le Parlement a jamais été plus grand et plus considéré que dans cet espace de temps. »

Cinq quarts d'heure, les deux adversaires restent en bataille, sans rien céder. Mais le ton a fini par s'adoucir. La marquise a discuté plus posément les motifs de la crise, les remèdes à essayer ; elle a révélé une réelle connaissance des institutions et des caractères, et quand elle congédie le parlementaire inexaucé, il part « rempli d'étonnement et d'admiration ». On la connaîtrait donc bien mal, à la juger seulement sur ses lettres ; elle gagnait à être vue, écoutée, et la qualité de sa parole explique son influence et justifie pour une part les louanges de ses familiers.

* * *

M. de Stainville revenait de Rome. Le mois de février, qui vit la disgrâce de M. d'Argenson, apportait à la marquise cette autre joie. Quoiqu'elle demandât promptement pour lui une autre ambassade, celle de Vienne, elle se promettait bien des satisfactions de la présence de ce grand ami. L'heureux Stainville avait su prendre auprès d'elle le rôle le plus sûr pour s'assurer à jamais ses bienfaits. Suivre en toutes choses ses conseils, ne s'en émanciper que pour y revenir au premier appel, tirer parti également de l'indépendance

et de la docilité, rapporter tous ses succès aux avis donnés par sa protectrice, voilà ce qu'un homme, instruit à utiliser le cœur féminin, a su faire depuis plusieurs années au grand bénéfice de sa carrière.

Il faut entendre, en ses dernières lettres envoyées à Rome, le ton que prend la marquise avec son ambassadeur. A-t-il montré l'envie, puisqu'on se bat, de reprendre du service « dans le militaire », elle n'en veut pas entendre parler : « Quelque réussite que vous ayez dans votre ambassade, je ne suis pas surprise du désir que vous avez de servir. Il faut finir vos trois ans avec le même succès et revenir loué de votre gloire, en en acquérant un genre difiérent. Je désire cependant que vous vous en teniez à celle de l'ambassade, et qu'une paix honorable pour le Roi vous prive du plaisir de vous battre. » Et voici encore, à propos d'une gratification accordée, tout un programme de conduite nettement tracé : « Vous aurez votre gratification de 50 000 livres. Je ne puis vous cacher que, malgré l'utilité dont vous a été l'énorme dépense que vous avez faite à Rome, je trouve que vous vous êtes par trop ruiné. Mettez ordre à vos affaires avant de venir ici passer vos six mois. Ne gardez que ce qui vous sera nécessaire à votre retour, et faites en sorte de ne pas revenir grand seigneur ruiné. Je ne sais rien de si avilissant. Voilà un beau sermon. faites-en votre profit... Vous pourrez partir au commencement de novembre. Mais vous savez mes conditions, et que je veux absolument que vous retourniez : 1° pour la décence, et 2° pour l'arrangement de vos affaires. Vous me trouverez sans doute bien rébarbative. »

En laissant prendre à Mme de Pompadour cet accent de direction, M. de Stainville lui a prodigué l'illusion qu'elle le guide dans tous les détails de sa vie. De telles femmes ne s'attachent à fond que si elles sont assurées d'être obéies, et Bernis saura bientôt ce qu'il en peut coûter de désenchanter sur ce point une amitié exigeante.

Pour le moment, l'abbé est au pinacle, nommé depuis peu ministre d'État, siégeant au Conseil et initié aux grandes affaires du Roi. Stainville n'ignorait pas qu'il l'allait trouver aussi en possession de toute la confiance de la marquise. Elle ne demandait, du reste, qu'à les unir : « L'abbé est un habile homme, écrivait-elle à l'ambassadeur ; je veux que vous l'aimiez à la folie. » Bernis, déjà tout acquis au sujet

de la mission à Vienne, écrivait de son côté : « Je crois nécessaire que vous soyez envoyé à cette cour... Vous avez les lumières, les bonnes intentions et le courage nécessaires pour étayer une besogne qu'il est si avantageux de suivre et qu'il serait si dangereux d'abandonner. Venez donc promptement ici. Vous trouverez dans le Conseil un ami de plus, qui connaît tout ce que vous valez et qui se fait un plaisir de le dire. Je vous embrasse, mon cher comte, de tout mon cœur. » Cette offre de protection pouvait choquer, ainsi faite, l'orgueil du futur duc de Choiseul ; mais il y voyait qu'un homme aussi prompt à se livrer était de ceux qu'on joue assez commodément.

Parmi les ressources de son jeu, Stainville en comptait une que sa figure et son habit interdisaient à l'abbé ; il jouerait l'amoureux auprès de Mme de Pompadour. Habitué à l'être ou à le paraître de toutes les femmes, il en devait la politesse à celle qui avait déjà tant fait pour sa fortune. Toujours vaine de ses charmes et sensible aux compliments qui les célébraient, la marquise a pu prendre au sérieux une passion, d'autant plus facile à feindre que les paroles y suffisaient.

Ces manœuvres galantes, auxquelles Choiseul, laid mais irrésistible, a excellé toute sa vie, ont eu leur emploi pendant son séjour à Paris entre ses deux ambassades. Ses intérêts aussitôt s'en trouvent à merveille. Quelques billets plus vifs montrent avec quelle ardeur le sert une femme « très aisée à flatter », ainsi qu'il le dit en ses mémoires. Rouillé, croyant plaire au Roi, destine à Vienne le comte de Broglie, « le petit Broglie », qui revient de Pologne. Il convient de ménager l'amour-propre du vieux ministre pour l'amener doucement à abandonner ce candidat. La marquise morigène gentiment un Stainville trop pressé : « Taisez-vous, ambassadeur, ne dites pas un mot de ce dont vous avez tant parlé hier et aujourd'hui. J'espère que tout ira, mais ne vous vantez de rien, ni à princes, ni à princesses, etc., etc. M. Rouillé vient de me parler ; il est sûrement content de moi. La vérité ne perd pas ses droits et on s'en trouve toujours bien... Je vais ordonner une grillade pour Votre Excellence. »

Elle écrit quelques jours plus tard : « N'importe, mon cher comte, vous êtes nommé. Voilà tout ce que je voulais, pour le bien de la chose et pour vous. Je suis bien aise que le Roi

ait dit à votre amie que c'était elle qui l'avait fait changer d'avis. Cela est honnête et doit être vrai ; car je ne m'imagine pas que M. Rouillé ait été fort chaud. Le Premier Président a fait des merveilles et a tenu tête à M. le prince de Conti. Damiens sera véritablement exécuté la semaine prochaine. Bonjour, monsieur l'ambassadeur à Vienne. »

Toute la famille, à présent, intéresse Mme de Pompadour. Elle sait la santé délicate de Mme de Stainville, les revenus médiocres du frère abbé, les déboires de carrière de l'autre frère, le maréchal. Elle étend sur ces Choiseul sa protection, avec la plus tendre sollicitude : « Monsieur l'ambassadeur désirerait voir aujourd'hui de mon écriture. Je lui donne cette satisfaction avec d'autant plus de plaisir que c'est pour lui annoncer une nouvelle marque de la bonté du Roi en sa faveur. J'ai remercié Sa Majesté de l'abbaye de Saint-Arnould qu'Elle a bien voulu accorder à M. l'abbé de Stainville. Je vais faire embrasser les maréchaux de Stainville et de Richelieu. J'ai eu une grande explication et très naturelle avec ce dernier. Ah ! bon Dieu ! que de peines ! J'espère que vous ne m'en donnerez jamais de semblables. » Et quelle intimité accuse ce *post-scriptum* : « Dimanche quatre heures. Je rouvre mon paquet, pour accuser au joli petit singe d'ambassadeur, la réception de la charmante petite lettre. Je le charge d'embrasser et de consoler de ma part son cher frère que j'aime de tout mon cœur. Je n'oserai jamais prendre la même liberté avec Votre Excellence... »

Le duc de Choiseul oubliera tout cela quand il écrira ses mémoires. Il y notera, en revanche, des souvenirs satiriques, où sa protectrice est à peine épargnée, sur l'incapacité éclatante à ses yeux, de tout ce qui a gouverné avant lui : «Jamais Conseil, écrit-il, n'a été plus ridicule que celui du Roi après le renvoi de MM. d'Argenson et de Machault. » Il n'y restait que Rouillé, le vieux Belle-Isle et Bernis. Les nouveaux venus étaient Paulmy et Moras ; le premier, secrétaire d'État en survivance de son oncle, lui succédait à la Guerre, le second réunissait au contrôle général des Finances le département de la Marine, « comme au temps de M. Colbert. » Choiseul oppose les deux nullités en deux croquis cruels : le marquis de Paulmy, « chétif en esprit, en figure, en maintien, en talent, fait précisément pour recevoir les coups de pied d'une parade », voisine avec Moras, « qui ressemblait parfaitement à une grosse pièce de bœuf et n'avait pas plus

d'idées, plus de combinaisons qu'elle ne peut en avoir... »

Tels apparaissaient les hommes qui descendaient chez la marquise, après le conseil, pour lui faire « une petite cour ». Elle apprenait par eux les affaires et passait à chacun ses recommandations pour son département. « J'ai demandé souvent à Mme de Pompadour, dit Choiseul, qui l'avait pu engager à faire des choix aussi risibles. Elle m'a répondu fort naturellement que, pour que l'expulsion de ceux dont elle voulait se défaire ne traînât pas, elle avait proposé de les remplacer par ceux qui étaient déjà dans le ministère du Roi. Je fis observer alors à Mme de Pompadour que cette raison pouvait être bonne pour elle, mais que, dans cette occasion, au commencement d'une guerre effrayante par l'étendue de toutes les branches, elle n'était pas avantageuse à l'Etat. »

M. de Stainville a rendu à la marquise, pendant son séjour, le double service de la débarrasser de Rouillé, sourdement hostile à l'alliance, et de mettre à sa place l'abbé de Bernis. Il l'a assurée, dans ses entretiens intimes, qu'il ne lui convient guère de représenter le Roi à Vienne, s'il doit rester sous les ordres d'un ministre incapable et mal intentionné : « Mais, répond-elle, M. Rouillé se meurt ; il dort au Conseil et dans son cabinet ; il n'y a qu'à attendre que l'apoplexie nous en délivre : le Roi ne veut pas être homicide d'un ministre inepte, mais honnête homme, en le déplaçant. S'il pouvait se déplacer lui-même, le Roi en serait bien aise ; mais Mme Rouillé, qui aime la Cour, comme une bourgeoise qui n'était pas faite pour y être, l'en empêchera toujours... » « Voulez-vous, interrompt vivement le comte de Stainville, que je vous apporte dans une heure la démission de M. Rouillé? le voulez-vous? » — « La marquise, raconte Bernis, traita ce projet de folie, et y consentit, en assurant qu'elle s'emploierait volontiers auprès du Roi pour conserver à M. Rouillé la surintendance des Postes et sa place au Conseil, moyennant que Mme Rouillé serait toujours assurée d'une petite cour... Le comte de Stainville tint parole. Il fut trouver Mme Rouillé, lui fit sentir que son existence était attachée à la conservation de son mari, et que cette précieuse conservation dépendait du soulagement qu'on lui procurait en le déchargeant du poids des affaires. Elle résista quelque temps ; mais enfin elle descendit chez M. Rouillé avec le comte de Stainville, et décida son mari à remettre sa démis-

sion, que le comte porta en triomphe chez la marquise ; elle en eut autant de surprise que de joie. » Rien ne s'opposait plus à l'élévation de Bernis ; il fit quelques façons, s'étant juré, paraît-il, en entrant au Conseil, de ne se charger d'aucun département. « Les bontés du Roi » l'y décidèrent ; il prêta serment le 29 juin, sans prévoir que les responsabilités les plus graves allaient apparaître.

Le nouvel ambassadeur à Vienne resta quatre semaines encore à Paris. Le département lui avait communiqué tout le travail de Bernis, avec les dépêches du comte d'Estrées, qu'il allait remplacer. Il étudia aussi le traité nouveau avec l'Autriche, enfin signé le 1er mai 1757, et qu'il trouva beaucoup moins avantageux que le traité défensif de l'année précédente. Il était inquiet, prétendra-t-il plus tard, qu'une négociation aussi vaste eût été confiée à une « tête aussi enivrée que l'était celle de l'abbé Bernis », et les suites lui parurent redoutables. En faisant la part du dénigrement habituel au duc de Choiseul, on peut trouver piquant le récit qu'il a fait de son initiation aux conditions définitives de l'alliance.

Quelques jours après la signature, Mme de Pompadour mène ses amis à Crécy pour passer deux journées dans la belle résidence qu'elle va vendre au duc de Penthièvre. Dès l'arrivée, Bernis et Belle-Isle disent à l'ambassadeur qu'ils ont apporté le traité pour le lui montrer. On le prie de le lire pendant le séjour au château, parce qu'on en aura besoin à Versailles pour le Conseil. « Je n'ai jamais vu personne, raconte Choiseul, aussi enthousiaste de son ouvrage que l'abbé de Bernis me le parut ; il avait l'air de me dire en me remettant ses papiers : « Allez ! vous conviendrez, quand « vous aurez lu, que je suis le plus grand homme en poli-« tique qui ait jamais existé. » Le maréchal de Belle-Isle applaudissait, en frappant, de sa canne, à toutes les louanges que l'abbé Bernis se donnait en frappant de sa main sur son ventre ; Mme de Pompadour me faisait signe que j'étais bien heureux d'être l'instrument dont se servaient de si grands ministres, et moi, avec l'air humble et bête, je répondais : « Je vous dirai ce que j'en pense, quand j'aurai lu. » Je passai la nuit à lire ce traité. Quel fut mon étonnement de voir tous les moyens que l'on avait entassés les uns sur les autres dans cette pièce ! Il y en avait d'impossibles, d'autres étaient contradictoires ; mais ce qui était de plus

sensible était comment la France était sacrifiée dans tous les points pour une illusion... Je reportai le traité chez Mme de Pompadour, où étaient ces messieurs. A mon arrivée, elle ainsi que l'abbé de Bernis et M. de Belle-Isle, vinrent à moi et de l'air le plus ravi me dirent : « Eh bien, comment « avez-vous trouvé cette besogne? — Elle est si immense, « répondis-je, qu'il serait téméraire à moi, après une simple « lecture, de donner mon avis. Il faut travailler longtemps « sur ce traité avant de pouvoir en connaître toutes les « branches. Le projet est grand, très grand ; mais l'exécu- « tion, je l'avoue, m'effraie. » — « On vous rassurera », me dit le maréchal de Belle-Isle et, après quelques propos d'extase sur la bonté de l'ouvrage, nous ne parlâmes plus du traité. »

Que prouvent ces vives caricatures? que M. de Choiseul a toujours de l'esprit et du plus mordant. Elles font pourtant entrevoir les mouvements d'une femme pleine de vie et de décision, incapable à coup sûr de fournir des idées politiques, mais prête à bien comprendre celles d'autrui et à briller en les faisant siennes, interprète en toute chose des volontés du maître absent, et sachant lui rendre service par le lien qu'elle excelle à mettre entre les hommes.

On croit l'entendre aussi, en tête-à-tête, exposer les mérites du traité à l'ambassadeur sceptique et déférent. Il a bien fallu, elle l'avoue, le signer un peu vite ; les événements se précipitaient ; nos troupes avaient déjà passé le Rhin pour répondre à l'agression prussienne sur la Saxe. Assurément, l'Autriche se réserve part de lion ; mais que de compensations pour nous ! D'abord, les Pays-Bas promis à Don Philippe ; ce n'est pas seulement l'établissement rêvé par le Roi pour son gendre, c'est notre frontière du Nord à jamais consolidée. Et déjà, du jour où l'impératrice aura repris son duché de Silésie, nous recevrons Chimay, Beaumont, Mons, Ypres, Furnes, Nieuport et Ostende : plus d'invasion à redouter pour la France. Et comment n'aurions-nous pas des alliés? Outre la Russie et la Suède qui sont acquises, Bavière, Saxe, Cour palatine, Hollande, sont conviées à adhérer aux conventions contre le roi de Prusse, et l'effort qu'elles donneront sera payé d'une portion de ses États. La marquise compte sur l'éventail tout ce que Frédéric II va restituer : d'abord le duché de Magdebourg, puis la principauté d'Halberstadt, le pays de Halle, la Poméranie antérieure, la succession de Clèves, la Gueldre... Les alliés ne

poseront les armes, qu'après avoir réduit le roi de Prusse à son margraviat de Brandebourg.

Choiseul prophétisera plus tard, à bon compte, le renversement de ce pot au lait de Perrette. Mais le plan ambitieux, conçu par Kaunitz, approuvé par Louis XV, n'était point si chimérique, puisqu'il fut à deux doigts de réussir dès la première campagne et que, pendant des semaines, Frédéric II se crut perdu. L'ambassadeur lui-même était tout à fait converti au « système » autrichien, lorsqu'il arriva à Vienne, où il allait servir, avec les intérêts de la France, ceux de la maison de Lorraine chère à toute sa famille. Dès le premier jour, il s'attachait ardemment à la politique nouvelle, bien décidé à en tirer d'abord parti pour sa propre fortune.

Pierre de Nolhac,
de l'Académie française.

Vie de Jean Racine [1]

XII

« D'un cœur qui t'aime, mon Dieu qui peut troubler la paix? » Mais ce cœur suffit à se troubler lui-même : il ne chérit pas que Dieu ; il souffre des moindres humeurs du Maître. Racine épie les plus légers signes de mécontentement, et, anxieux, s'abandonne à qui le flatte et le caresse avec une confiance d'enfant nerveux. Mme de Maintenon souriait de la simplicité puérile que le poète apportait dans les choses de la Foi ; elle devait, en secret, admirer bien plus sa facilité à se livrer. Il savait pourtant comme elle avait traité Fénelon et qu'elle ne s'était jamais compromise pour personne. Elle dut voir, dès le temps d'Athalie, que Racine s'engageait dans une route périlleuse. Au quatrième acte, Joad fait un cours bien imprudent sur la fonction royale :

De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux Rois;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;
Qu'aux larmes, au travail, le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné;

(1) Copyright 1927 by Librairie Plon. Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 décembre 1927, 1er janvier 1928.

Aux approches de la Révolution, ces vers étaient interrompus par les applaudissements ; et sous l'Empire, Fouché menaça d'interrompre les représentations de la pièce. Il est impossible que Louis XIV n'ait pas, le premier, dressé l'oreille ; — d'autant qu'il savait que son historiographe avait partie liée avec les jansénistes. Sans doute lui donne-t-il le titre de gentilhomme ordinaire : il avait accoutumé de laisser les gens s'enferrer, et le terrible de ses disgrâces c'était qu'il les avait longuement mûries. Louis XIV n'aimait point que les gens de lettres et d'église appliquassent leur esprit ou leur vertu à la réforme de l'État. A vrai dire, presque tous les grands écrivains de son siècle partageaient ce sentiment. Nietzsche, au dix-septième siècle, n'eût scandalisé personne en rappelant que faire œuvre de savant ou d'artiste, c'est faire œuvre de subordonné, et que le gouvernement des hommes est une autre histoire. Racine, par sa nature même, devait plus qu'un autre partager cette opinion. Mais une part de lui-même avait pris parti, peut-être à son insu, pour Joad et pour Port-Royal contre Athalie et contre Louis XIV.

Le maladroit commençait à parler, chez Mme de Maintenon, des misères du peuple ; il cédait à la folie d'avoir des idées sur ce sujet. C'est extraordinaire que personne jusqu'ici n'ait soupçonné l'épouse du vieux roi, cette personne compliquée, d'avoir passé, de sang-froid, le lacet autour du cou de Racine, lorsqu'elle lui demanda de coucher par écrit ses touchantes réflexions sur le pauvre peuple. L'étrange exigence ! Était-il bien assuré que l'écrit ne sortirait pas de ses mains? La dame le lui jurait. Le fait est qu'il en sortit : Mme de Maintenon prétendit que le roi l'avait surprise pendant qu'elle le lisait et qu'il exigea qu'elle nommât l'auteur. Ce qui nous rend un peu suspecte cette histoire, c'est une anecdote que rapporte Bussy-Rabutin, et où nous voyons la même dame se faire surprendre exprès par le roi, alors qu'elle lui écrivait des gentillesses. Quoi qu'il en soit, Sa Majesté, mécontente du mémoire de Racine, fit alors une réflexion qu'il est difficile de ne pas admirer : « Parce qu'il sait faire parfaitement des vers, croit-il tout savoir? Et parce qu'il est grand poète, veut-il être ministre? » La France n'avait plus longtemps à attendre pour éprouver la sagesse de cette parole : Jean-Jacques Rousseau était bien près de naître.

Mme de Maintenon a plus tard montré le bout de l'oreille, dans une lettre à Mme de Glapion : « ...Vous auriez eu plus de plaisir dans le monde ; mais, selon toutes les apparences, vous vous y seriez perdue ; *Racine vous aurait divertie et vous aurait entraînée dans la cabale des jansénistes...* »

Mais Racine avait la confiance chevillée au corps ; ses contemporains ont souvent parlé de sa candeur : c'était le courtisan chez lui qui était surtout candide ; il se laissait prendre aux apparences et ne se souvenait jamais de se méfier. Ce fut encore à Mme de Maintenon qu'il eut recours lorsqu'une enquête qu'il avait fait faire pour être exempté de la taxe extraordinaire imposée sur les charges de secrétaire du Roi, eut été repoussée sans aménité par Louis XIV. Le pauvre Racine en était déjà fort affecté, lorsqu'il apprit avec désespoir que le Roi prêtait l'oreille à ceux qui le dénonçaient comme janséniste. Nul doute que le Roi et son épouse n'eussent leur siège fait depuis longtemps. Ne connaissaient-ils aussi des épigrammes féroces dirigées contre leur couple auguste? Il est bien difficile de les attribuer au Racine pénitent de cette époque. Mais le diable fait ermite peut avoir des retours terribles. Le certain est que jusqu'à la mort, le poète ne put retenir sa malice : en 1694, en 1695, le *Germanicus* de Pradon, la *Judith* de Boyer, le *Sésostris* de Longepierre excitent, d'ailleurs médiocrement, sa verve. Il faut tout attendre d'une sensibilité à vif. Ce Racine follement irritable, qui put autrefois tourner en dérision la Mère Angélique et M. le Maître, qui insulta bassement sa maîtresse, la Champmeslé, nous l'imaginons assez, un jour qu'il entrevoit la perfidie de Mme de Maintenon, l'ingratitude infinie du Roi, nous l'imaginons d'un seul coup se débondant ; et tout le fiel accumulé qui jaillit :

Il eut peur de l'enfer, le lâche! et je fus reine.

Il ne nous déplaît pas de croire qu'il ait pu prêter ce cri à la Maintenon. Pourquoi l'homme, accoutumé à dévoiler le secret des cœurs, n'aurait-il su, dans les heures où la courtisanerie ne l'aveuglait pas, percer à jour les intrigues de cette personne dangereuse? Les fils n'en étaient pas si minces et toute la Cour s'en gaussait. M. Mesnard se voile la face : ce serait, dit-il, un sacrilège, d'examiner seulement si Racine a pu écrire une pareille infamie. Que nous sommes exigeants pour les morts illustres ! Qui de nous songerait seulement

à se brouiller avec un ami, sous prétexte qu'il aurait, en un jour d'exaspération, écrit un sonnet atroce contre une perfide grande dame?

En tout cas, Racine ne soupçonna la Maintenon que par éclairs ; elle jouait serré avec lui. Le naïf acceptait qu'elle le vît en cachette, comme si ces cachotteries n'eussent point dû suffisamment l'éclairer sur ce qu'il devait attendre d'une personne à ce point circonspecte ! « L'ayant aperçu dans les jardins de Versailles, raconte Louis Racine, elle s'écarta dans une allée, pour qu'il pût l'y joindre. Sitôt qu'il fut près d'elle, elle lui dit : « Que craignez-vous? C'est moi qui « suis cause de votre malheur ; il est de mon intérêt et de « mon honneur de réparer ce que j'ai fait. Votre fortune « devient la mienne. Laissez passer ce nuage ; je ramènerai « le beau temps. — Non, non, Madame, lui répondit-il « vous ne le ramènerez jamais pour moi. — Et pourquoi, « reprit-elle, avez-vous une pareille pensée? Doutez-vous de « mon cœur ou de mon crédit? » Il lui répondit : « Je sais, « Madame, quel est votre crédit, et je sais quelle bonté vous « avez pour moi ; mais j'ai une tante (Sainte-Thècle) qui « m'aime d'une façon bien différente. Cette sainte fille « demande tous les jours à Dieu pour moi des disgrâces, des « humiliations, des sujets de pénitence ; et elle a plus de « crédit que vous. » Dans le moment qu'il parlait, on entendit le bruit d'une calèche : « C'est le Roi qui se promène, s'écria « Mme de Maintenon, cachez-vous. » Il se sauva dans un bosquet... »

Nous imaginons ce pauvre Racine essoufflé, derrière des arbustes, la main au côté droit qui commençait à le faire souffrir. Qu'on ne nous parle plus de son adresse. Ce n'est même plus de la maladresse, mais une sorte de sadisme qui le pousse ainsi à parler de sa tante Sainte-Thècle à la Maintenon, et à soutenir que l'abbesse janséniste a plus de crédit auprès de Dieu que la dévote épouse du Roi. Il lui restait de se jeter, les yeux fermés, dans la gueule du loup ; c'est ce qu'il fit par une lettre dont le brouillon existe encore à la Bibliothèque nationale et dont le Roi et sa femme durent bien rire. Il y ouvre le tréfonds de son cœur, avec une naïveté désespérée. Le courtisan y fait la part du feu, renie la doctrine, crie bien haut qu'il n'est pas janséniste, mais confesse un tel attachement pour ceux qui se réclamaient de ce nom que le Roi dut commencer, après avoir lu cette

épître, à le tenir pour beaucoup plus que suspect. C'est sans doute la seule fois que Racine se targue du pouvoir que Sa Majesté lui a octroyé de flatter plus ou moins son image aux yeux des siècles futurs : « Hé quoi ! Madame, avec quelle conscience pourrai-je déposer à la postérité que ce grand prince n'admettait point les faux rapports contre les personnes qui lui étaient le plus inconnues, s'il faut que je fasse moi-même une si triste expérience du contraire ! » Qui eût cru que Racine perdrait un jour le sens jusqu'à risquer une menace si maladroite? Et quelle apparence que Louis XIV pût jamais lui pardonner cette espèce de chantage à la Juvénal ! On trouve encore ceci dans cette fameuse lettre : « Je vous avoue que lorsque je faisais tant chanter dans *Esther :* « Rois, chassez la calomnie », je ne m'attendais guère que je serais moi-même un jour attaqué par la calomnie. Je sais que, dans l'idée du Roi, un janséniste est tout ensemble un homme de cabale et un homme rebelle à l'Église (le Roi devait trouver fort mauvais que Racine voulût lui faire là-dessus la leçon ; il était sûr de voir clair : et l'événement lui a donné raison)... Ayez la bonté de vous souvenir, Madame, combien de fois vous avez dit que la meilleure qualité que vous trouviez en moi, c'était une soumission d'enfant pour tout ce que l'Église croit et ordonne, même dans les plus petites choses. J'ai fait par votre ordre près de trois mille vers sur des sujets de piété (*par votre ordre* est horrible et diminue notre pitié pour le vieux poète)... j'y ai parlé assurément de l'abondance de mon cœur ; et j'y ai mis tous les sentiments dont j'étais le plus rempli. Vous est-il jamais revenu qu'on y ait trouvé un seul endroit qui approchât de l'erreur de tout ce qui s'appelle jansénisme? (le naïf croyait-il que la police de Louis XIV ignorait cet abrégé de l'*Histoire de Port-Royal* à laquelle il consacrait les loisirs que lui laissait l'*Histoire du Roi*?)... Pour la cabale, qui est-ce qui n'en peut point être accusé, si on en accuse un homme aussi dévoué au Roi que je le suis, un homme qui passe sa vie à penser au Roi, à s'informer des grandes actions du Roi, et à inspirer aux autres les sentiments d'amour et d'admiration qu'il a pour le Roi? »

Que ce Roi devait s'y entendre à doser, à nuancer sa disgrâce ! Au vrai, il ne lui restait guère plus que ce plaisir. Si la façade du poète demeurait brillante, sa situation était

lentement rongée à l'intérieur. Gentilhomme ordinaire, il est de tous les Marly; il va à Fontainebleau. Triste satellite, il continue à tourner autour de l'astre, mais n'en reçoit plus aucun rayon. On l'imagine, entre deux portes, la main au côté droit, guettant une parole, un simple regard. Il se décourage : « J'ai résolu d'être à Paris le plus souvent que je pourrai, écrit-il à Jean-Baptiste, non seulement pour y avoir soin de ma santé, mais pour n'être point dans cette horrible dissipation où l'on ne peut éviter d'être à la Cour... » Il fut un temps, même au plus fort de sa dévotion, où cette dissipation ne lui faisait pas peur. Le dernier lien se brise : l'impitoyable Sainte-Thècle est exaucée. Racine renonce à ce qui le rattachait encore à la terre. Le voici démuni, dépouillé, tel que Dieu et Sainte-Thècle le souhaitent. Il accepte de ne plus plaire; il se détourne du soleil. C'est vers ce temps-là aussi qu'il jette au feu une édition de ses œuvres qu'il s'était plu à corriger. Pour ce qui est des biens de ce monde, il n'en était point aussi comblé que ses ennemis l'ont prétendu : un peu plus de quatorze mille livres de revenus réguliers que lui valent sa trésorerie de Moulins, ses pensions d'homme de lettres, d'historiographe, de gentilhomme ordinaire et de secrétaire du Roi. Mme Racine possédait de son chef quarante mille livres environ, et une maison rue de la Grande Friperie. Elle vivra assez vieille pour voir les beaux jours de Law et pour perdre le plus clair de son bien dans le « système ».

Dès octobre 1698, Racine souffre de coliques et d'une fièvre qu'il coupe à force de quinquina. Sa douleur de côté l'inquiète. Il fait tout de même le voyage de Melun pour assister à la profession de sa fille Nanette, où il n'arrête pas de sangloter. On sait qu'il pleurait aux prises de voile, même quand il ne s'agissait pas de ses filles. C'est une espèce de sensibilité qui fait que certains aiment à s'émouvoir pieusement. Racine, lui, aimait les prises de voile. « M. Racine, *qui veut pleurer*, aimerait mieux que ce fût vendredi, ce qui ne doit pourtant pas vous obliger à rien changer... » écrit méchamment, Mme de Maintenon à Mme de Brinon au sujet de la prise d'habit de Mlle de Sallie que Racine avait admirée dans le rôle d'Assuérus. Mais la route de Melun est horrible; le pauvre homme en revient anéanti : « Il m'est resté de ma maladie une dureté au côté droit... »

Ainsi nomme-t-il, pour la première fois, dans une lettre à Jean-Baptiste, ce qui va le tuer.

Ce fils aîné voua plus tard une haine mortelle à Valincour, l'ami de son père, pour ce qu'il écrivit à l'abbé d'Olivet : « ...Un matin, étant entré dans son cabinet, pour prendre du thé, selon sa coutume, et s'apercevant que cet abcès était séché et refermé, Racine fut frappé d'effroi et s'écria qu'il était un homme mort. Il descendit dans sa chambre, et se mit au lit, d'où en effet il n'est pas relevé depuis. On reconnut bientôt que c'était un abcès formé dans le foie. Ses douleurs devinrent si cruelles qu'une fois il demanda s'il ne serait pas permis de les faire cesser en terminant sa maladie et sa vie par quelque remède. » Étranges chrétiens que ces fils de Racine, qui acceptent que l'humanité du Christ ait crié devant la mort, et qui ne peuvent souffrir d'apprendre que celui qu'ils aimaient et qui était un faible poète, ait lui aussi frémi. Mais nous aimons mieux en croire cet honnête homme de Valincour, secrétaire général de la Marine, chéri de Racine, mais aussi de Ponchartrain, du comte de Toulouse, de Daguesseau, de Bossuet, de Boileau, de La Bruyère, « aimable, doux, gai, salé, sans vouloir l'être... » écrit de lui Saint-Simon.

Racine ne quitte plus sa chambre. On ne voit plus, sur la route de Versailles, son carrosse-coupé, doublé de velours rouge à ramages, que traînaient deux chevaux hongres sous poil blanc, à courte queue, vieux et caducs. En mars, Racine est malade à mourir ; toute la Cour s'intéresse à lui et le Roi même lui marque quelque intérêt. Dodart, le médecin des Solitaires, lui fit une incision cruciale au côté droit, un peu au-dessous de la mamelle ; il en sortit une demi-palette de pus bien cuit.

Racine, dont chacun redoutait le caractère irritable, étonnait son entourage par sa patience et par sa douceur. Il répétait qu'il n'avait jamais eu la force de faire pénitence, et se louait de ce que Dieu lui faisait la miséricorde de l'y obliger. A son chevet, se tenaient son gendre Moramber, Valincour, Renaudot, Willard, le voisin de la rue des Maçons, qui, quatre ans plus tard, devait être jeté à la Bastille et y expier jusqu'en 1715 le crime d'être janséniste. Boileau vint d'Auteuil, et Racine témoigna sa joie de mourir le premier, à cet ami, « le meilleur homme, répétait-il, qu'il y eût au monde. » Un prêtre de Saint-André-des-Arts l'aidait

à mourir (bien que sa maison de la rue des Marais dépendît de Saint-Sulpice). Mais il avait habité, auparavant, rue du Cimetière-Saint-André-des-Arts, où avaient été baptisées ses trois premières filles, puis rue des Maçons.

Deux jours avant de mourir, M. Dodart étant au chevet de son lit, il dit à Jean-Baptiste d'aller chercher dans son cabinet une petite cassette noire et il en retira un manuscrit qu'il remit à M. Dodart et qui était l'*Abrégé de l'histoire de Port-Royal.*

Vers le même temps, comme son fils Jean-Baptiste voulait le rassurer, et invoquait le témoignage des médecins : « Ils diront ce qu'ils voudront, laissons-les dire ; mais vous, mon fils, voulez-vous me tromper, et vous entendez-vous avec eux? Dieu est le maître ; mais je puis vous assurer que s'il me donnait le choix ou de la vie ou de la mort, je ne sais ce que je choisirais : les frais en sont faits. »

Après quarante-cinq jours d'une patience exemplaire, il rendit le dernier soupir le 21 avril 1699, entre trois et quatre heures du matin. Il mourait au même âge que le saint monsieur Hamon près duquel son dernier vœu fut de reposer. Il mourut dans la même paix, en répétant, peut-être, l'unique mot de *silence* qui était revenu plusieurs fois sur les lèvres de M. Hamon, durant sa nuit d'agonie. On le porta d'abord à Saint-Sulpice, puis, selon ce qu'il demandait dans son testament, à Port-Royal : « Je désire qu'après ma mort mon corps soit porté à Port-Royal des Champs, et qu'il y soit inhumé dans le cimetière, au pied de la fosse de M. Hamon. Je supplie très humblement la Mère abbesse et les religieuses de vouloir bien m'accorder cet honneur, quoi que je m'en reconnaisse très indigne et par les scandales de ma vie passée, et par le peu d'usage que j'ai fait de l'excellente éducation que j'ai reçue autrefois dans cette maison, et des grands exemples de piété et de pénitence que j'y ai vus, et dont je n'ai été qu'un stérile admirateur. Mais plus j'ai offensé Dieu, plus j'ai besoin des prières d'une si sainte communauté pour attirer sa miséricorde sur moi. Je prie aussi la Mère abbesse et les religieuses de vouloir accepter une somme de huit cents livres, que j'ai ordonné qu'on leur donne après ma mort. Fait à Paris, dans mon cabinet, le dixième octobre mil six cent quatre-vingt-dix-huit. »

Toute la vie de Racine proteste contre la plaisanterie fameuse qu'on fit alors : « Il ne se serait pas fait enterrer à

Port-Royal de son vivant. » Port-Royal l'a toujours tenu, même quand il en paraissait le plus éloigné. Il n'a jamais cessé d'y être enseveli.

XIII

« Despréaux, nous avons beaucoup perdu, vous et moi, à la mort de Racine », cria Louis XIV, du plus loin qu'il aperçut Boileau. Le vieux poète répandit partout que Sa Majesté avait parlé de Racine d'une manière à donner envie aux courtisans de mourir. Mais il ne revint jamais à Versailles : « Je ne sais plus louer... » répétait-il.

Une amitié si constante porte témoignage en faveur de celui qui l'inspira. Jusqu'à la fin, Boileau tint au foyer de son ami la place d'un vieil oncle un peu grincheux et secrètement tendre : « Nous allâmes l'autre jour prendre l'air à Auteuil, écrit Racine dans une des dernières lettres que nous ayons de lui, et nous y dînâmes avec toute la petite famille, que M. Despréaux régala le mieux du monde, ensuite il mena Lionval et Madelon dans le bois de Boulogne, badinant avec eux, et disant qu'il les voulait mener perdre. Il n'entendait pas un mot de tout ce que ces pauvres enfants lui disaient. »

Pourtant, Boileau ne pèche guère par excès d'indulgence, et ce n'est point assez de dire qu'il jugeait Racine sans illusion. Du génie même de son ami, il ne se faisait pas une idée excessive, tant nous avons de peine à croire qu'il puisse y avoir de l'extraordinaire chez ceux qui nous touchent de près, même si nous les admirons. Jusqu'à son dernier jour, Boileau refusa à Racine la première place aux côtés de Molière et... de Despréaux. Il le dit même au Roi qui s'en étonna : « Mais vous vous y entendez mieux que moi... » Racine était, aux yeux de Boileau, un élève éblouissant d'Euripide et de lui-même. Il se glorifiait de lui avoir appris « à faire difficilement des vers faciles. » Nous ne savons si Racine connut ce jugement ; peut-être ne s'en fût-il pas indigné. Jaloux de sa prééminence, surtout lorsqu'il s'agit de Corneille (il défendit âprement le discours de La Bruyère à l'Académie dont certains voulaient empêcher l'impression, parce que l'auteur d'*Andromaque* y était préféré à celui du *Cid*), Racine est toujours ramené à l'humilité par son culte des Anciens. Il les défendit sans faiblir contre Perrault, et ne

souffrait d'être égalé à aucun d'eux. Aussi jugeait-il, peut-être, que Boileau lui faisait déjà large mesure en osant prononcer le nom d'Euripide en même temps que le sien. Cet orgueilleux n'avait point l'exigence, l'insatiabilité des artistes d'aujourd'hui que leur manque de culture persuade qu'ils ne doivent rien à ceux qui les ont précédés et qui, parce qu'ils ignorent tout, s'imaginent tout inventer. Racine ne rougissait pas du nom d'imitateur. Il ne trouvait pas déshonorant d'être un élève.

Quelle simplicité dans un Racine, dans un Boileau ! Si les vers qu'ils font, et les médecines qu'ils avalent sont presque tout le sujet de leurs lettres, et sans doute de leurs propos, il faut admirer cette pudeur, cette discrétion ; mais c'est aussi qu'il n'y a guère de labyrinthe en eux ; — ou plutôt, ils ne se glorifient pas de leur labyrinthe intérieur ; ils n'en subissent pas la hantise, ils ne s'y perdent pas, comme c'est notre passion, aujourd'hui. En cela encore, ils sont les imitateurs des Grecs. Racine pensait-il aux drames cachés de sa vie autrement que pour en demander pardon à Dieu? Nous ne le croyons pas. Boileau, lui, devait y penser quelquefois, lorsque Racine se laissait aller à des railleries blessantes.

L'amitié n'aveuglait pas Boileau sur l'homme plus que sur l'auteur. « Il disait que Racine était venu à la vérité par la religion, son tempérament le portant à être railleur, inquiet, jaloux et voluptueux. » Il en sait plus long que nous sur son terrible ami. Familier des enfants de Racine, peut-être fut-il leur complice et les aida-t-il à brûler certains papiers.

L'inquiétude, la jalousie, la volupté, c'est ce qui porte un être aux pires erreurs. Boileau, si parfois il jugeait excessive la dévotion de son ami, devait se dire que certains cœurs insatiables doivent s'engager à fond avec Dieu pour ne point périr. A vingt ans, un Racine, en dépit de cette sensibilité folle qui fait de lui une cible vivante, se soutient par la jeunesse, par le talent, par le succès, par l'amour. Ce moqueur de génie a de quoi prévenir toutes les attaques et, avant d'être touché lui-même, il fonce sur l'adversaire, le pique jusqu'au sang. Mais la jeunesse décroît, et l'amour. Le vent du succès tourne ; le bel arbre porte ses derniers fruits, il est affaibli, fatigué. Ses ennemis peut-être lui ont-ils dérobé des armes mortelles. Pauvre poète ! D'autres peuvent vivre sans lièges qui les soutiennent ; leur peau est dure ; ils

naissent cuirassés. Racine est né frémissant, tout l'atteint, tout le blesse ; n'y aurait-il les hommes, la pensée de la mort suffit à le torturer ; la mort lui fait horreur... Ah ! que ce ne soit pas un trou, une fosse, une ténèbre immense. Qu'il y ait quelqu'un sur le seuil : quelqu'un, des bras ouverts. Même si cet Être est terrible, Racine préfère sa présence au néant. Il a confiance dans son charme ; il préfère un Dieu injuste ; un Dieu capable de l'aimer mieux que les autres. Il se flatte de savoir l'apaiser ; il s'en charge, il se fera enfant, s'abaissera aux plus humbles pratiques. Ça ne lui coûte pas ; il a bien moins d'orgueil qu'on n'imagine. Au fond, il aime plaire et se blottir. Il sait comment s'y prendre avec Dieu, ayant été dès l'enfance dressé à le séduire. Boileau l'en raille doucement : « J'aurais bon besoin de votre vertu, et surtout de votre vertu chrétienne pour me consoler, mais je n'ai pas été élevé comme vous dans le sanctuaire de la piété... » Racine y fut élevé. Ses cahiers d'écolier sont pleins de ces cantiques dont M. de Sacy était jaloux et que maintenant, au seuil de la mort, il remet sur le métier jusqu'à les rendre dignes du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Ces admirables *Cantiques spirituels* jaillissent d'un cœur passionnément résolu à ne pas périr. Que Dieu fasse son esclave volontaire de cet « esclave de la mort » ! Mais il ne suffit pas à l'homme d'être heureux, il faut aussi que les autres ne le soient pas ; les réprouvés aident les élus à sentir leur bonheur. Ainsi Racine, dans le sein du Père, se voit déjà écoutant la plainte tardive « des inconsolables morts » :

Pour trouver un bien fragile
Qui nous vient d'être arraché,
Par quel chemin difficile
Hélas! nous avons marché!
Dans une route insensée
Notre âme en vain s'est lassée,
Sans se reposer jamais,
Fermant l'œil à la lumière
Qui nous montrait la carrière
De la bienheureuse paix.

De nos attentats injustes
Quel fruit nous est-il resté?
Où sont les titres augustes,
Dont notre orgueil s'est flatté?

Sans amis et sans défense,
Au trône de la vengeance
Appelés en jugement,
Faibles et tristes victimes,
Nous y venons de nos crimes
Accompagnés seulement.

Racine, lui, ne sera pas confondu. Il a été prévenu à temps. Il a fait le nécessaire et plus que le nécessaire. C'est fini des sources bourbeuses et de ces ombres qui nous laissent plus affamés que devant ; il sait de quoi se nourrir :

Le pain que je vous propose
Sert aux anges d'aliment.
Dieu lui-même le compose
De la fleur de son froment.
C'est ce pain si délectable
Que ne sert point à sa table
Le monde que vous suivez.
Je l'offre à qui me veut suivre.
Approchez. Voulez-vous vivre?
Prenez, mangez, et vivez.

Le caractère, dit Novalis, c'est la destinée. Il était inscrit dans le caractère de ce garçon trop sensible, de ce Racine railleur, inquiet, jaloux, voluptueux, qu'il n'échapperait à Dieu que pour lui revenir. Le destin de cette espèce d'hommes est de jouer sur les deux échiquiers : celui du temps et celui de l'éternité, par des coups à la fois audacieux et concordants. L'incestueuse Phèdre lui rouvre le cœur de la vierge Sainte-Thècle, comme la concubine du Roi le détourne d'un chemin de perdition, où il ne lui reste pas le moindre laurier à cueillir, et le pousse vers les charges de cour, où, sans plus exposer sa gloire d'écrivain, ni le salut de son âme, il s'assure d'une grande fortune temporelle, en même temps que d'une éternité bienheureuse. Mais il y a plus : Racine, vers le temps de *Phèdre*, découvre qu'il est vulnérable, comme les faibles femmes, comme les prodigues enfants que Jésus préfère aux Pharisiens et aux hommes sûrs d'eux-mêmes. Jean Racine, dès sa trente-huitième année, a peur des ténèbres commençantes, il cherche une main, la frange d'un manteau. Dieu ne peut retrouver que ceux qui se sont perdus.

XIV

« Le caractère, c'est la destinée... » Avons-nous eu raison de rappeler cette parole à propos de Racine? Sa destinée fut créée à l'image, à la ressemblance de son caractère, — mais d'un caractère pénétré de christianisme, et non tel que l'avait conçu la nature. Jean Racine venu au monde dans un temps et dans une famille où Dieu n'eût pas occupé la première place, quel autre destin aurait-il connu ! — Sanglant peut-être ; ou au contraire plus brillant, plus heureux, selon que ses passions furieuses ou que son goût de l'avancement et de la cautèle l'eussent emporté. Port-Royal, en tout cas, ne l'aurait pas entraîné dans sa disgrâce.

C'est la leçon qu'il faut retenir d'une telle vie : nous tissons notre destin, nous le tirons de nous comme l'araignée sa toile ; toutes nos amitiés, toutes nos amours portent notre marque ; un très petit nombre d'événements demeurent imprévisibles ; nous les appelons, nous les suscitons presque tous ; pour ce qui ne dépend pas de nous, notre manière d'y réagir exprime notre caractère même ; et là encore, nous modelons la destinée. Une seule force au monde trouble quelquefois le jeu, arrête la fatalité, crée une fatalité nouvelle ; une seule : le Christianisme. C'est qu'il s'attaque en nous à la nature. Il n'y a que la Grâce pour surmonter quelquefois la nature ; et jusque dans ses échecs, il existe une minute d'oscillation où l'on peut croire que la destinée de celui en qui se déroule cette lutte contre Dieu va changer de face. Un homme converti devrait nous donner le même étonnement qu'un fleuve qui retourne vers sa source : *Jordanis conversus est retrorsum.*

Sans doute, chez Jean Racine, nous sommes-nous diverti à débusquer les raisons humaines de ce grand changement qui le livre à Dieu. Mais si la Grâce, au commencement de son travail, fait flèche de tout bois, sa victoire ne s'atteste décisive que dans la persévérance de l'homme qu'elle a subjugué. (Et c'est pourquoi il devrait être enjoint à tout converti de se taire pendant plusieurs années, de ne rien crier sur les toits avant que sa ferveur ait subi l'épreuve du temps.) Dieu peut bien se servir des plus minimes événements : un échec au théâtre ou en amour ; la mort d'un être

aimé ; le chantage de quelque complice... Il n'empêche qu'un jour, Racine ne se sent plus menacé : la Voisin est morte ; nul ne lui dénie la première place dans la poésie dramatique ; le succès d'*Esther* efface l'échec de *Phèdre*. Pourtant, il ne retourne pas au monde ; le fragile échafaudage des causes secondes disparaît, et l'inébranlable monument de sa dévotion demeure : des contingenecs l'ont plus sûrement retourné vers Dieu que n'eût fait un état de sensibilité mystique, — brûlant mais vite éteint. Il apparaît à tous un autre homme que celui qu'il était. L'inquiet, le jaloux de naguère offre à ses enfants un visage serein et paisible ; le voluptueux se passe de plaisir ; toutes ses passions sont, sinon détruites, transposées : il aime Dieu comme il aimait ses maîtresses. Il ne songe point, par sa dévotion, à faire sa cour, puisqu'elle va à l'encontre de la doctrine officielle et qu'elle lie son sort à celui d'une faction que le Roi exècre. Sur ce point précis, Racine violente surtout sa nature. Qu'il n'ait pas une seule fois renié Nicole ni Arnauld, quelle victoire de Dieu !

Rejeter, même de sa vie à venir, le Christianisme, c'est donc perdre le bénéfice de cette espérance : échapper un jour à soi-même, guérir de soi-même. Un critique mécréant triomphait un jour devant nous de ce que les convertis se recrutent souvent parmi les êtres de mauvaise vie. Les créatures sur qui pèsent de lourdes fatalités, sont en effet les mêmes qui souhaitent le plus ardemment de mourir et de renaître. Nul ne les délivrera de leur corps de boue, hors Celui qui pour cela d'abord est venu en ce monde. Comment échapperaient-elles à cette alternative : se glorifier de leur misère, s'enhardir à une complaisance, à une satisfaction désespérée ; se consoler de leur déchéance avec ce qui les a déchus ; — ou au contraire se haïr jusqu'à mériter de devenir un autre? Quelqu'un nous disait d'un poète revenu à Dieu (revenu de loin) que tout en lui avait changé, jusqu'au son de sa voix, jusqu'à son rire. Ainsi Pascal bénissait tous les jours de la vie son Rédempteur qui « d'un homme plein de faiblesses, de misères, de concupiscence, d'orgueil et d'ambition, a fait un homme exempt de tous ces maux par la force de sa Grâce... »

Mais même lorsque nous croyons nous haïr, nous ne cessons de nous aimer. Racine est admirable en ce qu'il ne tourne jamais la tête vers ce qu'il a quitté. Nous avons souri,

au passage, des règles austères qu'il imposait à un fils de vingt ans, comme si ne l'eussent pas embarrassé les souvenirs du jeune loup vorace qu'il avait été à cet âge. Mais c'est qu'il ne croit pas qu'il y ait un temps pour offenser Dieu et un autre pour le servir. Ici nous apparaît sa conviction sereine de posséder enfin le souverain bien : il veut épargner à ses enfants le malheur de le découvrir trop tard.

Telle est donc la leçon de Racine : il est donné à tous de se haïr quelquefois, de céder un instant au dégoût de soi-même ; le difficile est de persévérer dans cette haine et dans cette horreur. Aucun doute que ce fût plus aisé en un siècle qui n'élevait pas, comme le nôtre, des autels à la jeunesse, et qui ne la déifiait pas. Nous nous souvenons bien du soupir de La Fontaine : « Ai-je passé le temps d'aimer? » Mais il n'y a point là trace de ce désespoir, de cette nostalgie morne qui asservit un grand nombre d'entre nous à leur passé le plus trouble et qui crée une horrible race de vieux adolescents inconsolables.

Après plusieurs mois vécus dans l'intimité de Jean Racine, de ce cœur dévoré de passions, nous l'admirons d'avoir su prendre parti contre lui-même. Certes, il a poussé, selon saint Paul, l'immortelle plainte d'un chrétien « sur les contrariétés qu'il éprouve au dedans de lui-même » :

Mon Dieu, quelle guerre cruelle!
Je trouve deux hommes en moi :
L'un veut que plein d'amour pour toi
Mon cœur te soit toujours fidèle.
L'autre à tes volontés rebelle
Me révolte contre ta loi.

L'un tout esprit, et tout céleste,
Veut qu'au ciel sans cesse attaché,
Et des biens éternels touché,
Je compte pour rien tout le reste;
Et l'autre par son poids funeste
Me tient vers la terre penché.

Hélas! en guerre avec moi-même,
Où pourrai-je trouver la paix!
Je veux, et n'accomplis jamais.

Je veux, mais, ô misère extrême!
Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais.

Le Roi, la première fois qu'il entendit chanter ces paroles, se tourna vers Mme de Maintenon, en lui disant : « Madame, voilà deux hommes que je connais bien... »

Cette certitude que le mal est le mal et qu'il est haïssable, cette évidence, aujourd'hui beaucoup l'ont perdue. Ils ne détestent pas le mal, même en cessant de le commettre : d'où ces fausses conversions, ces rechutes qui suscitent la risée du monde. L'excès de souffrance ramène une âme à Dieu, sans qu'elle cesse de découvrir du charme à ce qu'elle a quitté. Maints docteurs de tout âge élèvent la voix pour la supplier de ne pas se mutiler et de ne se refuser à rien. Ils légitiment son délire et donnent raison à sa folie. Le dur Nietzsche aurait eu horreur de ces faciles enfants qu'il a fournis de raisons sublimes pour s'assouvir. Il n'empêche que leur appel aujourd'hui domine tous les autres, retentit dans les cœurs malades, à mi-chemin de Dieu. Ainsi se multiplient les échecs de la Grâce, les retours au vomissement. Et c'est pourquoi beaucoup, témoins de ces tristes rechutes, et qui voient encore, dans la religion, le dernier espoir de guérir, de renaître à la vraie vie, hésitent, réservent cette suprême carte, ne peuvent se résoudre à la jouer : « Si peu qu'il représente d'espérance, dit Montherlant, ne gâchons pas Dieu. » L'atteindre, croit-il, serait le perdre à jamais.

Simplicité de Jean Racine. Il s'en tient à Celui qu'il a trouvé. Il embrasse la croix. Nous, il faudrait nous y faire attacher ; encore serait-ce en vain, car ce moi, à peine lié à l'arbre, ne serait déjà plus nous-même ; détaché de nous, il ne vivrait plus que dans notre mémoire. Nous avons perdu le secret de Jean Racine : le secret d'avancer continûment dans la vie spirituelle, d'y progresser, avec tout notre être, de n'en point laisser, derrière nous, des parcelles vivantes attachées encore à la boue. Simplicité de Jean Racine : le sang rédempteur versé pour lui en particulier est la garantie de son existence personnelle et de son unité. Il se limite, il s'émonde selon le modèle divin. Aucune voix ne lui crie, que ce qu'il détruit de lui-même, c'est justement l'essentiel ; que tout en nous, même le pire, doit servir à créer l'être irremplaçable dont nous recélons les éléments. Racine se

délecte à se simplifier : sa dévotion de petit enfant faisait sourire Mme de Maintenon. Rien qui lui fût plus étranger que cette complaisance pour notre trouble.

Nous ne souffrons pas, nous jouissons d'être des âmes troublées ; mais il y a là beaucoup plus qu'une jouissance : le respect d'une complexe richesse à utiliser, soit pour vivre avec intensité, soit pour créer des œuvres vivantes. Qu'elle a de puissance sur nous, cette voix qui déplore nos renoncements, ou qui les tourne en dérision ! On a beaucoup soutenu que Pascal, aujourd'hui, ne serait plus chrétien, et que les fondements de sa foi ne résisteraient pas à telles conclusions de la critique historique ; mais plusieurs fragments des *Pensées* balayent, d'avance, ces sortes d'objections. Racine, au contraire, nous pouvons l'imaginer, de nos jours, séduit par

Cette inimitable saveur
Que tu ne trouves qu'à toi-même.

Complaisance qui n'offre rien de vil. Nous concentrons notre pensée sur notre cœur vivant ; et l'ivresse de nous connaître, de nous regarder vivre, l'emporte sur le souci de nous sauver. La Mère Sainte-Thècle adjure son jeune neveu de « penser à lui-même » sans se douter que cette formule pût avoir un autre sens que « penser à son salut éternel ». Et Racine converti en usera de même avec son fils. Penser à soi, du temps de Racine, c'était toujours en fonction de ses fins dernières. Tout nous incline, au contraire, à un reploiement désintéressé ; nous cédons à une passion de lucidité qu'embarrasse (fussions-nous croyants) ce qui risquerait de changer, d'altérer notre monde intérieur : se sauver, mais se sauver tout entiers, en restant eux-mêmes, voilà sans doute la prétention de ceux d'entre nous que Dieu sollicite. Prétention démesurée : faire passer du plan de la nature au plan de la Grâce leur personnalité originale, unique, sans retranchement ni diminution, — tous les méandres de la pensée gidienne, par exemple, mènent à cette exigence. Elle est connue des sauveteurs d'âmes les plus habiles, les plus saints, et ils y trouvent leur pierre d'achoppement.

« Restez libre, » disait un religieux à un poète près de rentrer en grâce .. « J'attends tout de cette liberté, reprenait Jacques Maritain... Nul ordre postiche n'a droit sur vous. Qui vous demande de changer de registre? C'est de l'Église que vous êtes... non d'un monde quel qu'il soit, voire pieux. »

Devenir un autre, rester le même, c'est une folie sans doute que de prétendre résoudre cette antinomie. Mais l'exemple de Racine nous aide à comprendre le péril de ne pas la surmonter. Il se convertit à trente-huit ans, renonce au théâtre, change de registre, adhère à un monde dévot. Du seul point de vue humain, cet achèvement d'une vie passionnée a de la grandeur ; ce cinquième acte ne déçoit pas les libertins eux-mêmes. Mais Racine a des enfants ; et en particulier un fils auquel il assignera, comme point de départ, ce qui fut pour lui le point d'arrivée. Jean-Baptiste Racine, qui a vingt ans à la mort de son père, devra commencer par où Jean Racine a fini. C'était un garçon plaisant et de bonne mine, chez qui son père blâmait une certaine fantaisie, un penchant à satisfaire toujours sa propre volonté « au hasard de tout ce qu'il en pouvait arriver ». Racine louait chez ce jeune orgueilleux « une grande appréhension d'être à charge à personne » ; et Despréaux, qui aimait recevoir ses lettres d'adolescent érudit, le jugeait digne de sa race. Après la mort de Racine, M. de Torcy l'envoya à Rome avec l'ambassadeur de France. Mais au lieu de poursuivre sa carrière, il revint à Paris, vendit sa charge de gentilhomme ordinaire, ne se maria pas, et, nous dit son frère cadet Louis, « il s'enferma dans son cabinet avec ses livres, et y a vécu jusqu'à soixante-neuf ans, sans presque aucune liaison qu'avec un ami très capable à la vérité de le dédommager du reste des hommes. »

Etrange retraite en pleine jeunesse, renoncement, effacement d'un garçon qui avait le sang vif : nous le pressentons à travers les lettres de son père, et celles que nous avons de lui nous en assurent. Avec quelle fureur il injurie Valincour, coupable d'avoir rapporté à l'abbé d'Olivet que Racine avait faibli, un instant, devant la souffrance ! « ...Valincour, qui après avoir rampé toute sa vie auprès de lui comme auprès d'un homme à qui il devait tout, s'est avisé de faire le seigneur après sa mort, et de se donner comme un homme à qui mon père faisait sa cour, et pour confident de toutes ces impertinences va choisir un abbé d'Olivet... pour lequel je me ferai toujours honneur de déclarer mon profond mépris. » Il en parle plus loin comme du plus grand misérable et du plus fat personnage qu'il y ait au monde. Ici éclate la haine du dévot, retranché de tout, contre le bel esprit amusé de tout, et dont la vertu même était païenne (Valincour se

consolait de ce que ses livres avaient été brûlés, en disant qu'ils ne lui auraient servi de rien, s'il n'avait appris d'eux à pouvoir s'en passer.)

Mais les plus beaux endroits de ses lettres sont ceux où il morigène son pauvre frère Louis et met en pièces, avec une implacabilité toute racinienne, le fade poème sur la Religion. Il lui rappelle durement que leur père avait déjà renoncé à écrire à l'âge où il s'y résout ; il soutient que ce poème ferait la fortune de tout autre nom que celui qu'il porte, « dont la fortune est faite, qui ne peut guère croître et qui peut plutôt diminuer... Parlons à cœur ouvert, comme des frères doivent parler. Croyez-vous surpasser ou du moins égaler votre père? Vous avez raison de faire ce que vous faites ; mais si vous vous défiez d'y pouvoir réussir, j'ai raison de vous donner les conseils que je vous donne ; et quand je vous les donne, je ne le fais uniquement que pour vous épargner toutes les amertumes attachées au métier que vous embrassez. Et c'est pour cela que je vous ai mandé qu'à votre place je me contenterais de cultiver pour moi et pour mes amis les talents que le ciel m'aurait donnés, et d'en faire mes amusements innocents... Vous ne faites pas peut-être réflexion que vous avez donné dans un écueil qu'il faut éviter le plus qu'on peut : c'est de parler de soi... Vous n'entretenez votre lecteur que de vous, et vous ne paraissez en un mot occupé que de vous, de vos vers, et de ce que les siècles à venir en diront, et vous finissez par leur souhaiter quasi la vie éternelle. Permettez-moi de vous dire que vous vous donnez la plus brillante enfance dont on ait jamais entendu parler. A peine êtes-vous sorti du berceau que vous savez déjà tout sur le bout du doigt : vous possédez poètes, orateurs, philosophes, jusqu'aux écrits de Newton, quoi qu'on dise pourtant qu'il n'y ait que trois hommes en Europe capables de l'entendre. Et il ne se trouve qu'une chose que vous ignoriez, c'est votre catéchisme ; car il vous aurait appris qu'il y a un livre sacré qu'on appelle l'Ecriture Sainte, qui est le fondement de toute notre religion ; ce que vous n'apprenez cependant que par hasard, et après avoir tout lu, tout feuilleté, et parcouru, en un mot, quand vous ne savez plus où donner de la tête. »

Il y a là un ton de puissance, un mordant qui trahit la race de cet homme, fait pour se battre, pour être le plus fort, pour dominer comme avait fait son illustre père. Mais il a

été vaincu par les objurgations de ce père pénitent : rien ne compte que le salut ; c'est une partie où l'on ne doit rien hasarder. Il fait litière des dons qu'il a reçus ; il laisse Louis se marier, écrire de mauvais vers, s'adonner à la boisson. Ce pauvre être était enfant à la mort de son père, il en a moins subi l'influence et s'efforce à vivre un peu ; tandis que Jean-Baptiste s'enferme dans son cabinet ; il y attend la mort durant plus de quarante ans, au milieu de ses livres. Et nous ne saurons jamais les propos qu'il tenait à cet unique ami dont il souffrait la compagnie. Il ne produit rien, il ne fait pas d'enfants. Il n'a de commerce avec personne ; il est sûr d'être sauvé. Mais c'est ici qu'il faudrait examiner ce qu'a de janséniste une si totale négation de soi-même. Le grand Racine y eût-il applaudi? Sans doute, puisque dans les dernières années de sa vie il ne cessait de renier le théâtre et qu'enfin il jeta au feu l'exemplaire de ses ouvrages où il avait eu la faiblesse de marquer des corrections.

Il n'empêche que si, comme le dit Bossuet, « rien n'est plus opposé que de vivre selon la nature et de vivre selon la Grâce », ce fut pourtant lorsqu'il vivait sous l'empire de la Grâce que Racine écrivit *Esther*, *Athalie*, les *Cantiques spirituels*, et qu'il joua des coudes à la Cour. Le malheur d'avoir déplu à Louis XIV lui coûta plus de larmes que la honte de ses souillures, et l'amitié de Dieu ne le consola pas de l'inimitié royale. Au vrai, en dépit de sa sincère pénitence, Racine meurt en pleine passion, il meurt de sa passion. Seuls ses enfants, sauf Louis, mettent en pratique cet art du renoncement auquel lui-même ne sut jamais parvenir. C'est en eux qu'il consomme enfin son sacrifice et qu'il s'élève jusqu'à vouloir n'être plus rien. C'est par la bouche du mystérieux Jean-Baptiste qu'il put prononcer l'admirable prière à Jésus-Christ, que le saint monsieur Hamon récitait chaque matin, au réveil, et qui détient le mot de cette énigme : « Je vivrai avec toi, parce que tout autre entretien est rempli de dangers. — Je vivrai de toi, parce que tout autre aliment est un poison. — Je vivrai pour toi, parce que celui qui vit pour soi, et qui ne vit pas pour toi, ne vit pas, mais il est mort. »

FRANÇOIS MAURIAC.

L'évolution des États-Unis et l'avenir des relations franco-américaines

Deux livres fort différents viennent en même temps de paraître qui contribuent à jeter une vive lumière sur les États-Unis d'aujourd'hui, le court et saisissant passé d'où ils sortent, l'orientation de leur avenir. Rien n'est plus propre à dessiner les plans de cette ample perspective que le relief donné aux traits essentiels par les convulsions et bouleversements de la crise mondiale. C'est cette Amérique de la guerre qu'a vue mieux que personne M. André Tardieu, parce qu'il l'a vue de plus près. C'est l'Amérique du lendemain, telle que cette crise l'a faite, que M. Siegfried est allé observer, une fois le calme revenu. Ni les points de vue ne sont les mêmes, ni les méthodes, ni les esprits. Et quelle concordance pourtant dans les idées principales, dans la constatation des faits, dans les explications qu'on en propose et dans les conclusions qu'on en tire !

Haut-commissaire de France aux États-Unis dès l'entrée en guerre des Américains, commissaire général des affaires de guerre franco-américaines sur notre territoire à partir de mars 1918, M. Tardieu est surtout frappé de l'incompréhension croissante entre les deux peuples dont il avait dirigé la coopération. Il s'attache à l'expliquer, à comprendre un malentendu d'autant plus décevant qu'on s'était plus

empressé de croire à la durée de l'entente. Son exposé (1) est un témoignage sans prix. On reconnaît un politique qui a le sens de l'histoire et un homme d'action qui sait penser. M. Jules Siegfried, formé aux méthodes objectives et aux saines disciplines du Musée social, est déjà connu par des travaux estimés sur les sociétés anglo-saxonnes (2) ; excellent observateur, il ne pouvait manquer d'utiliser, pour étudier cette Amérique nouvelle, des circonstances si favorables à l'observation. Le bel ouvrage qu'il en rapporte (3) complète à souhait et précise celui de M. Tardieu. Les deux ensemble nous présentent une vue et une interprétation devant lesquelles nous serions inexcusables de ne pas nous arrêter.

I. — L'interprétation du passé.

C'est à dissiper l'illusion d'une « entente spontanée, intuitive et totale » entre les deux pays que M. Tardieu consacre la première partie de son livre. Cette illusion, condamnée par l'expérience du présent, est contredite par tout ce que nous enseigne le passé. Mais le passé, comme il arrive toujours, nous ne sommes en mesure de le comprendre que s'il s'éclaire à la lueur du présent. « La guerre a accusé les contrastes que l'avant-guerre portait en son sein. Contrastes d'évolution, contrastes de tendances, ces traits sautent aux yeux désormais, sans que l'analyse ait besoin de les rechercher. Hier il fallait expliquer. Maintenant il suffit de constater. Le grand choc a exercé sur les deux mondes une action grossissante. Les faiblesses de l'un et les forces de l'autre se sont multipliées. Les antinomies historiques passent du potentiel à l'acte. » Et ainsi nous apparaissent avec beaucoup plus de netteté, de précision, de relief, des traits que nous connaissions déjà, mais dont nous ne remarquions pas assez l'importance ou dont nous laissions trop aisément échapper le sens.

Le peuple américain — nul ne l'ignore, mais il ne suffit pas de le savoir, il faut mettre ce fait à la base de tous les raison-

(1) *Devant l'obstacle : l'Amérique et nous.*

(2) *La démocratie en Nouvelle-Zélande, le Canada : les deux races. L'Angleterre d'aujourd'hui, son évolution économique et politique.*

(3) *Les États-Unis d'aujourd'hui.*

nements — n'est pas autochtone : il est tout entier immigré, d'immigration récente, puisque les plus anciennes tentatives pour la fondation de colonies dans l'Amérique du Nord remontent aux dernières années du seizième siècle et que la première de ces colonies, le « vieux Dominion » de Virginie, ne remonte qu'à 1607, le premier établissement de la Nouvelle-Angleterre, celui des « Pères Pèlerins », à 1620. En 1730, au moment où l'immigration cesse presque complètement, pour ne reprendre sur une grande échelle qu'un siècle plus tard, après l'invention du bateau à vapeur, la population des colonies est d'environ 1 300 000 habitants, pour la plupart d'origine anglaise, avec d'importants éléments hollandais sur l'Hudson et la Delaware, des huguenots français, en groupes considérables, dans les colonies du sud et du centre, des Allemands, originaires de la vallée du Rhin, en Pensylvanie, des Écossais d'Irlande, descendus de Pensylvanie dans la Virginie et les Carolines, par la vallée du Shenandoah. Au lendemain des guerres de l'Empire, et plus encore à partir de 1840, l'immigration européenne prit une ampleur inconnue. Aux Anglo-Écossais s'ajoutaient en très grand nombre des Allemands, des Scandinaves, des Irlandais. D'un volume infiniment supérieur aux deux autres, une troisième vague, « véritable raz de marée » (1), déversa, entre 1880 et 1914, près de 23 000 000 d'immigrants, dont plus des neuf dixièmes originaires d'Europe. Il y eut 1 285 000 entrées en 1907, 1 218 000 en 1914.

Un tel peuple ne saurait présenter à aucun degré l'unité psychologique et morale des vieilles nations : France, Angleterre, Espagne, Italie même et Allemagne, où la persistance des divisions féodales n'a jamais effacé la communauté de race, d'esprit et de mœurs. Et cependant il y avait bien, au moment même où déferlait avec le plus de force le flot européen, un peuple d'Amérique. C'est que, à l'inverse de nos séculaires pays d'Europe où les individus ont fait la nation, aux États-Unis, à vrai dire, le rôle des deux termes est renversé : la force du milieu est déterminante et c'est l'Amérique qui façonne les Américains. Des nécessités puissantes pèsent sur tous ces individus, et de quelque partie du monde qu'ils soient venus, quel qu'ait été l'objet de leur exode vers cette terre nouvelle, la même pres-

(1) André SIEGFRIED, p. 6.

sion les enveloppe, la même force les pousse. Qu'il s'agissse d'arracher au sol sa subsistance ou de lui faire produire la richesse, l'homme commence toujours par être un pionnier. Quand il ne trouve pas sa place où il la cherchait d'abord, il va plus loin ; quand celle qu'il occupe ne lui suffit plus, il avance. Toujours l'espace est devant lui, et l'invite. « Point de perspective proche, qui stabilise ; une perspective infinie, qui mobilise ». La frontière n'est pas, comme chez nous, une ligne fortifiée, que le soldat défend et que les traités déplacent ; elle est la limite mobile entre la terre exploitée et la terre vierge. Derrière les pionniers, les capitalistes de Boston et les pasteurs puritains de la Nouvelle-Angleterre vont installer parallèlement les entreprises productives et les disciplines morales. Un même esprit d'affaires et de religion circulera ainsi d'un bout à l'autre de l'immense territoire, lui donnant un même aspect, lui imprimant la même marque d'idéalisme pratique.

Un peuple ainsi formé avait dû nécessairement préexister à son gouvernement ; il n'en était venu que plus tard à organiser l'Etat, dont les pouvoirs émanaient de lui et se trouvaient mesurés par lui, limités par lui. Cette forme supérieure de groupement n'avait apparu qu'après beaucoup d'autres beaucoup plus restreintes, *townships* en Nouvelle-Angleterre, comtés dans le sud, qui conservaient toutes leurs prérogatives. L'Etat fédéral ne s'était pas superposé sans difficultés aux treize États particuliers dont se composait alors l'Union, et chacun continuait, dans sa sphère, de rester souverain. Aussi la conception de l'Etat ne ressemble en rien à celle que nous rencontrons dans les vieilles nations d'Europe et particulièrement en France. Au lieu que l'État règle comme il l'entend les droits de l'individu et ceux des communautés qui s'interposent entre l'un et l'autre, c'est à l'individu et à ces communautés qu'il appartint, quand se constituèrent successivement les États particuliers, puis l'État fédéral, de limiter et définir les droits des nouveaux organismes, sans les laisser porter aucune atteinte aux droits antérieurs. Ceux-ci, d'autre part, restent soigneusement protégés, dans leur exercice de chaque jour, contre toute oppression même légale. Il n'y a pas, en effet, de loi contre le droit tel qu'il est reconnu par la Constitution, et il appartient à la Cour suprême de déclarer inconstitutionnelle toute loi qui, méconnaissant ce principe, cesse par là même d'être

valable et par conséquent d'être appliquée. Les colonies firent une révolution parce que la métropole tendait à méconnaître l'un ou l'autre de leurs droits. Ce n'était donc pas, comme la nôtre, une révolution destinée à changer un état de choses, mais, au contraire, à le maintenir.

Le peuple américain est conservateur. Il tend à conserver par l'association ce qu'il a acquis par elle. L'individu ne reste pas isolé ; il ne conçoit pas l'action solitaire. Il juge de la valeur des actes sur les résultats et de la vérité des principes sur les conséquences : il est pragmatiste. Enfin les conséquences, en ce qui le concerne, se sont toujours montrées de nature à le convaincre que ses actes étaient bons et ses principes justes. Il est optimiste et plein de confiance en soi, orgueilleux de ce qu'il a fait, sûr que l'avenir dépassera le présent, comme le présent dépasse le passé. En même temps qu'il incline ainsi à une incompréhension presque totale des peuples dont le développement, bien antérieur au sien, s'est produit et se poursuit dans des circonstances toutes différentes, ses affirmations triomphantes, ses vues de grandeur, le témoignage qu'il se rend à lui-même prennent le tour d'un esprit de prophétie qui agace les vieux peuples d'Europe, et s'oppose tout particulièrement au sens critique du Français. Comme peuple, le peuple américain diffère par sa formation de tous les peuples d'Europe. Comme démocratie, il n'est pas exagéré de dire qu'il s'oppose trait pour trait à la démocratie française.

*
* *

C'est qu'à la différence de la formation s'en ajoute une autre non moins radicale, et qui tient à la loi même du développement : le peuple américain se montra dès l'origine voué à constituer une société de rendement, « presque une théocratie du rendement » (1). Oui, et nous entendons bien : le rendement est une religion ; il a ses apôtres, ses prophètes ; il commande à l'activité de tous et ne compte que des fidèles, exaltés parfois jusqu'au mysticisme. Le problème que cette société avait à résoudre était de donner à l'effort de chacun son maximum d'efficacité ; elle y est arrivée par la machine, par la division et l'organisation du travail. Chaque jour davan-

(1) André SIEGFRIED.

tage, l'usine est régie par des méthodes rigoureuses. On a dit longtemps : « Taylorisme » ; on dit aujourd'hui : « Fordisation ». Système Taylor ou système Ford, c'est toujours la même conception, qui a pour objet de produire beaucoup, de produire vite, de produire à bon compte. Dans ce pays où les possibilités débordent toujours les réalisations et où la main-d'œuvre ne suffit jamais à la tâche, il fallait organiser en vue de la production. Tout a été subordonné à cette fin. Après la période des pionniers, qui avait duré deux siècles et demi, est venue celle des grands trusts, qui aura duré cinquante ans : l'organisation après la découverte. Elle atteignit son apogée dans les vingt dernières années du dernier siècle. Les créateurs des trusts avaient raison d'organiser en grand la production industrielle. Il y avait beaucoup à dire contre la formule qu'ils avaient trouvée, et la société avait raison de se défendre contre eux. Nous verrons qu'on en est arrivé aujourd'hui à une formule meilleure.

*
* *

Comment le peuple américain, ainsi absorbé, aurait-il trouvé le temps et acquis le goût de se tourner vers l'extérieur? Il avait beaucoup plus de raisons de se replier sur lui-même que de s'exposer au danger des relations extérieures. L'attitude d'isolement lui est naturelle : elle correspond à son vœu le plus intime et le plus profond. Né de l'immigration, il a tourné volontairement le dos à l'Europe et garde l'orgueil de cette volonté. Aux premiers temps de son indépendance, quand il était divisé entre le parti anglais de Hamilton et le parti français de Jefferson, il ne pouvait sauver sa jeune unité qu'en s'abstenant de participer aux alliances européennes. Plus tard, quand toutes les nations du monde lui envoyèrent par millions leurs contingents, il sentit qu'il ne maintiendrait sa solidarité interne que par la rupture de toute solidarité extérieure. Le premier usage qu'il fit de l'indépendance conquise grâce au secours des armées françaises fut pour traiter séparément avec l'Angleterre, à l'insu de la France. Cinq ans plus tard, en 1788, son secrétaire d'État, John Jay, certifiait à notre représentant, Montmorin, la fin de l'alliance, dont, disait-il, les buts sont atteints.

La politique d'isolement en temps de paix se traduit en temps de guerre par la neutralité, et celle-ci se renforce de

raisons nouvelles, les unes économiques, car elle est une source de profits, les autres morales et religieuses, car elle correspond à cet ensemble de tendances américaines qui se résument assez bien dans le terme un peu vague et confus d'idéalisme et s'accommodent si avantageusement avec l'intérêt. En 1793, George Washington s'empresse de proclamer la neutralité des États-Unis. Il la recommande dans son testament politique, et la tradition, ainsi fixée, ne se démentira pas. En 1823, elle prendra la forme de la Doctrine de Monroe : l'Amérique aux Américains. Les deux partis, républicain et démocrate, se réconcilieront dans ce dogme. Et quand éclatera la grande guerre, Roosevelt, quoi qu'il nous ait plu d'en croire, sera d'accord avec Wilson. Rédacteur d'une importante revue, *The Outlook*, il y écrivait en 1914, d'une plume qui avait tant d'autorité sur ses compatriotes : « Je suis sûr que je traduirai vos sentiments en disant que nous devons d'abord agir en Américains : que nous devons soutenir tout homme public qui s'emploiera de toutes ses forces à maintenir l'Amérique indemne de cette guerre. » Le Congrès était plus neutre encore que le président, et le peuple ne l'était pas moins. M. Tardieu remarque même — mais ceci est une autre question — « que cette unanimité neutraliste, loin de trahir un penchant pour les Alliés, s'est souvent orientée contre nous. » Ce qui est certain, c'est qu'un fait aussi formidable que la guerre mondiale n'avait, par lui-même, rien changé aux dispositions américaines ni ébranlé ce système d'une politique indépendante de l'Europe auquel les États-Unis étaient, depuis leur origine, si fermement attachés.

II. — L'observation du présent.

Telles nous apparaissent dans l'histoire leurs tendances essentielles, telles nous les voyons s'épanouir dans le présent. M. André Siegfried s'est attaché à ce « spectacle passionnant et admirable d'un grand peuple en voie de se faire, cherchant sa personnalité, en train de créer dans le monde moderne une conception nouvelle de la production et de la vie ». Des pénétrantes observations qu'il nous rapporte et des remarques judicieuses qu'elles lui inspirent ressortent, plus accentuées, non pas seulement parce que le temps les a grossies, mais

aussi et surtout parce que les circonstances leur ont donné plus de relief et permis de s'affirmer, en pleine lumière, les grandes lignes de l'esquisse fournie par le passé.

Ce peuple en formation n'a pas encore achevé de se constituer, c'est-à-dire de réaliser la fusion de tous ses éléments. Le premier contre-coup de la guerre, chez lui, fut d'y réveiller l'esprit particulariste des diverses nationalités. On s'aperçut qu'il y avait des Allemands et des Austro-Hongrois, des Serbes et des Italiens, des Irlandais, des Polonais, bien d'autres encore. Devant les courants d'opinion qui se dessinaient, les mouvements et les manifestations, les réveils de sensibilité ancestrale, M. André Siegfried, présent à New-York, écrivait le 4 août 1914 sur son carnet de notes : « Les gens soucieux de l'unité des États-Uuis ne peuvent s'empêcher de songer à ce bateau des *Mille et une Nuits* qui, naviguant près d'une montagne d'aimant, voyait tous ses clous de fer se détacher de lui. » Il ne manque pas de remarquer plus loin que les Italo-Américains dans la controverse de Fiume, les Germano-Américains dans la campagne présidentielle de La Follette en 1924, sont restés d'abord des Italiens et des Allemands. D'après le dernier recensement décennal, qui remonte à 1920, sur les 95 millions d'habitants appartenant à la race blanche, près de 14 millions étaient nés à l'étranger, plus de 15 millions et demi avaient un père et une mère étrangers, près de 7 millions leur père ou leur mère. Au total, 36 millions et demi environ se trouvaient, directement ou indirectement, d'origine étrangère (sans parler de dix millions et demi de noirs). Il importe de noter qu'ils sont inégalement répartis. Dans la région industrielle de l'Atlantique et des grands lacs (Massachusetts, Rhode Island, Connecticut, New-York, New-Jersey, Michigan, Illinois), et ausi dans la région rurale germano-scandinave du Nord-Ouest (Wisconsin, Minnesota, North et South Dakota) la population d'origine étrangère, c'est-à-dire née au dehors ou bien aux États-Unis d'un ou de deux parents étrangers, atteint ou dépasse les deux tiers ; elle dépasse encore la moitié dans le nord de la Nouvelle-Angleterre, la Pensylvanie, l'Iowa et le Nebraska, l'ensemble du Far West et de la côte du Pacifique. Elle ne tombe au-dessous d'un dixième que dans le bloc des anciens États à esclaves (Virginie, Caroline du Nord, Caroline du Sud, Kentucky,

Tennessee, Géorgie, Alabama, Mississipi), et reste encore au-dessous d'un tiers dans les autres États du sud proprement dit (Arkansas, Louisiane, Floride) et la bordure septentrionale du sud (Delaware, Maryland, Virginie occidentale, Ohio et Indiana).

Il ne faut pas perdre de vue non plus que cette masse étrangère n'a pas seulement augmenté de volume, mais aussi, ce qui est sans aucun doute plus important encore, changé de composition. Depuis 1890, ce n'est plus l'Europe nordique (Germains, Scandinaves ou Anglo-Saxons) qui fournit les gros contingents, mais l'Europe latine et slave. Durant les vingt-cinq années qui ont précédé la guerre, les nouveaux émigrés n'étaient plus des protestants, mais des catholiques et des juifs (1). Ils s'accumulaient dans les ports de l'Atlantique ou dans les grands centres de l'Est, et ils y formaient des blocs hétérogènes. De là une crise de l'assimilation qui a posé le problème, si passionnément agité dans les dernières années, de l' « américanisation ». De là, surtout, une réaction inquiète de l'élément vieil américain sous la forme d'un nationalisme anglo-saxon, très ombrageux et très excessif. Cette réaction est partie, comme il est naturel, des États où cet élément est resté le plus nombreux et le plus fort. Elle s'est manifestée par l'énergique campagne qui a abouti au vote de la prohibition, les lois de 1917, 1921 et 1924 sur l'immigration, la réapparition du Ku Klux Klan, les progrès du réveil religieux, désigné sous le nom de « Fondamentalisme » et le singulier mouvement, d'aspect scientifique, qui s'intitule « eugénisme ».

On ne comprend rien à la prohibition quand on la juge avec les idées que nous pouvons avoir sur la lutte contre l'alcoolisme. Ceux qui la conduisent chez nous ont surtout en vue l'hygiène individuelle et sociale. Il entre bien d'autres pensées et d'arrière-pensées aussi, plus ou moins conscientes, dans la campagne qui a abouti au vote du dix-huitième amendement. Mais elle procède essentiellement d'une réaction de l'esprit puritain. Nous nous sommes étonnés en

(1) Tandis que l'apport de l'immigration nordique — Germains, Scandinaves ou Anglo-Saxons — représente 98,4 p. 100 dans la décade 1860-1870 et restait encore à 80,2 dans celle de 1880-1890, elle tombait à 48,4 durant la période 1890-1900, et à 23,3 puis 22,8 dans les deux suivantes. Par contre, l'immigration slavo-latine s'élevait, parallèlement, dans la progression de 1,6 p. 100 à 19,8 ; — 51,6 ; — 76,7 ; — 77,2.

France que la loi Volstead, destinée à régler l'application de l'amendement, n'ait voulu faire aucune distinction entre les boissons que nous appelons hygiéniques (vin, cidre, bière), et celles auxquelles il convient de réserver le nom d'alcooliques (eaux-de-vie, liqueurs et spiritueux de toute sorte). C'est qu'il ne s'agit point d'abord ni surtout d'hygiène, et c'est une question de savoir si l'hygiène n'a pas perdu plus que gagné aux mesures draconiennes dont la conséquence la plus grave a été de multiplier la contrebande et la fraude, d'exaspérer le besoin ou le désir, de pousser aux pires excès. Au nom de la morale, toute boisson fermentée doit être proscrite : n'est-ce pas le vin qui a enivré Noé? Et d'ailleurs de bons et vrais Américains ne doivent avoir nul besoin ni nul désir de ces breuvages chers aux étrangers, la bière des Allemands, le vin des Italiens et des Français. C'est sur les « Américains cent pour cent » — nous dirions : les purs Américains — que les autres doivent se régler et prendre modèle. Simplifier, résumer ainsi la pensée complexe qui a inspiré l'amendementsur la prohibition et la loi Volstead, ce n'est certes pas en altérer la signification intime, que M. André Siegfried comprend bien ainsi.

Nous retrouvons le même esprit dans les lois d'immigration. Il faut sauvegarder l'américanisme. Il faut rendre sa prééminence au vieil élément anglo-saxon, ou tout au moins nordique — car il peut s'accommoder du mélange avec les éléments germains et scandinaves. Il faut limiter au minimum la part de ces éléments slaves, latins et orientaux qui représentent l'apport radicalement étranger et inassimilable ou propre à altérer la nature du composé.

La loi d'immigration équivalait déjà en elle-même à une mesure « eugénique, » puisqu'elle règle désormais l'admission sur l'hérédité. D'autres mesures sans caractère politique appartiennent en propre à cette doctrine de l'eugénisme, qui a pour objet d'arrêter la multiplication des « inférieurs ». On est donc fondé à y voir, en dépit de ses bizarreries et de la portée limitée de ses applications, un des mouvements typiques de l'Amérique actuelle, puisqu'il représente, lui aussi, la préoccupation de l'avenir de la race et correspond au réveil de sa « conscience ethnique ». C'est bien un des traits essentiels de l'esprit américain, que cette confiance dans la possiblité d'organiser scientifiquement toutes choses, y compris la reproduction des êtres humains et la stérilisation

des indésirables. Si étrange que cela puisse paraître, cette mesure de la stérilisation légale par des procédés chirurgicaux a été adoptée depuis 1907 dans vingt-trois États et reste pratiquée dans dix-neuf. Le nombre des « opérations » s'élevait au 1er juillet 1925 à 6 244.

Enfin la reconstitution du Ku Klux Klan, et la reprise de son activité sous diverses formes généralement bizarres, est encore un des aspects du nationalisme étroit par quoi se manifeste la réaction anglo-saxonne et protestante. Constitué d'abord au lendemain de la guerre de Sécession, pour organiser dans le sud la résistance aux nouveaux électeurs noirs, soudainement émancipés et si peu préparés à leur rôle de citoyens, il a reparu en 1915 à Atlanta (Géorgie) avec le dessein d'étendre cette résistance aux éléments non américains, ou considérés comme tels, de la population : Juifs de partout, émigrants latins ou slaves et orientaux, qui menacent l'homogénéité relative du peuple américain et l'intégrité jusqu'alors tant bien que mal maintenue. Il ébauche même, plus discrètement, une offensive contre les catholiques eux-mêmes qu'il affecte, dans son zèle protestant, de considérer comme sujets d'une souveraineté étrangère, la Papauté.

Mais l'offensive religieuse s'est dessinée plus ouvertement et avec un caractère plus net dans les diverses démarches du Fondamentalisme. Nous n'en aurions guère entendu parler en Europe sans le fameux procès du Tennessee au mois de juillet 1925, qui se termina par la condamnation d'un professeur de *High school* (établissement analogue à nos écoles primaires supérieures ou secondaires), coupable d'avoir enseigné la doctrine de l'évolution. La législature de l'État, en effet, sous l'influence des sectes fondamentalistes qui tiennent pour la vérité littérale de la Bible, a voté un texte d'après lequel « il est illégal, pour tout professeur de l'une quelconque des universités, écoles normales ou autres écoles publiques de l'État qui sont soutenues totalement ou partiellement par le budget de l'Instruction publique, d'enseigner n'importe quelle théorie contredisant le récit de la création divine de l'homme, tel qu'il est contenu dans la Bible, et d'enseigner en lieu et place que l'homme descend d'une espèce inférieure d'animaux. » L'accusation fut soutenue non pas par un obscur pasteur, mais par le plus célèbre homme d'État, et le plus populaire, du parti démocrate,

William Jennings Bryan, ancien candidat à la présidence des États-Unis, ancien secrétaire d'État du président Wilson.

Cette atteinte directe à la liberté de penser paraît toute naturelle et parfaitement légitime aux honnêtes baptistes, méthodistes et autres fils dévots de cette Réforme qui proclama le libre examen et déchira en deux la robe sans couture de l'Église du Christ pour substituer l'interprétation de la Bible à l'autorité de l'Église. La Religion aux États-Unis a progressiveemnt cessé d'être affaire de doctrine et s'est orientée, elle aussi, vers l'action. Ce tour positif, ce « pragmatisme », qui consiste à juger les principes sur leurs conséquences, à considérer en toutes démarches l'utilité, l'efficacité, n'est étranger à aucune des manifestations de la pensée ou de l'activité américaines. Il serait facile de le retrouver dans toutes les réactions de l'esprit populaire que nous venons de signaler, cet esprit lui-même n'étant que l'intime union du rigorisme chrétien et du sens pratique. Et c'est pourquoi l'esprit puritain s'est si aisément répandu dans toute la nation. Il correspondait à son idéal du « rendement » (*efficiency*).

*
* *

Mais cet idéal, comme il est naturel, devait trouver son épanouissement dans l'industrialisation croissante du pays et la prodigieuse organisation de l'économie industrielle. Cette nouvelle phase, qui succède à celle des trusts, a rencontré son Colbert dans la personne du grand ministre du Commerce d'après-guerre, Herbert Hoover. Un immense effort a été accompli, principalement par lui, depuis la guerre « pour adapter l'industrie américaine aux conditions nouvelles du marché de la main-d'œuvre et l'équiper des derniers progrès (1) ». Ce n'est pas tout ; le pays s'élève aujourd'hui, par l'intermédiaire d'une élite, à une véritable philosophie de la production. L'industrie américaine est « en train de prendre conscience d'une doctrine qui l'éclaire sur ses conditions d'existence, d'une méthode que son expérience a élaborée, d'une morale qui détermine sa place et son rôle dans la communauté » (2). Economie de personnel,

(1) A. Siegfried, *Les États-Unis d'aujourd'hui*, p. 163
(2) *Ibid.*, p. 167.

compensée par son utilisation méthodique et par l'accroissement du rendement individuel : voilà l'article essentiel de la doctrine ; diviser le travail et « tayloriser l'usine », uniformiser les goûts et, comme on dit là-bas, « standardiser » l'individu par l'emploi de la publicité, afin de pouvoir mieux standardiser le produit qu'on lui vendra et le fabriquer en série : voilà la méthode ; reconnaître que la production doit être organisée suivant une vue d'ensemble, comme l'avaient entrepris les trusts, mais pour le plus grand bien de la collectivité, de manière à réconcilier le succès avec la justice : voilà la morale. Dès lors « la production n'est plus envisagée comme une aventure brillante mais comme une science difficile ». L'ouvrier, réduit au rôle de rouage dans une immense machine parfaitement montée, n'a plus d'initiative ni de personnalité. Tout le succès de l'entreprise, tout le « rendement » de la machine (il faut toujours en revenir à cette notion) dépend de l'ingénieur qui la monte, du chef qui la conduit, des aides qui assistent le chef. Et cet état-major doit tenir un compte exact des conditions dans lesquelles fonctionnent les autres machines, des perspectives qui s'ouvrent devant les produits, de mille autres choses encore. Il n'a pas seulement à s'occuper des achats de matières premières, de l'outillage, du recrutement ouvrier, des rapports avec le personnel : il doit connaître le marché intérieur et extérieur, la tendance des prix, la situation des affaires. Aussi voyons-nous s'organiser aux États-Unis une éducation économique très complète donnée dans des écoles techniques, dont le type le plus intéressant est peut-être la remarquable *School of Business Administration* de l'Université Harvard.

C'est sans aucun doute parce qu'elle est commandée par les nécessités du temps que cette réforme générale des procédés de la production est à la fois voulue par l'industrie, approuvée du public et patronnée par le gouvernement. Nous voyons s'affirmer ainsi et se réaliser sous nos yeux une nouvelle doctrine des rapports de l'État, ou mieux encore de la société dont il est le mandataire, avec la grande production. Elle consiste essentiellement à dissocier les deux idées de concentration et de monopole que, dans une phase transitoire, le trust avait unies, et à unir, au contraire, les deux idées de bénéfice et de service qu'il tendait à dissocier. Aujourd'hui on admet de part et d'autre, du côté du produc-

teur ou du vendeur comme du côté du consommateur, que le grand industriel et le grand commerçant ont à servir la communauté et non pas seulement à gagner des fortunes ; mais on n'admet pas moins qu'ils gagnent des fortunes en servant la communaute, et il y a là le principe d'un accord social dans une sorte de morale faite, comme le marque très bien M. Siegfried, « de civisme protestant, d'utilitarisme benthamien, de dévotion au progrès » : conception bien anglo-saxonne dans son essence, et, en particulier bien américaine, qui se traduit dans le mot d'ordre, fort à la mode, de « service social ».

Ce rendement, qui est devenu l'axe de l'activité américaine, commande toute la vie politique du pays et ne lui laisse d'ailleurs qu'une place secondaire. « Ce n'est, en effet, ni dans les partis, ni dans l'État que réside la véritable activité créatrice de la nation, mais dans la société elle-même, qui s'exprime et s'affirme par ses propres moyens (1). » Le gouvernement régulier n'est qu'un de ces moyens ; il n'est pas le seul. De là cette tradition d'action directe qui continue de s'exercer tantôt parallèlement à la légalité, tantôt contre elle : Ku Klux Klan, initiatives spontanées de police officieuse, défense contre le nègre dans le Sud. Mais on agit toujours au nom de l'opinion reconnue souveraine, et la grande affaire c'est d'orienter, d'encadrer, d'exploiter l'opinion. La grande presse syndiquée s'y emploie, avec ses nouvelles, sa publicité, ses éditoriaux fabriqués en série. D'autres influences concourent au même but. « Il n'est pas actuellement de pays où l'opinion publique soit plus implacablement travaillée et alignée. On ne lui laisse aucun répit. Sous la même direction, venue d'en haut, le théâtre, le cinéma, l'affiche, standardisés également, concourent à ce programme d'unification sans pitié, dans lequel les différences locales et même les institutions de classe tendent à s'atténuer et à disparaître (2). » Or, la grande presse, ne vivant que de sa publicité, est à la merci des puissances d'argent, qui possèdent ainsi effectivement le moyen de pétrir à leur façon l'opinion populaire. Leur action, il faut bien le reconnaître, est plus souvent aidée que contre-balancée par l'influence immense des associations dont l'équipement incomparable,

(1) A. Siegfried, *op. cit.*, p. 237.
(2) *Ibid.*, p. 241.

l'action omniprésente et multiforme, s'emploient à mettre la collectivité en mesure de prendre conscience d'elle-même. Il en résulte que l'individu, si bien protégé contre l'État, n'est pas défendu contre les emprises de la société et risque de se trouver emporté par l'irrésistible flot de l'opinion. Et celle-ci, travaillée comme elle l'est, ne saurait être nullement considérée comme l'expression, spontanée ou réfléchie, du sentiment populaire.

En comparaison de ces groupements, qui puisent leur force aux sources vives du pays, les partis et leurs « machines » n'apparaissent plus que comme des appareils enregistreurs, dépourvus de toute aptitude et même de toute volonté créatrice. Chaque organisation politique est une « coalition disparate d'intérêts variés, qui n'ont chance de conquérir le pouvoir qu'en s'associant. A chaque nouvelle campagne on fait la combinaison du moment, chaque fois différente » (1). L'équivalent de nos partis européens, ce n'est pas là qu'il faut le chercher, mais dans les syndicats d'intérêts, dans les innombrables associations de propagande qui représentent ce que nous appelons des courants politiques. Et nous en voyons la preuve dans le fait que ces groupements sont représentés à Washington par des agences centrales — il y en a plus de cent cinquante — chargées d'exercer une influence politique. On ne saurait surestimer l'action du Ku Klux Klan, de l'*Anti-Saloon League*, de la Chambre de commerce américaine, de l'*American Federation of Labor*, des grandes sociétés catholiques, des associations ethniques, pacifistes, patriotiques, des associations de propagande ou de réformes, qui agissent non seulement sur le gouvernement à Washington, mais, dans tout le pays, sur les journaux, sur les élus individuellement, sur les partis. On s'assurera que ceux-ci ne représentent pas la vie politique, si l'on veut bien considérer qu'ils ne sont pour rien dans les mesures législatives les plus importantes des dernières années et que ces mesures débordent singulièrement leurs programmes. Le dix-huitième amendement, par exemple (la prohibition), a été voté, à la Chambre des Représentants, par 272 voix, dont 141 démocrates et 131 républicains, contre 126, dont 64 démocrates et 62 républicains. De même, la loi d'immigration de 1924 a recueilli 308 voix contre 58 dans

(1) A. Siegfried, *op. cit.*, p. 237.

une assemblée où les démocrates disposaient de 207 sièges et les républicains de 225. « La vie, l'influence ne résident donc pas dans le mécanisme politique : elles sont, tout entières, dans les intérêts, les convictions, les passions qui s'en servent. Ce serait la parfaite démocratie, si l'opinion ne se laissait capter elle-même par des conjurations puissamment armées. »

*
* *

Non moins que la politique intérieure, la politique extérieure est orientée selon l'axe du rendement, et c'est pourquoi les États-Unis cherchent à organiser aujourd'hui un équilibre nouveau de leurs rapports avec les autres continents. Le continent européen ne leur apparaît pas comme un facteur principal de leur prospérité. Sauf quelques fabrications dont l'initiative leur revient et dans lesquelles ils continuent d'exceller (machines agricoles, machines à coudre, à écrire ou à compter) ou encore certains articles de grande standardisation (comme l'automobile Ford), ils ne peuvent vendre leurs produits manufacturés à des pays économiquement plus évolués qu'eux-mêmes, et qui leur achètent, au contraire, les produits alimentaires (blé, viande, conserves) ou les matières premières (coton, cuivre). En conséquence, les États-Unis pourraient aujourd'hui se passer plus aisément de l'Europe que de l'Amérique du Sud, de l'Océanie ou de l'Asie. Ce sont des marchés extra-européens qui exercent sur eux leur attraction. Vers les uns, économiquement moins évolués, ils expédient les produits de leur fabrication en série ; avec d'autres, comme le Canada, et à un moindre degré l'Australie, la Nouvelle-Zélande, le Sud-Afrique, l'Argentine, dont les rapprochent des analogies de climat, de mœurs et d'âge économique, ils nouent une familiarité commerciale qui précède et prépare le jeu des attractions politiques. Les États-Unis en sont donc venus, il faut dès aujourd'hui le reconnaître, à former un système indépendant de l'Europe : c'est le premier trait de leur attitude à l'égard de l'extérieur. La guerre, sur ce point comme sur tant d'autres, n'a fait que préciser l'évolution qui se dessinait depuis un siècle.

Le second trait est que leurs intérêts économiques les rapprochent chaque jour davantage des dominions, d'une part, et des républiques de l'Amérique centrale et méridio-

nale d'autre part. En dehors même de leurs intérêts personnels dans le Pacifique et de leurs relations économiques avec l'Australie, ils ont en commun avec ce dominion la grande préoccupation de la défense des blancs contre les jaunes. On aurait pu s'étonner en France, où la rivalité maritime des Anglais et des Américains est si mal comprise, de lire dans les journaux que M. Hughes, quand il était premier ministre de la fédération australienne, s'écriait : « Je salue avec joie chaque vaisseau américain mis en chantier. » Et il serait difficile, en effet, de comprendre cet enthousiasme si l'on ne sait pas « qu'il se dessine une politique commune entre les pays anglo-saxons possédant une façade sur le Pacifique. » Les États-Unis aiment mieux y collaborer avec la puissance anglaise que l'y affaiblir, et c'est là, au fond, le sens des accords de la conférence de Washington en 1923.

Il leur est d'autant plus facile de s'entendre avec l'Empire britannique que si, à la suite de la guerre, le stable et triomphant dollar est devenu la grande monnaie internationale, les États-Unis, toutefois, ne paraissent pas rechercher à tout prix, contre l'Angleterre, ce financement du commerce mondial qui a longtemps été le privilège de la livre. Libérés en fait, depuis que la guerre leur a donné l'habitude de s'adresser directement aux producteurs, d'un intermédiaire dans leurs achats, ils n'achètent pas pour revendre et ne tiennent donc pas à créer eux-mêmes un commerce d'entrepôt. Ils s'accommodent fort bien de l'outillage d'échanges et de rapports internationaux dont le marché londonien s'est fait depuis longtemps une spécialité. La communauté de langue, les affinités de mœurs et d'esprit facilitent cette coopération, singulièrement favorisée et soutenue par les éléments que nous avons vus à l'œuvre pour maintenir les États-Unis dans l'axe de la religion protestante et de la civilisation anglo-saxonne. Ils entretiennent ainsi, à leur insu peut-être, la déférence instinctive du « vrai Américain » pour la civilisation britannique dont il est sorti.

Dans la mesure où les États-Unis sont obligés d'envisager autre chose que l'isolement, ce n'est donc point par l'Europe que passe l'axe de leur politique. S'ils cherchent ailleurs des rapprochements ou des collaborations, leur attitude à l'égard de l'Europe reste bien celle d'un isolement un peu dédaigneux. Elle est très fâcheusement aggravée par la position de créanciers que les événements leur ont donnée.

Il semble naturel que des créanciers s'intéressent à leurs débiteurs, les aident à rétablir leurs affaires et à sortir de leurs difficultés. Les États-Unis ne refusent pas, ils sont disposés même à prodiguer leur protection et leurs conseils. Mais ce rôle leur paraît s'accommoder fort bien d'une indépendance souveraine. Ils se trouvent confirmés dans leur tradition et leur volonté de n'accepter aucune obligation internationale, de se garder les mains libres, de n'intervenir jamais que quand ils voudront, comme ils voudront, à leur heure et à leur gré. « Le danger, dès lors, c'est que tout est permis à l'Amérique ; elle n'a rien à ménager, ni personne ; elle peut, s'il lui plaît, se comporter arbitrairement : étrangler les gens et les gouvernements, les secourir à des conditions choisies par elle-même, les contrôler enfin, — chose qu'elle aime par-dessus tout, — les juger du haut d'une supériorité morale et leur imposer ses leçons. A la longue c'est mauvais, non seulement pour l'Europe humiliée, mais pour les Américains eux-mêmes (1), » qui manquent ainsi l'occasion et compromettent peut-être à jamais la possibilité de jouer le grand rôle auquel semblait les appeler leur destinée.

III. — **L'orientation de l'avenir.**

Cette destinée, nous la voyons s'accuser en traits assez nets, telle que la dessinent les lignes du passé prolongées dans le présent et orientées vers l'avenir. L'Amérique de la guerre, que M. Tardieu a si bien vue et qui l'a aidé à pénétrer plus profondément le caractère national, à éclairer l'histoire, à comprendre la politique et à prévoir les lendemains, cette Amérique d'après-guerre que M. André Siegfried a observée sur place avec une sagacité de psychologue, d'historien et d'économiste, elles ne sont que des moments d'une évolution rapide, non pas déconcertante quand on sait la saisir dans son ensemble. Pas plus que les États-Unis d'aujourd'hui ne ressemblent à ceux d'hier, ils ne nous livrent leur personnalité de demain. Mais il n'est pas impossible de l'entrevoir, parce qu'un si merveilleux développement ne dépend pas du hasard et qu'il est trop avancé pour que la suite n'en soit

(1) A. Siegfried, *Les États-Unis d'aujourd'hui*, p. 226.

jusqu'à un certain point déterminée par les réalisations et les virtualités de l'état actuel.

La première question de l'avenir reste celle que nous avons vue, avec M. Tardieu, se poser la première dans le passé, et avec M. André Siegfried (1) s'imposer la première à l'observateur du présent : la civilisation américaine restera-t-elle anglo-saxonne et protestante? Les mesures prises pour restreindre l'immigration dans son ensemble et réduire en particulier la proportion des éléments méditerranéens et slaves contribueront certes à ce résultat. Mais suffiront-elles à l'assurer? D'ores et déjà, il est vrai, le vieux continent a cessé de jouer un rôle notable dans le peuplement des États-Unis. Tandis que l'immigration avait atteint 1 285 000 entrées en 1907, elle est tombée à 294 000 en 1925 et 304 000 en 1926, les chiffres bruts se réduisant, si l'on déduit les émigrants qui ont quitté le territoire, à 201 000 et 227 000. Sur les 227 000 immigrants de 1926, le nouveau continent en a fourni 132 000, l'Europe 95 000 seulement, dont 81 000 provenaient de l'Europe nordique et 14 000 de la partie sud-orientale, contre 805 000 en 1920. La proportion est donc devenue négligeable. Elle ne pourra que diminuer puisque l'admission, à partir de 1927, doit être réduite au chiffre permanent de 150 000 (sans compter, il est vrai, les immigrants en provenance du Nouveau Monde), chaque nationalité étant reçue dans la proportion où elle contribuait, en 1890, à former le peuple américain (2). Mais l'énorme masse non encore assimilée est toujours là. Dans la Massachusetts, la plus vieille province de la Nouvelle-Angleterre, la forteresse du puritanisme anglo-saxon, sur 1 078 000 habitants de race blanche nés à l'étranger, il y a 183 000 Irlandais, 117 000 Italiens, 109 000 Canadiens français, 92 000 Russes, 69 000 Polo-

(1) *Les États-Unis d'aujourd'hui*, p. 226.

(2) La loi de 1924, d'après « le système du quota », fixe pour chaque pays un contingent ne pouvant s'élever qu'à 2 p. 100 des personnes nées dans ce pays qui résidaient aux Etats-Unis en 1890. La loi de 1921, infiniment moins rigoureuse, avait dit 3 p. cent, et 1910, c'est-à-dire une date où l'ancienne proportion était déjà renversée et où l'immigration slavo-latine avait atteint son maximum. Au contraire, sur la base de 1924, le contingent annuel ne peut comprendre que 13,3 p. 100 de Latins-Slaves contre 86,6 p. 100 de Nordiques, ou, si l'on veut des précisions plus expressives, peut atteindre 63 000 pour les Anglo-Irlandais. 51 000 pour les Allemands, mais ne peut pas dépasser 3 845 pour les Italiens et 2 248 pour les Russes.

nais, 28 000 Portugais, 21 000 Lithuaniens, 20 000 Grecs. Que peut donner un tel mélange et comment prévoir ce que sera, dans l'avenir, l'individualité américaine? Evidemment tous ces étrangers s'américaniseront. Mais il se dessine un américanisme bien différent de celui des assimiliateurs pour lesquels ce terme signifie adopter les principes moraux, sociaux, politiques des Anglo-Saxons. C'est à cette signification nouvelle que pense l'écrivain juif Israël Zangwill quand il s'écrie : « L'Amérique, c'est le creuset de Dieu, le grand creuset de toutes les races de l'Europe, dans lequel elles seront fondues et reformées. Le vrai Américain n'est pas encore né... » Et c'est une conception analogue qu'exprime dans son livre *Our America* (1), l'un des représentants de la jeune génération littéraire, Waldo Frank, quand il réclame pour tous le droit de collaborer à une Amérique de l'avenir, en voie de formation. C'est de cette Amérique de l'avenir, non de l'Amérique puritaine et anglo-saxonne du passé, que sont mystiquement épris ces innombrables immigrants arrachés à l'Europe par un désir passionné de régénération et l'idée de contribuer à former une nation nouvelle. Au plus grand nombre d'entre eux, la porte est maintenant fermée. Certes, c'est un fait d'une importance capitale qu'on les empêche d'entrer. Combien, pour obtenir l'américanisation que veulent les partisans du « cent pour cent », faudrait-il en faire sortir? Et comptera-t-on pour rien, si l'hérédité a tant d'importance, le sang étranger qui s'est déjà mêlé au sang anglo-saxon? L'Amérique du futur ressemblera encore moins à l'Amérique d'aujourd'hui que celle-ci ne ressemble à celle d'hier, et bien des signes — la littérature, en particulier — nous fourniraient des précisions permettant de prévoir qu'elle aura un caractère plus cosmopolite, c'est-à-dire plus complexe et moins exclusivement anglo-saxon.

*
* *

La réduction de l'immigration, voulue en vue d'une fin nationale, pour maintenir le caractère anglo-saxon, aura un contre-coup très sensible sur la vie économique et contribuera à accélérer l'industrialisation croissante du pays.

(1) *Notre Amérique*, traduction de H. Boussinesq. (Librairie de la *Nouvelle Revue Française*.)

Celui-ci devra donc recourir de plus en plus au machinisme, avec cette conséquence d'accroître constamment la division du travail, la production en série, la standardisation des produits et celle des consommateurs, nécessitées pour compenser la diminution de la main-d'œuvre et stimulées du même coup par l'atmosphère d'initiative et de perpétuelle recherche qui fait la vigueur mais aussi l'automatisme de l'industrie américaine. Il faudrait l'imagination de l'auteur de *l'Ève future* pour se représenter ce que pourront être, en effet, l'homme et la femme de ces temps vers lesquels une évolution dont nous voyons déjà les résultats entraîne avec une vitesse multipliée le peuple américain. Son état sera celui de la civilisation industrielle, si l'on peut dire, à l'état pur avec les innombrables ressources et perfectionnements qu'elle met à la disposition de l'individu, mais les terribles limitations qu'elle lui impose, la disparition définitive de l'artisanat, l'automatisme croissant des travailleurs, l'impossibilité de recruter le service domestique, la difficulté de la vie de famille, la diminution de la natalité, l'uniformité sociale, l'unification ethnique des milieux ouvriers, facilitant la création de syndicats concentrés et puissants.

Au lendemain de la guerre, il semble que l'Amérique ait fait son choix et définitivement opté pour une faible densité humaine, coïncidant avec un niveau supérieur de vie, dans un continent volontairement fermé. Elle en arrivera à produire beaucoup plus qu'elle ne pourra consommer, et ses relations avec le monde extérieur en seront certainement influencées.

*
* *

Déjà le jeu des dépendances réciproques oriente à leur tour les États-Unis dans la voie où s'est engagée l'Europe depuis le dix-neuvième siècle. Tant pour leurs exportations, dont l'époque présente voit se dessiner les courants principaux, que pour leurs importations auxquelles le pays demande certains produits alimentaires et le complément des matières premières qu'exige sa prodigieuse activité industrielle, il ne leur est pas permis d'envisager un avenir de splendide isolement. La rivalité entre eux et l'Europe s'annonce moins comme une lutte directe que comme une rencontre sur les mêmes marchés, soit pour l'achat de produits bruits, soit pour la recherche d'une clientèle d'articles

manufacturés. Ni à l'un ni à l'autre de ces deux points de vue l'Europe ne semble devoir être la préoccupation dominante. Une autre question, d'ailleurs, préoccupe l'Américain ; c'est le péril jaune. Il a débuté par une simple menace économique de l'ordre le plus terre à terre : le coolie chinois, le « bœuf humain par excellence », habitué à un niveau de vie, *standard of living*, extrêmement inférieur à celui de l'ouvrier des États-Unis, offrait une main-d'œuvre à bon marché contre laquelle l'ouvrier de race blanche ne pouvait pas lutter. Après les Chinois, vinrent les Japonais. Leur nombre, qui ne dépassait pas deux milliers en 1890, s'élevait dix ans plus tard à 24 000 et en 1920 atteignait 111 000, dont 72 000 en Californie et 21 000 dans les deux autres États riverains du Pacifique (Washington et Oregon). Le problème, né en Californie, a fini par intéresser toute l'Amérique, car c'est le niveau même de la civilisation qui est en jeu et risque d'être remis en cause. C'est aussi l'unité de race et l'unité de lois : un corps étranger s'introduit et se maintient dans l'organisme national.

Ce n'est pas tout, et la question qui s'est ainsi élevée s'étend aussi : elle devient internationale parce qu'elle se présente en Australie ou dans les îles du Pacifique, aussi bien qu'en Californie et partout, « sous ce même aspect d'une concurrencce économique aboutissant à une substitution ethnique. » L'immigration chinoise a été limitée, puis arrêtée par une législation qui s'échelonne de 1868 à 1882 et se renouvelle ensuite de décade en décade ; l'immigration japonaise, après avoir été combattue par des lois de l'État de Californie, est arrêtée par les deux lois de 1917 et de 1924. Le régime des quotas n'eût laissé pénétrer que 146 Japonais par an et ménagé les susceptibilités japonaises qui ne pouvaient pas prendre ombrage du droit commun. Mais la Californie a réussi à faire prévaloir son principe : pas d'immigration pour les races inassimilables. « La Californie, de ce point de vue, est un avant-poste. Par elle, sur son revers occidental, l'Amérique s'ouvre à des préoccupations dont le centre de gravité est à l'opposé de l'Europe... » La question des jaunes soulève la politique de la race blanche elle-même.

Car si les colonies de peuplement, situées en climat tempéré, ont pu se constituer en sociétés ethniquement autonomes, par l'exclusion des exotiques, par contre, dans les

colonies d'exploitation, de climat tropical et de populations autochtones faibles, il a été difficile de contenir la race jaune. Les lois d'immigration instituent une frontière ethnique dont la défense dépend de leur application, et dès lors c'est, en dernière analyse, une question de force : diplomatique si le prestige suffit à l'imposer, militaire s'il devient indispensable d'en faire usage. Or, il ne saurait nous échapper qu'une politique commune s'ébauche entre les pays anglo-saxons — États-Unis et Dominions britanniques — possédant une façade sur le Pacifique. Le point de vue ethnique prend subrepticement le pas sur le point de vue politique lui-même. Il est facile dès lors de comprendre la pression que les Dominions exercent sur l'Angleterre en faveur de cette politique commune. C'est le sens véritable des accords de Washington. « Par une attraction, qui ressemble aux mouvements des corps célestes, les Dominions tendent à graviter autour d'un nouveau centre... Nous assistons ainsi à la préparation, encore toute virtuelle, d'une constellation nouvelle, où les rapports politiques sont à l'arrière-plan, mais où les liens ethniques, économiques, sociaux dominent. » Les grands architectes de l'Empire britannique — les Joë Chamberlain, les Roseberry, les Charles Dilke — concevaient déjà ainsi cette vaste domination, dont ils imaginaient que le centre pourrait ne plus être à Londres sans qu'elle cessât d'exister. Le centre de la coalition nouvelle sera-t-il à Washington? Les États-Unis ne semblent pas avoir conscience encore du rôle de leader de toute une fraction de la race blanche — ni l'Amérique du Sud ni l'Europe continentale ne participent à ce mouvement — qui, par la force des choses, pourrait leur échoir. De la Californie, de l'Oregon, du Washington où elle est née, cette conscience ethnique s'est propagée déjà assez généralement dans les États situés sur le versant occidental des Rocheuses et qui ont vue ainsi sur le Pacifique. Elle continuera sans doute à se répandre et le peuple américain tout entier se sentira alors appelé à assumer un rôle que l'Angleterre a si longtemps tenu et que la destinée elle-même semble leur offrir.

IV. — Devant l'obstacle : l'intelligence mutuelle.

Par tous les caractères qui résultent de leur formation nationale, de leur développement économique, de la place qu'ils ont prise dans le monde et du rôle qu'ils sont appelés à y jouer, les États-Unis se dressent en face du vieux monde dans une opposition qui est moins celle de deux réalités géographiques différentes que de deux âges successifs de l'humanité occidentale, correspondant à deux conceptions de la vie. Tandis, en effet, que l'essence des grandes civilisations nationales de l'Europe, aussi bien celles du type anglo-saxon que celles du type latin (il convient de mettre à part le monde germain et le monde slave), consiste surtout à considérer l'homme comme esprit indépendant et comme fin en soi, l'Amérique aboutit à une conception toute différente des valeurs. Il ne serait pas juste de dire qu'elle tend de plus en plus à considérer l'homme, mais il faut reconnaître qu'elle se trouve condamnée à le traiter de plus en plus, comme agent de production et de progrès, enrôlé tout entier, en tant qu'individu, dans la conquête matérielle. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris que les États-Unis diffèrent profondément de l'Europe et plus particulièrement de la France, qui représente le type le plus accentué et la forme la plus pure de cette civilisation européenne. Mais peut-être faut-il voir là une raison déterminante entre toutes de l'intérêt que présentent la compréhension mutuelle, l'échange des idées et des exemples, les relations constantes multipliées entre deux peuples si différents, voués à confronter, pour les atténuer ou les compléter l'une par l'autre, leurs deux conceptions de la vie, les principes qui les commandent, les voies et moyens qu'elles imposent.

La première difficulté est de ne pas se laisser arrêter ni décourager par ces différences, de ne pas reculer « devant l'obstacle ». Certes, les Américains des États-Unis ont beaucoupe de peine à nous comprendre, infiniment plus que nous n'en éprouvons de notre côté à reconnaître leurs triomphes si manifestes et leurs mérites si évidents. Il nous est beaucoup plus facile de leur rendre justice qu'à eux de se montrer équitables envers nous. De tous les grands peuples de l'Europe, nous sommes le seul qui ait joué un rôle décisif

à la naissance du peuple américain. Mais c'est déjà loin, et nous sommes par contre celui qui tient le moins de place dans sa formation, qui participe le moins à son activité et à sa vie nationale. Les rives de l'Ohio et du Mississipi, les bords des Grands Lacs sont jalonnés par le souvenir de nos héroïques, de nos étonnants pionniers ; mais, quand l'immigration y déversait ses flots, nous ne mêlions pas nos vagues à celles des autres peuples et il n'entre pour ainsi dire pas de Français dans la composition de la masse américaine. Dans les écoles, où se prépare la fusion, la France est le seul pays de l'Europe qui ne donne pas de camarades aux jeunes Américains. L'industrie, le commerce, la banque, l'agriculture ont vu affluer des éléments venus de toutes les nations européennes ; elles n'ont pas vu de Français. L'Américain ne nous connaît pas, parce qu'il ne nous voit pas sur place, à l'œuvre avec lui. Nous représentons à ses yeux une civilisation lointaine, isolée et vieillie, avec quelque chose du charme des musées, des beautés mortes. Notre agitation politique lui cause de l'étonnement, notre vie économique de la pitié ou du dédain ; notre attitude internationale — qu'il ne peut comprendre — de l'antipathie, de la méfiance et de l'irritation. A un peuple qui, depuis plus de soixante ans n'a pas éprouvé un seul revers sérieux, traversé un seul danger grave, lutté avec une seule difficulté vitale, qui ne s'est jamais trouvé une seule fois en péril de mort, mais qui, au contraire, s'est développé en tous sens d'une manière prodigieuse, est parvenu à une formidable richesse, a vu le triomphe de tous ses efforts et, né le dernier, est devenu, en un siècle et demi, le premier peuple du monde, ne demandez pas l'envergure de l'esprit critique, l'aptitude à partager certaines angoisses et à comprendre certaines réactions de défense, à reconnaître et à apprécier des mérites opposés aux siens, un ordre de grandeur entièrement différent.

Nous ne parlons, est-il besoin de le dire? de cette impossibilité que pour le peuple dans son ensemble et afin d'expliquer, d'excuser une incompréhension trop manifeste. Il n'est pas de pays où nous comptions plus d'amitiés vives qu'aux États-Unis, sincères et prêtes à tout. L'attrait de la France est grand pour toute une élite intellectuelle, et, dans l'opinion publique elle-même, il subsiste de tels courants de sympathie qu'il suffit parfois d'une occasion pour déclancher de ces vagues d'enthousiasme comme on en vit au temps de

la guerre. C'est au nom d'une expérience à laquelle, sans doute, aucune autre ne peut être comparée, que M. André Tardieu affirme la possibilité et la nécessité d'étendre et d'organiser les relations franco-américaines. D'une connaissance précise et raisonnée de nos différences résulte la claire vision des avantages que nous avons, de part et d'autre, à y gagner.

* * *

Nous n'arrêterons pas l'évolution qui emporte le monde vers la réalisation de fins économiques par les moyens appropriés. Ce n'est ni peut-être désirable, ni sûrement possible. Le monde s'organise pour la production. Même les peuples qui ne peuvent ni ne doivent fonder là-dessus leur grandeur, sont tenus d'en venir à la meilleure organisation. Il est d'un intérêt capital pour nous de connaître l'Amérique ; il peut devenir profitable de l'imiter avec sagesse, avec mesure, en adaptant ses méthodes aux conditions et aux circonstances différentes dans lesquelles nous les appliquerions. Sa vie politique, sa vie sociale peuvent nous donner plus d'une leçon, précisément parce qu'elles se sont développées en fonction des nécessités nouvelles, dont nous commençons à sentir la pression. Aucun autre exemple ne fera éclater à nos yeux avec tant d'évidence les causes et les effets qui s'enchaînent dans le développement d'une société de rendement. Mais, d'autre part, l'Amérique ne pourrait-elle apprendre de nous le charme et le prix d'une culture individuelle qui a sa raison dans l'agrément de l'individu? En Amérique l'individu se trouve trop souvent et comme automatiquement sacrifié à l'organisation collective ; en France, au contraire, il n'est que trop enclin à se défendre contre elle, à lui résister, à prendre posture de rebelle. Ne pourrait-on entrevoir une juste synthèse des deux tendances antagonistes et des deux conceptions d'où elles procèdent? Il n'est ni possible que l'ancienne supprime la nouvelle, ni désirable qu'elle disparaisse devant elle. Entre les deux peuples qui les représentent sous leur forme la plus achevée, la connaissance mutuelle offre évidemment son maximum d'intérêt, sa plus grande utilité et la perspective pour l'un et pour l'autre de se perfectionner en se complétant.

En vue d'une telle fin, ce ne sont pas les relations massives qui s'imposent, celles qu'il nous serait difficile d'entretenir,

parce que nous ne sommes pas et nous ne pouvons pas être grands exportateurs de « matériel humain ». Ce qu'il faut, bien plutôt que la quantité, c'est la qualité. Un homme bien choisi vaut mieux pour la fin à laquelle nous pouvons viser qu'une cargaison de marchandises ou une inondation de touristes. Offrons toujours aux Américains ce que nous avons de meilleur et, comme ils disent, de plus « représentatif ». Apportons tout le zèle et tout le soin possible à mettre en contact nos élites, à les rapprocher, de préférence par catégories, à organiser des sympathies professionnelles et techniques. « Quand les Américains débarquèrent en France en 1917, leurs ingénieurs étaient pleins de dédain pour nos chemins de fer. Lorsqu'ils sont partis en 1919, ils professaient pour notre exploitation ferroviaire la plus haute appréciation... C'est ce genre de contacts qu'il convient de développer en rapprochant, à l'exclusion des milieux que quelque chose divise, ceux que quelque chose rapproche, en s'acheminant aux vastes unions par les cristallisations spécialisées (1). » Beaucoup de nos meilleurs amis américains se trouvent parmi les architectes qui ont résidé à Paris et suivi les cours de notre École des Beaux-Arts. Les relations universitaires se sont considérablement développées depuis dix ans, — échanges de professeurs, échanges d'étudiants, — elles ont donné des résultats qui sont loin encore d'avoir développé toutes leurs conséquences. Les Français peuvent arriver ainsi à connaître vraiment quelque chose de l'Amérique et les Américains de la France. De ces contacts particuliers, de ces pénétrations limitées, il résultera une connaissance plus étendue et une intimité plus générale. Nous l'étendrions encore, et de la façon la plus large, en même temps que la plus méthodique, si nous organisions de part et d'autre l'éducation réciproque de nos élites. Les plus heureux contacts ne renseigneront que sur le présent et « c'est le passé qui explique ». Or, « c'est d'une continuelle explication que les deux peuples ont besoin. Cette explication préalable est la préface nécessaire de toute émotion commune, de toute idée commune, de toute action commune. Si l'on aspire à de meilleurs jours, c'est elle qu'il faut organiser (2). » La plupart des chaires consacrées à la matière française dans les univer-

(1) A. Tardieu, *Devant l'obstacle*, p. 307.
(2) *Ibid.*, p. 302.

sités américaines sont étroitement spécialisées dans des études de langue ou des recherches d'érudition, surtout médiévale. Dans les universités françaises il y a, en tout, une chaire de littérature et civilisation américaine : encore date-t-elle d'hier. Des écrivains, des publicistes suppléent occasionnellement à cette lacune. Mais combien ils sont peu nombreux ceux qui se vouent à la tâche délicate de marquer les différences, d'analyser les contrastes, de dissocier les préjugés! L'œuvre admirable du Comité américain des régions dévastées, celle de la Fondation Rockefeller, la Bibliothèque américaine de Paris et l'École de bibliothécaires créée par l'*American Library Association*, tous ces « efforts américains, inspirés de *public spirit*, que la guerre a introduits en France » et qui y ont trouvé l'écho d'une élite : voilà ce qui a le plus fait chez nous pour la connaissance de l'Amérique. C'est encore lorsqu'on a agi ensemble qu'on se connaît le mieux.

Par le rapprochement des élites, par l'organisation d'un large système réciproque d'éducation, il sera possible d'échapper au danger des observations incomplètes, superficielles et trompeuses sur quoi les touristes fondent leurs généralisations, leurs méprises et leurs erreurs. La France est probablement le pays le plus méconnu du monde parce qu'elle est celui où passent le plus de visiteurs étrangers qui en rapportent chez eux le plus d'idées fausses. Mieux vaut encore l'ignorance que l'erreur. Le Français sédentaire échappe du moins à l'illusion si déplorable et si fréquente du passant américain. C'est un premier avantage, encore tout négatif, auquel s'en ajoute bien vite un autre, plus important et plus positif. Le Français qui n'a pas franchi ses frontières s'en remet, quand il est curieux des pays étrangers, au tout petit nombre de ceux qui ont qualité pour lui en apprendre quelque chose. Avec son esprit critique, développé à l'excès, il est porté à la méfiance, — « A beau mentir qui vient de loin, » — il sait qu'il faut choisir et il sait choisir. Il prend pour guides les meilleurs observateurs, les plus pénétrants analystes de chez lui et d'ailleurs. Il forme ses jugements à l'école de ceux qui savent. Quelques milliers de Français, parmi l'élite, sont présentement en train de se faire une idée juste, une idée précise, réfléchie et raisonnée, des États-Unis, de leur destinée historique, de leur développement économique, politique et social, du passé, du présent et de l'avenir des relations franco-américaines à l'aide des

livres de M. André Tardieu, de M. André Siegfried et de quelques autres. C'est la bonne méthode, et l'on ne trouvera jamais chez eux, sur la grande nation d'outre-mer, les idées effarantes que l'on entend exprimer sur la France par des Américains convaincus de la connaître parce qu'ils y sont venus. Des études comme celles-là nous permettent de mesurer à quelle profondeur l'observation doit pénétrer, de quelle puissance d'analyse il faut l'appuyer, quelle sagacité de critique il faut y joindre pour comprendre l'âme d'un peuple, remonter aux principes de sa vie individuelle et de sa vie sociale, saisir la raison et la nature des contrastes, apprécier exactement les forces et les faiblesses, porter un jugement équitable, orienter utilement les échanges de sympathies. Il ne suffit pas de lire de tels livres ; il convient de les méditer, car étant riches de substance, ils sont riches aussi de leçons. S'il faut renoncer à l'espoir d'une coopération politique, ou l'ajourner, ils nous disent pourquoi ; si elle est possible, ils nous enseignent comment. Dans le premier cas, ils nous épargnent bien des illusions ; dans le second, ils nous évitent bien des erreurs. Les unes et les autres nous ont fait assez de mal pour que nous reconnaissions enfin la nécessité de penser et d'agir selon la nature des choses, de parvenir ainsi à la sagesse dans la conduite par une vision claire de la vérité.

Firmin Roz.

A travers le Répertoire lyrique

(DEUXIÈME SÉRIE)

La Flûte enchantée

Il y a cette différence entre *la Flûte enchantée* (*Die Zauberflöte*) et les autres ouvrages de Mozart, y compris *l'Enlèvement au sérail* (*Die Entführnag aus deue Serail*), que l'inspiration moindre y est la part du génie italien et les formes y sont plus purement allemandes. Sur le caractère ou l'idéal en quelque sorte ethnique de l'opéra tel qu'il le concevait, Mozart a varié. A l'âge de vingt-deux ans (1788), il écrivait à son père : « Le désir de composer des opéras est mon idée fixe ; un opéra français plutôt qu'allemand, mais italien plutôt qu'allemand ou français. » On sait comment il a suivi son désir et par quels chefs-d'œuvre il a rempli son dessein. Trois ans plus tard, tout en écrivant sur un livret allemand *l'Enlèvement au sérail*, il proclamait encore la supériorité des opéras italiens. « Ils plaisent partout, malgré la pauvreté de leurs livrets, parce que la musique y règne en souveraine et fait oublier le reste. » Mais aussitôt après le succès, non sans peine obtenu, de *l'Enlèvement au sérail* : « Je suis pour l'opéra allemand ; quoique cela me donne plus de peine, j'aime encore mieux cela. Chaque nation a son opéra. Pourquoi, nous autres Allemands, n'aurions-nous pas le nôtre? Est-ce que l'allemand n'est pas aussi facile à chanter que le français ou l'anglais, et plus que le russe? » (Février 1783.)

En 1785 : « D'après les dispositions déjà prises, on chercherait plus, en réalité, à ruiner complètement l'opéra allemand, qui n'était peut-être tombé que pour un temps, qu'à l'aider à se relever et à se soutenir... S'il y avait un seul patriote en crédit, tout changerait de face... Mais voilà ! Peut-être qu'alors le théâtre national, qui commence à germer magnifiquement, arriverait à son épanouissement... Et ce serait une tache éternelle pour l'Allemagne, si nous autres Allemands, nous commencions sérieusement à penser... à jouer en allemand... à parler en allemand... et même à chanter en allemand (1). »

Que Mozart, le Mozart de la *Zauberflöte*, ait été le premier à penser, à chanter ainsi, un Beethoven, un Wagner l'en ont hautement félicité et remercié. Des biographes de Beethoven, des témoins de sa vie assurent qu'il considérait *la Flûte enchantée* comme « l'œuvre la plus grande de Mozart », car ici, pour la première fois, il s'était véritablement manifesté comme le maître allemand.

Wagner à son tour écrira : « Jusqu'à l'apparition de cette œuvre, il n'existait pas l'ombre d'un opéra ellemand ; avec cette œuvre l'opéra allemand fut créé... En vérité, le génie a fait ici un pas de géant, trop grand presque ; car, tout en créant l'opéra allemand, il en présenta en même temps le type le plus accompli, de telle sorte que non seulement il ne put être égalé, mais même qu'en ce genre, il n'y eut plus de progrès à faire. »

Nombreux et faciles à distinguer sont les signes, j'entends les signes musicaux, où se reconnaît le caractère allemand de *la Flûte enchantée*. Allemande, l'ouverture, comme pas une autre ouverture de Mozart ne l'avait encore été. Seule entre toutes elle est fuguée, elle est presque une fugue, et sans doute la moins scholastique, la plus libre, la plus vive, la plus étincelante, presque une fugue pourtant. Dans une étude ancienne et très complète, à laquelle nous devons beaucoup, de *la Flûte enchantée*, notre confrère M. Julien Tiersot a fait plus d'une excellente remarque (2). Entre autres, la suivante, à propos de l'introduction, plus libre peut-être encore que celle de *Don Giovanni :* « Ce n'est ni un trio, ni un quatuor. Le chant éperdu de Tamino, pour-

(1) Lettres de Mozart ; traduction H. de Curzon.
(2) Voir *le Ménestrel*, année 1893.

suivi par le serpent, est une phrase isolée, ne comportant ni répétition, ni développement, ni combinaison avec les autres voix. Les fées entrent à leur tour et dialoguent dans une forme très libre... Le quintette des fées avec Tamino et Papageno n'est pas moins caractéristique. Il faut citer encore l'entrée de Tamino dans l'enceinte du temple d'Isis. C'est une scène d'une admirable déclamation, où le récit s'anime et s'élève peu à peu, devient mélodique, expressif, s'unit à l'orchestre et prend une intensité que le récitatif italien ne connaissait guère. » Autre chose : au cours de l'opéra, des chansons populaires fleurissent sur les lèvres de Papageno l'oiseleur. C'est presque un *lied* à deux voix que le célèbre duo du même Papageno et de Pamina. Le duo des hommes d'armes, au seuil du temple, a le caractère, tous les caractères, mélodique, rythmique et autres, d'un choral à la Sébastien Bach. La façon dont se pose et se développe le chant, dont les basses cheminent au-dessous, tout trahit l'influence directe et l'héritage du vieux *cantor*. Il semble enfin que Wagner — et le Wagner de *Parsifal* — ait été annoncé, promis à l'Allemagne, par une œuvre dont le sujet véritable et symbolique consiste dans une initiation religieuse, après des rites et des épreuves qui purifient, aux derniers mystères de l'âme, aux miracles de la lumière et de l'amour

Tout de même n'allons pas trop loin, trop loin dans le sens allemand. Mozart n'est pas seulement le fils de l'Allemagne, ou plutôt il l'est d'une Allemagne, l'Autriche, plus douce, plus chaude, plus claire que sa voisine du Nord.

Wagner, après la représentation de *Lohengrin* à Bologne, écrivait à Boïto : « Un instinct secret nous avertit que nous autres (Allemands) ne possédons pas l'essence totale de l'art. Une voix intérieure nous dit que l'œuvre d'art doit être un tout complet qui charme les sens eux-mêmes, qui touche toutes les fibres de l'homme, qui l'envahisse comme un torrent de joie. » Cette « essence totale », Wagner oubliait ce jour-là qu'un Allemand, d'Autriche il est vrai, l'avait autrefois possédée. Quand il souhaitait l'hymen de l'Allemagne et de l'Italie, quand il se flattait que son *Lohengrin* n'eût franchi les Alpes que pour l'annoncer et le promettre, il ne se souvenait plus que longtemps avant le chevalier de Graal, l'époux de Suzanne, l'amant de Zerline et même celui de Pamina avaient été les hérauts de ces noces idéales, qui ne

devaient pas avoir de lendemain. La vérité, c'est que Mozart, jusque dans *la Flûte enchantée*, reste encore celui-là que Grillparzer, son compatriote et son adorateur, a poétiquement défini « le bel adolescent qui repose entre l'Allemagne, cet homme, et cet enfant, l'Italie ».

On a tout dit, même du bien, du livret de *la Flûte enchantée*, de cette histoire tirée par un comédien-impresario d'un vieux conte allemand, où se mêlent tant bien que mal féerie, philosophie, franc-maçonnerie, poésie et morale même. Le pire, c'est que chez nous de nombreux « arrangements » ont fait de cet amalgame, assez bizarre déjà, quelque chose d'informe et de parfaitement inintelligible. M. Julien Tiersot, le premier, dans la remarquable étude que nous signalons, a su débrouiller ce chaos. Il en a dégagé l'idée, ou l'idéal, et le symbole. Aussi bien celui-ci ne manque ni de grandeur, ni de beauté. Le sujet de *la Flûte enchantée* n'est pas autre que le passage ou plutôt l'ascension de l'esprit et de l'âme s'élevant des ténèbres et de l'erreur à la vérité. Ces deux ordres ennemis sont représentés par la Reine de la nuit et par Sarastro. Telle fut la pensée première du librettiste et du musicien plus encore. Mais les « arrangeurs » sont venus. Avec un beau mépris de l'œuvre originale, ou sans l'avoir seulement comprise, ils ont transposé les scènes, défiguré les personnages, dénaturé les paroles, et partant la musique. Ainsi dans un livret qui, malgré tout, n'était pas insignifiant, ils ont introduit l'incohérence et la confusion, au point de le rendre parfaitement incompréhensible.

« *Verba et voces.* » En dépit du latin, les paroles d'une part et, de l'autre, les voix, ou les sons, autrement dit la musique, ce n'est pas la même chose. Non seulement dans les opéras italiens, dont parlait Mozart, mais dans les autres, et dans celui-ci particulièrement, c'est la musique qui « règne en souveraine », elle qui fait tout oublier ou tout comprendre. A la condition qu'elle soit comprise, et d'abord par les interprètes. Voici comment Gounod, qui la connaissait bien, la leur explique. Après avoir entendu *la Flûte enchantée* à Londres, vers le milieu du siècle dernier, il écrivait à sa mère : « Cette musique est façonnée par des mains si suaves et si pures, que tous ceux qui la touchent ont l'air de rustres grossiers. Je crois qu'il faut, pour la bien dire, un goût tout à fait supérieur et hors ligne. L'ouvrage n'étant pas une production dramatique, on ne peut pas là se rejeter sur des

effets de passion qui sont toujours plus ou moins à la portée de tout le monde. Ici l'auteur n'a employé que des ressources tellement réservées, tellement placides, d'un ordre tellement en dehors des passions et de la vie réelle, qu'il faut, pour s'y plaire, une très grande habitude et un très grand amour de l'idéal bien plus que du réel. La seule chose qu'on puisse regretter en entendant *la Flûte enchantée*, c'est que le lieu de l'exécution soit un théâtre, la loi du théâtre étant la passion et par conséquent un développement d'action et de proportions scéniques que les idées purement contemplatives ne peuvent ni amener ni permettre. »

Le pathétique en effet ne tient que peu de place dans le calme et serein chef-d'œuvre de Mozart. *Pacem summa tenent.* Je ne vois que la première scène (Tamino fuyant devant le monstre) et les deux airs de la Reine de la nuit, où la musique exprime avec force l'épouvante, la douleur, ou le courroux. L'opéra débute *ex abrupto*. Ah ! comme ils savaient commencer, les maîtres d'autrefois ! Sans attendre, sans hésiter, du premier coup, du premier élan, ils nous jetaient non pas seulement *in medias res*, au milieu, mais sur les sommets de la musique ! Dramatique aussi, dramatique deux fois et de deux manières, la plainte de la Reine de la nuit. Quel traducteur stupide a-t-il fallu pour faire une amoureuse de cette mère éplorée, autre Cérès errante, qui s'en va cherchant partout l'enfant ravie à sa tendresse. Contenu d'abord en un poignant *adagio*, son désespoir se donne bientôt un libre cours. Il s'emporte en traits rapides, en éblouissantes vocalises. Écrites, on le sait, pour la voix d'une interprète exceptionnelle, on aime aussi d'y reconnaître, avec les accents de la colère, le scintillement des étoiles. Ainsi l'ordre pathétique et l'ordre pittoresque, l'âme de la reine et son royaume, tout est exprimé par cette musique, par elle tout est décrit. État d'âme également, et d'une âme plus irritée encore, paysage aussi, nocturne étincelant de feux, tel est le second air de la Reine. On souhaiterait que sur nos scènes lyriques cela, tout cela, fût compris et rendu ; qu'à l'aide du décor et, comme on disait autrefois, des « machines », ce qu'on voit répondît à ce qu'on entend. « Je n'oublierai jamais, » a raconté M. Tiersot, « l'impression que j'éprouvai quand, sur la scène de l'Opéra de Munich, dès le second tableau, je vis paraître au fond d'un décor représentant le ciel étoilé, à mi-hauteur du théâtre, la Reine de la nuit. Le front ceint

d'une couronne d'étoiles, vêtue d'une longue robe noire, droite, immobile, hiératique, elle commença son air, et cette voix claire qui tombait du ciel, de très loin, solennelle d'abord, puis plaintive, avait quelque chose de pénétrant, froid comme une lame d'acier. Mais soudain les fusées des vocalises éclatèrent, les notes se précipitèrent en traits suraigus, et cela était étrange et poétique. On eût dit un scintillement d'astres, une danse d'étoiles dans le ciel pur et profond d'un soir de printemps ; ce n'était plus un morceau de virtuosité, mais un tableau musical d'une rare et troublante poésie. »

Voilà pour les passages pathétiques, ou, comme disait le président de Brosses, pour les endroits forts de *la Flûte enchantée*. Mais des beautés très différentes y sont peut-être plus belles encore.

L'ouverture débute, comme celle de *Don Juan*, par de puissants, de solennels accords. Mais que le caractère en est autre ! Accords parfaits et non pas dissonants, leur solennité n'a rien de dramatique, rien qui nous menace ou nous inquiète. Au contraire leur perfection même nous rassure et tout de suite établit en nous la perfection aussi de l'ordre, de la paix et du bonheur. L'esprit de finesse anime l'*allegro* suivant. Et même l'esprit de géométrie, de géométrie dans l'espace, où semblent se jouer, aussi bien que dans le temps, lignes et figures sonores.

S'il fallait définir en deux mots le génie ou l'idéal de Mozart, on l'appellerait volontiers supérieur et prochain. Comme *Don Juan*, comme *les Noces de Figaro*, peut-être encore davantage, *la Flûte enchantée* est un chef-d'œuvre sublime et familier tour à tour, quelquefois en même temps. Musique à la fois indulgente et magnanime, belle et bonne pour tous, pour l'élite et pour la foule, pour ceux qui « savent » la musique aussi bien que pour ceux qui ne font que la sentir et l'aimer. De qui l'écoute elle n'exige ni l'effort ni la peine. Sans jamais s'abaisser, elle condescend toujours. Elle laisse venir à elle les petits enfants. Aussi bien, en plus d'une rencontre, ce sont des enfants *(Knoben)* et des jeunes femmes, des « dames », qui la chantent. Avec quelle grâce, et quelle courtoisie ! Dès la première scène, les trois « dames » apportent à Tamino menacé leur secours. Aimable est leur empressement et facile leur victoire, qu'une petite fanfare héroïque avec gentillesse accompagne.

Renan assurait volontiers — si jamais il a rien assuré — que « l'intention de l'univers est généralement bienveillante. » En quoi d'ailleurs il se trompait. Mais au moins, dans la musique de Mozart, et surtout du Mozart de *la Flûte enchantée*, l'univers sonore n'a pas d'autre intention. Je vous recommande la scène où les trois « dames » remettent à Tamino la flûte magique dont les mélodies changeront dans le cœur des hommes la tristesse en joie et l'orgueil en amour. Un symbolisme discret élève ici le sens de ce conte de fées. Nous entrevoyons comme une première lueur de la charité infinie dont brûlera plus tard la grande âme de Beethoven. La fin de la quintette est exquise. Toujours mélodieuses, harmonieuses toujours, les trois « dames » promettent à Tamino la venue de trois enfants qui seront ses guides et ses protecteurs. Combien tout ce petit monde de féerie est aimable, qu'il a de jeunesse et d'affabilité ! Vraiment c'est ici le royaume dont parle Hoffmann, « où demeurent les enchantements célestes des sons. » Et pour nous enchanter, que leur faut-il? Un mot, un seul : « *Au revoir.* » Déjà, dans *Cosi fan tutte*, ce mot unique avait été le thème d'un autre quintette, également divin. « Au revoir », ou « adieu ». Que de chefs-d'œuvre musicaux depuis Mozart, sur ce peu de syllabes, en toutes les langues ! Mais il n'en est pas un seul où respire comme ici le sentiment, l'amour de la beauté accomplie et heureuse, où se dévoile à nous le grand mystère, le secret suprême de l'art, qui « n'est que d'être naturel en devenant parfait ».

Il y a des opéras, un *Orphée*, un *Fidelio*, un *Lohengrin*, qu'on a pu nommer les opéras de la délivrance. *La Flûte enchantée* en est un aussi, dans son genre plus léger et qui n'a rien de tragique. Pour délivrer Pamina captive, c'est assez d'une flûte aux lèvres de Tamino, d'un jeu de clochettes aux mains de Papageno, l'oiseleur emplumé qui l'accompagne. Modeste et naïve musique, à laquelle répondront d'autres concerts, exquis ou sublimes, et qui nous introduiront dans les plus hautes, les plus pures régions de l'esprit et de l'âme.

Il y aurait une étude à faire sur l'amour dans la musique de Mozart : amour de Don Juan et de Zulia, de Chérubin, de Suzanne elle-même (un instant au moins, « sous les grands marronniers »), amour de Belmont pour Constance *(Enlèvement au sérail)*, amour enfin de Tamino, amour à

première vue, à la seule vue du portrait de Pamina. Lisez l'admirable méditation que cette vue inspire au jeune prince. Il n'est rien de plus tendre avec plus de réserve et de respect, que cette mélodie. *Die Liebe* (l'amour), le mot revient sans cesse dans le texte. Mais la musique pas une fois ne l'exalte ni ne l'enfièvre. Ce n'est pas une passion qu'elle chante ; c'est un sentiment dont le caractère est plus haut, plus profond et plus pur.

Éloge encore de l'amour, et du même amour, le célèbre duo de Pamina et de Papageno. Quels en sont les deux partenaires? Une jeune fille, pour nous presque inconnue encore, et un preneur d'oiseaux, à l'aspect ridicule. Voilà de bien médiocres interprètes. Puis sans aimer, du moins sans s'aimer l'un l'autre, sans même se connaître, ils échangent des propos, voire des maximes qui n'ont rien de rare. On se réjouit dans l'amour. Par l'amour seul on vit. L'amour adoucit toute épreuve ; à lui sacrifie toute créature. La fin de l'amour est haute. Rien de plus noble qu'un homme et qu'une femme, rien n'approche aussi près de la divinité. Pauvre poésie ! Mais quel trésor musical ! Quel sens mystérieux et vaste donnent aux mots les notes, et si peu de notes, et si simples, et si calmes ! « Tout ce qui est chant va profond, » écrit Carlyle. Ce chant-là va pour ainsi dire à l'infini. « Rien n'approche aussi près de la divinité. » La musique en vérité nous le fait croire, elle nous le fait sentir, et sa vertu, oui sa vertu, communique à cet éloge de l'amour quelque chose de divin.

Après l'éloge, la bénédiction, une bénédiction religieuse, et même nuptiale. L'air célèbre et sublime de Sarastro, le grand prêtre, n'est pas autre chose, ou plutôt il est cela aussi. Pas un prêtre, pas un évêque, pas même un cardinal n'adressa jamais à des fiancés plus magnifique discours, plus grave, plus tendre et plus pieux. Rien n'y manque, hormis la comparaison rituelle de l'amour conjugal avec l'amour de Jésus-Christ et de son Église ; rien, fût-ce l'allusion, de style également, à « l'inévitable séparation » (par la mort, bien entendu).

Mais en cette page de musique sacrée et sacerdotale, comme en celles qui la précèdent ou la suivent et l'égalent (la marche, les chœurs des prêtres, le second air de Sarastro, le duo des hommes d'armes), l'idée, ou l'idéal est plus haut encore. Sous couleur de rappeler et de célébrer le cérémonial

de la franc-maçonnerie — alors inoffensive — à laquelle il était affilié, Mozart nous propose ici de plus sûres et plus saintes leçons. Taine autrefois a donné pour les deux signes éminents de l'art supérieur la généralité d'abord, ensuite la bienfaisance du caractère. *La Flûte enchantée*, entre tous les chefs-d'œuvre de Mozart, porte l'une et l'autre marque. Les personnages n'y sont rien, ou presque rien. Symboliques beaucoup plus que dramatiques, ils existent et surtout ils agissent beaucoup moins qu'ils ne représentent ou ne signifient. L'état contemplatif est leur état préféré. Qui dira de quelle religion, sous les colonnades et sur les parois d'un sanctuaire soi-disant égyptien ou maçonnique, des prêtres, des soldats sont les ministres et les gardiens? Mais qui niera que leurs paisibles cantiques respirent, avec une immense bonté, l'essence même du sentiment religieux! Écoutez bien, entre autres, le chant des deux hommes d'armes au seuil du temple. Écoutez-le gravement, pieusement, comme il convient, y compris les paroles, celles-ci, pour une fois, étant graves elles-mêmes et dignes de la musique. « Celui qui chemine sur la route pleine de misères... s'il peut surmonter la crainte de la mort, s'élèvera de la terre au ciel et parviendra à l'état de lumière. » L'esprit de Bach a soufflé sur cette page, sans pareille dans l'œuvre entier de Mozart : cantilène austère, pour deux voix masculines et profondes, véritable et sans doute ancien choral, qu'une basse continue accompagne et soutient. *Les Mystères d'Isis :* sous ce nom jadis, en notre pays, on représenta le chef-d'œuvre alors défiguré de Mozart. A qui sait l'écouter, un pareil chant révèle de bien autres mystères : mystères non pas de l'erreur antique, mais de l'éternelle vérité. C'est devant son temple que veillent les deux chevaliers en armes. A Rome plus d'une fois, montant les degrés de la basilique vaticane, où les deux apôtres, sentinelles de marbre, sont debout, je me suis rappelé ces deux sentinelles chantantes, presque saintes elles-mêmes, et j'ai cru les entendre. Souvent aussi, pendant les quatre années terribles, tandis que nos soldats, nos héros, suivaient la route, la longue route « pleine de misères », j'ai médité pour eux la leçon de courage et la promesse de lumière, mot d'ordre sacré deux fois, militaire et religieux.

Ainsi la bienfaisance d'une telle musique en égale au moins la généralité. Grillparzer encore s'écriait : « Quelque

chose, hélas ! s'est perdu : le bonheur de l'innocence. Et ce bonheur, Autriche, fut le tien. » Que dirait-il aujourd'hui ! Voilà justement le bonheur que nous donne, dans *la Flûte enchantée* surtout, la musique de Mozart. Elle est une sorte d'évangile musical. Elle annonce la bonne nouvelle et promet le royaume des cieux. Chaque fois que les trois enfants, pareils à de jeunes lévites, commencent ou recommencent à chanter, on se souvient de la parole divine : « Si vous redevenez semblables à eux. » De tous les musiciens, Mozart est celui qui leur ressemble le plus. En lui comme en eux, tout est simple, tout est clair, tout est pur, tout est heureux. Et par lui tout le devient ou le redevient en nous. Plus d'obscurité, de trouble ou de doute. Grâce à lui, sans qu'il ait, comme un Wagner, prétendu résoudre l'énigme du monde, nous sommes tentés de dire avec Bossuet : « Il n'y a plus de question. » Plus de haine non plus, ni de colère. Enfin plus de souffrance. La joie qu'à la fin de sa vie Beethoven, l'homme de douleur, demandait pour nous, Mozart, près de mourir aussi, nous la dispense avec son dernier sourire. Et c'est pour cela qu'il a mérité d'être appelé le jeune homme divin.

La Flûte enchantée fut jouée à Vienne pour la première fois le 30 septembre 1791. Moins de trois mois après, le 5 décembre, Mozart n'était plus. Il connut du moins le succès, d'abord incertain mais très vite assuré, de son œuvre. Déjà presque mourant, quand venait le soir, il en suivait par la pensée la représentation : « Maintenant finit le premier acte... Voici le grand air de la Reine de la nuit. » La veille de sa mort, écrit M. Prod'homme, il dit au Kapellmeister Roser, présent à son chevet : « Je voudrais pourtant bien entendre encore ma *Flûte enchantée*. » Et d'une voix faible il se mit à fredonner : « *C'est l'oiseleur, oui me voilà.* » Roser s'assit au piano et lui chanta l'air de Papageno. Quelques heures après, il rendait le dernier soupir. C'est ainsi qu'au terme de la route « pleine de misères » il s'éleva « de la terre au ciel », et parvint « à l'état de lumière ».

CAMILLE BELLAIGUE.

Lœtitia [1]

III

Monsieur l'habitant de Sirius,

Je ne me doutais pas, quand vous m'avez adressé si impudemment la parole au jardin de Mon-Repos, — oui, monsieur, je maintiens le mot si impudemment, — je ne me doutais pas que vous étiez un messager divin. A vrai dire, vous n'en avez pas l'air. Je n'ai eu à votre vue aucune émotion, hormis un certain agacement, mon cœur n'a pas tressailli, aucune cloche d'argent n'a résonné à mes oreilles. Cependant vous teniez mon bonheur bien caché dans une poche de votre veston, mais je ne le savais pas. Comme cela tient peu de place, le bonheur! Il est tantôt dans une poche, tantôt dans un tiroir, tantôt dans l'angle d'un poêle ou dans le coin d'un jardin : personne ne s'en doute, personne ne sait qu'il est là. On parle, on plaisante, comme si de rien n'était; on rêvasse, on joue aux cartes, on s'ennuie et, soudain, tout est changé, le bonheur est sorti de sa cachette et la vie nouvelle commence, — vous savez, — cette vie nouvelle dont nous parlions ensemble à Lausanne...

Un jour, j'ai reçu une lettre. Il me faut vous dire que j'en reçois rarement. Je connais si peu de gens! Cette lettre ne m'a pas plus troublée que votre rencontre; je n'ai pas eu le moindre pressentiment, je l'ai

(1) Voir *la Revue universelle* du 15 décembre 1927 et du 1er janvier 1928.

regardée, je l'ai retournée; elle ne me disait rien qui vaille. La poste nous apporte plus d'ennuis que d'agréments. Enfin, je l'ai ouverte et j'ai couru à la signature. Je ne saurai jamais ce qui s'est passé alors en moi. Je n'ai pas lu la lettre, je ne pouvais pas la lire. Je l'ai mise dans mon sac et je suis allée me promener. Vous connaissez les hauteurs de la Prosiaz? Il y a là une petite route gamine qui serpente au bord de prairies en pente; on voit en bas une grande pièce de satin bien repassée, tendue de bas en haut dans la direction des montagnes. Il y avait du soleil. Je ne pensais à rien. Vous a-t-on dit aussi à Sirius que l'on ne pensait que dans le malheur? Le bonheur est une sorte de cloche pneumatique; j'étais assise, malgré le froid, sur le bord de la route. Je n'avais pas froid, ni chaud d'ailleurs; je n'avais rien, sinon de grands frissons doux qui me montaient des jambes et me gagnaient la nuque. J'aurais voulu que cette heure se prolongeât indéfiniment et ne jamais savoir ce que Walter Graul me disait. Quelles que fussent ses paroles, je savais bien qu'elles seraient inférieures à la lettre que je portais déjà dans mon cœur, que je lisais avec les yeux de mon esprit et qui contenait tout, — tout ce qu'on ne dira jamais, toutes ces choses enfin qui vous étouffent parfois jusqu'à l'angoisse et qui n'ont pas d'expression verbale.

Mais tout a une fin : je suis rentrée, monsieur mon ami, mais j'ai eu bien du mal à prendre connaissance de ma lettre. Chaque ligne me forçait à rêver, j'oubliais ce qui y était dit, je recommençais, je rêvais encore : je crois que je ne l'ai jamais terminée! Dieu fasse qu'il vous en arrive autant avec la mienne! Une vraie lettre, on ne devrait jamais la lire jusqu'au bout, mais tomber au hasard ici ou là, tantôt sur une phrase tendre, tantôt sur une moquerie; et puis sur une effusion, sur un caprice, sur... Ah! monsieur, je m'arrête! Qu'allais-je vous dire aussi!

D'autres jours ont passé; Walter Graul a suivi sa lettre. Quand j'ai su qu'il arrivait, je suis morte de honte et de peur. Où le recevoir? Pas dans mon horrible petite chambre des Mousquines! Et que lui dire? J'étais si terrifiée que je me suis abandonnée à mon destin. Mais Walter Graul s'est chargé de tout. Il m'a donné rendez-vous à son hôtel, et quand il a ouvert la porte de sa chambre, il m'a prise par la main, m'a menée jusqu'à la fenêtre et m'a dit aussitôt : « Oui, c'était bien vous que j'attendais... » Moi qu'il attendait! Je suis tombée dans un fauteuil, je suffoquais! A cette minute-là, il eût fait de moi ce qu'il eût voulu : j'étais entièrement sa chose. Mais il s'est contenté de me caresser le front avec les doigts et de me dire des paroles exquises et douces, de ces paroles dont je ne croyais pas qu'elles puissent tomber d'une bouche humaine. Je ne bougeais pas, je l'écoutais avec ravisse-

ment. A la fin seulement il a dit : « Jacques Délussin ne m'avait pas trompé... » Alors j'ai pensé à vous et j'ai tout compris. Imaginez-vous, cher voyageur interstellaire, que je ne m'étais jamais demandé comment Walter avait appris à la fois mon existence et mon adresse. Cela me semblait si naturel; si naturel et si miraculeux à la fois! Mais j'étais entrée dans une vie où les événements les plus merveilleux se réalisent; où les Capulet eussent aimé les Montaigu; où Oreste eût pardonné à Clytemnestre...

J'aime Walter; Walter m'aime. Comme tout cela est simple! Pourquoi les hommes ne sont-ils pas heureux? Quelle est cette mauvaise foi singulière, cette malveillance sourde qui les pousse à blasphémer la vie et à ne se complaire que dans les gémissements et les malédictions? Moi-même j'ai cru longtemps que le malheur était ma vocation. Mais Walter m'a guérie de mes folies. Qu'il est bon! Qu'il est intelligent! Vivre auprès de lui, c'est entrer dans les secrets de Dieu. Nous faisons ensemble de longues promenades dans les bois; il a dix ans — huit ans et j'en ai six. Ce n'est pas vrai, d'ailleurs; je n'ai pas six ans : j'ai cinq semaines — les cinq semaines qui se sont écoulées depuis sa première lettre. Il est vrai qu'à elles cinq, elles font un siècle!

Venez nous voir; nous vous devons notre bonheur. Nous voudrions vous en témoigner notre reconnaissance. Quittez vos sottes affaires et passez un mois avec nous. Vous ne le regretterez pas, ni Sirius, j'en suis bien sûre. Adieu, monsieur mon ami, vous êtes ce que j'aime le plus au monde, — après ce que j'aime...

LŒTITIA.

Il y avait un *post-scriptum :*

Il paraît, monsieur, que vous connaissez Mme Réaulmes : c'est une mauvaise femme. Walter est bien désolé d'avoir perdu trois ans de sa vie auprès d'elle.

Avouons tout : j'aimais moins le *post-scriptum*.

* * *

Je reçus également un mot de Walter Graul, mais plus bref; il m'annonçait son retour. J'étais impatient de le revoir et cependant irrité. Je me jugeais profondément ridicule. Ce bonheur de Lœtitia que j'avais désiré avec tant de ferveur n'avait de charmes à mes yeux que lorsqu'elle en était privée; il m'enthousiasmait moins aujourd'hui. Le premier acte des gens heureux est de se désintéresser

de nous ; or, vous n'avez travaillé à leur bonheur que pour obtenir d'eux une gratitude éternelle. Ils vous remercient, puis vous oublient. Vous les jugez ingrats. Les malheureux seuls ne le sont pas : ils ont encore besoin de vous. Mais que pouvais-je désirer de plus qu'une belle lettre de Lœtitia, que la prochaine visite de Walter?

J'aurais voulu savoir Lœtitia heureuse et malheureuse à la fois ; être à la place de Walter et garder la mienne, — celle du spectateur bénévole. Je souffrais qu'elle aimât un autre homme et me réjouissais de garder ma liberté ; je me désespérais de l'avoir perdue et je me disais que tant qu'elle vivrait je serais heureux. Et ces sentiments n'étaient pas seuls à me traverser ; mille autres les croisaient, aussi fragmentaires, aussi contradictoires ; c'était une symphonie où un thème s'ébauche, où un autre le bouscule, l'interrompt, où le troisième se casse comme un éclat de rire ; je passais en une seconde de l'orage au calme, du printemps à l'hiver ; j'étais visité par une cohue d'étrangers, d'inconnus, qui parlaient à voix haute, qui me harcelaient, me raillaient, me prenaient en pitié. Mon Dieu, me dis-je enfin, si je ressens tant de choses, moi qui, en définitive, n'ai rien à voir dans tout cela, que doit donc souffrir Mme Alix Réaulmes?

*
* *

Les arbres du quai ne conjuraient plus l'hiver ; l'eau avait une fraîcheur nouvelle. Il passait au ciel de grands voiliers qui doublaient les tours de Notre-Dame et s'en allaient aborder quelque part, là-bas, au-dessus des jardins. Ils contenaient dans leurs flancs, je le savais, les germes, les essences, les semences du printemps ; de leurs coques nébuleuses tomberaient bientôt à flot fleurs, parfums et feuilles, la grande manne annuelle qui rend aux hommes le goût de l'amour.

Walter Graul marchait de long en large dans ma chambre ; lui aussi semblait traversé par des souffles nouveaux, par des appétences inconnues. Dans son visage sans âge, ce visage singulier qui avait l'air de survivre à un portrait disparu de Holbein, se formait une âpre jeunesse — « sa dernière jeunesse », me disais-je, avec étourderie.

— Le rendez-vous avec la vie... Je vous parlais de cela l'autre jour, Jacques. Eh bien, oui, je l'ai retrouvé. Pendant des années, j'ai vécu dans une morne indifférence ; j'étais devenu invulnérable. Que passât devant moi Artémis vivante, une voiture de roses ou le cercueil d'un enfant, j'éprouvais la même atonie. Je vivais comme un homme privé de sens et, par conséquent, de cerveau. Quelles

tristes heures ! Aujourd'hui, savez-vous ce que j'ai fait? Il y a à Paris une femme que je ne connais pas personnellement, mais dont je sais la vie ; elle a été très belle, elle vieillit ; elle ne l'est presque plus. Elle ne sait rien de moi. Je lui ai envoyé une lettre d'amour, — la plus belle peut-être que j'ai écrite de ma vie, — une lettre anonyme, bien entendu. Je lui ai écrit comme si j'étais un étudiant pauvre, timide, obscur, et qui n'aura jamais le moyen de lui être présenté, ni l'audace de l'aborder lui-même.

— Pourquoi avez-vous fait cela?

— Mais, cher Jacques, pensez au bonheur de cette femme qui a été aimée, qui ne l'est plus et qui va croire qu'elle est toute la vie d'un jeune homme effacé et lointain ! Quelle compagnie cette lettre va lui tenir ! Je lui écrirai de loin en loin. Je l'aiderai ainsi à aborder la vieillesse, la redoutable et solitaire vieillesse. Mais il faut d'abord vivre soi-même si l'on veut donner de la vie aux autres.

— Comment pouvez-vous écrire une lettre aussi éperdue, sans rien ressentir vous-même?

— Oh ! c'est bien simple, je m'imaginais que j'écrivais à Lœtitia, je voyais Lœtitia devant moi, et je traçais spontanément ce qui me jaillissait du cœur. Voilà ce que m'a rendu Lœtitia. J'éprouve tant de tendresse pour elle que je peux de nouveau tout aimer. Quand j'ai le bonheur d'être amoureux, je cesse enfin d'être égoïste.

— Et Mme Réaulmes? dis-je malicieusement.

— Hélas ! il n'y a pas de bonheur sans rançon.

— Cette rançon, c'est le malheur de quelqu'un?

— Je crains bien que oui. Mme Réaulmes me fait pitié et horreur. Les souffrances que l'on cause ont quelque chose de laid qui vous fait prendre en grippe la personne qui souffre. Il me semble que je tire un poisson hors de l'eau ; l'hameçon l'a déchiré, ses ouïes s'efforcent de respirer, il se débat et se tord, mais la fin est proche. Je vois cela, j'en suis torturé et je m'en console en écrivant des lettres d'amour à Mme de Labathier. Cette pauvre Alix vous hait ; elle vous rend responsable de ce qui est arrivé ; elle n'a pas tout à fait tort. Je devrais avoir le courage de rompre définitivement avec elle, de la fuir, de courir à Lausanne. J'essaie d'adoucir son agonie et je la rends pire. Mais que peut-on tenter quand le Destin parle? Voyez ! Vous avez connu Lœtitia par hasard et je vous ai rencontré par hasard ; il fallait donc que je la connusse. Elle m'a dit qu'elle vous avait traduit cette lettre que j'ai écrite à minuit, à vingt-deux ans, et dans laquelle je prévois sa venue ; car elle a raison, Lœtitia, de le dire et de le croire ; je vous l'affirme solennellement ici, Jacques, c'était bien Lœtitia que j'attendais !

Il ajouta :

— Ce printemps sera le plus beau de ma vie.

Il le flairait, il le devinait, il le voyait partout : dans les grands nuages légers qui passaient sans arrêt au-dessus de Notre-Dame, dans l'eau toute gaie qui portait plus allégrement des péniches que l'on devinait chargées d'oignons de tulipes, dans les arbres des quais qui étaient déjà moins noirs et moins tordus, qui étiraient leurs branches minces comme l'on tend les bras à une femme qui passe.

— Je suis un peu humilié, reprit-il, de ne pas avoir découvert Lœtitia tout seul, de devoir à un étranger le plus beau don que m'ait fait la vie. Comment avez-vous deviné si vite que Lœtitia était l'être qui m'était nécessaire? Je ne parle pas seulement de sa beauté, qui est unique ; mais l'être intérieur, l'être secret n'est pas moins extraordinaire. C'est Daphné quand Apollon la poursuit et qu'elle n'a pas encore été changée en laurier ; tout ce qui est gloire ou poésie l'attire, la surexcite ; elle en a l'amer et doux parfum aux narines.

Je songeais aux tristes paroles de Mme Réaulmes : « Il créera une nouvelle mythologie en son honneur... » Et je me souvenais aussi de ses conclusions plus tristes encore. Mais il était impossible que Walter Graul, dans le début de sa liaison avec Alix Réaulmes, eût fait danser pour elle les comparaisons avec Pallas ou avec Hébé, avec Perséphone ou Dalila ; si elle évoquait à mes yeux une figure mythologique, c'était Arachné et cette toile fatale au cœur de laquelle elle avait vidé Walter de son étrange génie. Oui, Arachné : je me la représentais dans un coin de vieille maison d'un autre âge, accroupie et malveillante, guettant Lœtitia, guettant Walter Graul, me guettant moi-même, — et ses cheveux que j'avais vus grisonner lors de notre dernière entrevue devenaient les fils légers, les fils poussiéreux qui le soutenaient au-dessus de ses embûches. Heureux Walter qui échangeait cette morose et malveillante Arachné contre une Daphné claire et drue, aux membres jeunes et dont le baiser sentait le laurier froissé !

— Quand nous nous promenons ensemble, reprit-il, je n'ai pas besoin de découvrir à ses yeux ce qui appartient à l'ordre lyrique : elle le voit avant moi. Comme à moi, tout lui est symbole, tout image. Nous vivons dans le monde des métamorphoses. Nous avons couru toute une nuit dans une de ces forêts de sapins qui dominent Lausanne ; il faisait un grand clair de lune froid et tranquille. Les feuilles qui couvraient le sol étaient celles de plusieurs automnes ; plus de terre, mais un tapis élastique ; la lumière avait chassé les nuages ; plus de ciel, mais la voûte arrondie d'une de ces boules de

cristal chinoises où l'on voit se former l'avenir. Je regardais le mien avec tant de béatitude que j'en étais terrifié : était-il possible qu'un tel bonheur fût durable? Parfois un doux murmure au ras des feuilles, une belette, un kobold, ou le frôlement d'une aile : elfe? chauve-souris? Nous nous sommes assis sur une vieille souche grimaçante qui sentait l'oronge et la girolle. Lœtitia m'a dit peu après :

— Ah! que je voudrais mourir aujourd'hui! Qu'aurons-nous d'aussi beau demain? Et je déteste les souvenirs : ce sont des oiseaux empaillés.

Mais elle n'est pas morte, ni moi : Daphné a seulement su qu'elle était unie pour toujours à Apollon.

Sans transition, il ajouta :

— Savez-vous que je vais l'épouser?

La chute était assez comique de cette peinture mythologique à un acte d'état civil. Mais le ridicule est invisible à Walter Graul; j'ai bien souvent envié cette ignorance de l'ironie. Ni Bouddha, ni Mahomet n'ont usé de sarcasmes. Pourquoi le bonheur ne vous porterait-il pas à la fois à l'intime et au social? Mais je ne voyais pas Lœtitia et Walter, sortant de leur salle à manger, pour courir, une nouvelle nuit de lune, sous les sapins de Montpreveyres. Après tout, puisque je voulais que Lœtitia fût heureuse, ne devais-je pas me réjouir? Seulement, je ne savais pas si je désirais que Lœtitia fût heureuse à ce point!

* * *

Walter Graul avait disparu de nouveau. Lœtitia n'écrivait plus. L'été passa. Je ne pensais plus qu'à mes travaux. Le labeur de l'homme est sa grande ressource contre les forces mystérieuses qui le désorbitent; aussi les femmes, plus désœuvrées que lui, et les êtres jeunes qui ne se sont pas encore organisés contre ces forces, les subissent-ils avec plus de violence et jusqu'au désespoir.

Je travaillais sans répit; je ne me couchais qu'épuisé de fatigue. Mes pensées étaient contrôlées; mes réactions soumises à un examen sévère; je regagnais ainsi peu à peu cette insensibilité sous laquelle je savais bien que fermentaient tant de passions.

Je voulais oublier à tout prix Lœtitia, oublier Walter Graul; puisque j'avais renoncé depuis la fin de ma jeunesse à ce monde dans lequel ils vivaient, à quoi bon accepter ces émotions qui, en me rapprochant d'eux, me rappelaient aussi ces choses qui me demeuraient interdites? Je voulais de nouveau vivre sous ce cuir d'hippopotame qui me protégeait contre les intempéries de l'imagination. Dans ces périodes actives, j'étais forcément injuste pour ces

accès de vie pathétique, dont je me disais chaque fois que c'était bien la dernière où je succomberai à leur tentation. Mais si maîtres de nous que nous nous croyions, il y a quelque chose de plus fort, c'est l'ennui : je veux dire cette désaffection soudaine, brutale, de tout ce que nous aimons, de tout ce que nous faisons. Alors, brusquement, nos sages résolutions s'arrêtent...

Penchez-vous alors, écoutez ; vous entendrez quelque chose bruire à la limite de votre âme, un grondement comme d'une eau souterraine, un chuchotement de voix. Peu après, si vous concentrez mieux votre attention, tout vous deviendra plus perceptible. Il vous semblera qu'un grand vent soufflera tout à coup sur vous et que dans sa rafale il vous apporte quelque chose de plus fort, de plus vivant, de plus enivrant que votre vie de chaque jour.

Du moins, était-ce là ce que j'éprouvais. Mais tout cela était concentré autour de la figure de Lœtitia.

Les vagues de fond de l'âme humaine obéissent à un mouvement unanime ; si l'une se jette sur vous, l'autre la suit, et vous êtes par elles toutes submergé. Que je subisse de nouveau l'étrange attirance que m'imposait Lœtitia, et mes songeries devenaient funèbres ; je pensais à sa mort et à la mienne avec une sombre et minutieuse délectation ; alors aussi défilaient devant mon désir les formes de vie que je n'avais pas éprouvées et qui seules eussent pu me satisfaire. Et c'était le déchirement des villes que l'on n'a pas connues, des pays que l'on n'a pas traversés, des sentiments qui nous demeurent impénétrables. Je me disais que chaque homme a aimé avec une sensibilité qui lui appartenait en propre et que je n'avais connu pour ma part que deux ou trois manières d'éprouver l'amour depuis le simple désir jusqu'à ce rêve dans lequel m'entretenait Lœtitia. L'amour que Louis Ier de Bavière a ressenti pour Lola Montès ne ressemblait en rien au sentiment de Shelley pour Jane Williams ou de Joubert pour Mme de Beaumont : j'aurais voulu les avoir aussi connus. Ainsi se reformait en moi le désir de l'impossible. Et que d'aspirations vagues et puissantes : désirs à la fois de renoncement et de possession totale de l'univers, de débauche et de pureté, de voyages et de solitude, de tendresse et de méchanceté : rêves pénibles et hargneux ou visions paradisiaques, besoins de néant et d'immortalité, pitiés amères, bonheurs aigus, éclairs de douleur, toutes ces ondes, tous ces frémissements impalpables qui passent sur vous aussitôt que vous vous trouvez en état de grâce, c'est-à-dire lorsque vous êtes de nouveau en communication avec l'univers. Oui, si j'y pense bien, voilà ce que m'apportait Lœtitia, et la tristesse aussi de me dire que les désirs singuliers qu'elle

éveillait en moi n'étaient réalisables ni par elle, ni en dehors d'elle, et qu'elle ne contenait point en réalité une réponse aux questions que sa vue et sa présence portaient à ma connaissance !

*
* *

J'avais donc décidé d'oublier Lœtitia et Walter Graul ; mais à la fin de septembre, je reçus une longue lettre de Mlle Errante. Elle s'excusait de ne plus m'avoir écrit et m'annonçait que son mariage serait célébré à Genève au commencement de janvier. Elle ajoutait que son fiancé était en ce moment en Allemagne où il faisait une tournée de famille, qu'elle était seule à Lausanne et que si je n'avais pas d'occupation plus pressante, je lui causerais une bien vive joie en l'allant voir.

Il me parut d'abord que je n'avais rien à démêler avec Lœtitia, que j'avais joué auprès d'elle un rôle absurde et que je devais désormais m'abstenir de la revoir. Mais à mesure qu'on avance dans la vie, on mesure mieux l'écart qui sépare notre raison de notre sensibilité. Les raisons d'agir que nous acquérons progressivement à force de sagesse et d'expérience demeurent intellectuelles ; il est déjà trop tard pour qu'elles imprègnent nos cellules nerveuses. Alors que nous discutons avec nous-mêmes le bien fondé de tel ou tel sentiment, nous sommes déjà emportés en avant par des élans que nous sommes les premiers à blâmer et qui sont les seuls qui nous appartiennent en propre, — ceux de l'homme que nous étions déjà à quinze ans et qui lui ne change guère.

Le résultat de tout cela fut que quelques jours après je me trouvai à Lausanne.

J'ai déjà dit que j'utilisais ma vie active comme un moyen de faire dériver mes sentiments inemployés. Mais de même qu'il m'arrivait souvent de me jeter à corps perdu dans le travail pour oublier cette fermentation mystérieuse de rêves et de désirs qui m'envahissait à certaines heures, de même il m'arrivait aussi de prendre en dégoût mes occupations fortes et régulières et d'avoir un besoin subit de ces grandes rêveries dont j'ai souvent parlé et qui au lieu de m'empoisonner, comme l'on dit que le rêve intoxique, me rendaient au calme et à la sérénité.

Lœtitia habitait toujours cette pension des Mousquines où je l'avais accompagnée plus d'un an auparavant. Elle m'attendait au seuil de cette même chambre.

— Vous voilà ! vous voilà ! me dit-elle en me voyant. Comme vous vous êtes fait attendre !

Son visage et son regard avaient plus d'éclat encore que l'année précédente. Le bonheur avait donné à cette peau pâle et délicatement teintée de rose ce lustre que l'on voit aux fleurs. Je parle d'elle comme on parle d'une divinité champêtre, d'une figure mythologique. En ce moment, elle était tout cela pour moi. Je sais que l'on s'étonnera de cette transfiguration que j'ai fait subir à un être humain. Mais il n'est pas en mon pouvoir de parler avec platitude d'un être en qui je ne voyais alors que jeunesse et beauté. Je suis si sensible au monde d'émotions que tout être un peu délicat porte dans son âme qu'il me suffit de l'envisager pour en subir le contrecoup moral ; et pour peu qu'à cette finesse de perceptions tendres se joigne une forme élégante et un regard parfois enivré, j'éprouve un bonheur de fraternité voluptueuse qui me remue étrangement. Si j'avais eu à exprimer mes sentiments devant la vie, ce bonheur eût été l'objet de toutes mes recherches de style. Obscur comme je le suis et destiné à le demeurer, je me contente de noter pour moi seul quelques traits peu compréhensibles d'une nature à qui les circonstances n'ont pas permis de donner sa juste mesure.

Lœtitia m'avait pris la main et me conduisait à sa fenêtre. C'était un de ces jours si beaux qu'ils annoncent un lendemain de pluie. On eût distingué chaque parcelle pierreuse des montagnes, chaque goutte du lac ; la lumière faisait une vraie coupe de cellules de la roche comme du lac. Dans ce monde vu au microscope, le bonheur de Lœtitia me semblait si énorme qu'il en devenait monstrueux, mais elle n'en était pas égoïste ; elle m'admettait volontiers à le partager avec elle.

Quand j'eus admiré le paysage, elle me fit asseoir en face d'elle.

— Que de choses, Jacques, depuis un an ! Je vous considère avec vénération. Vous avez été pour moi une sorte de saint Georges ! Je ne peux regarder sans envie de rire votre complet de cheviote : pourquoi n'avez-vous pas une cuirasse?

— Dame ! pour ne pas me faire remarquer ! Et puis un homme d'affaires en cuirasse...

— C'est vrai que vous êtes un homme d'affaires ! Walter dit que vous êtes aussi un poète à votre façon, mais que votre poésie à vous est située dans les mines et dans les ports de mer. Il prétend que vous appartenez au monde des Niebelungen.

— Hélas ! Lœtitia, il a raison ! Ce sont les géants qui emportent la jeunesse. Il nous reste à nous l'amer plaisir de l'admirer de loin.

— Est-ce pour moi que vous parlez ainsi?

— Oui, Lœtitia, pour vous !

— Walter prétend que vous avez toujours dû être amoureux de moi. Est-ce vrai?

— Oui et non. Non, si vous croyez que je me suis transformé, à cause de vous, en saule pleureur. Oui, s'il signifie qu'un certain être donne à toutes vos pensées et à toutes vos émotions une température qu'elles n'auraient pas sans lui et qu'il est pour vous une occasion perpétuelle d'angoisse et de joie. Ce n'est pas un amour, Lœtitia : un amour trouve sa fin dans un acte ; c'est une nostalgie. C'est avoir le mal d'un être comme on a le mal d'un pays. Et cela est sans remède. Ou bien le remède est un certain oubli qui vient sans cause comme le mal est venu sans motif. Mais oublie-t-on? Les femmes que l'on a chéries avec une certaine tendresse désespérée ne vous quittent jamais tout à fait, et elles vous obsèdent à la façon des fantômes.

— Je ne crois pas que Walter m'aime ainsi, dit Lœtitia.

— Non, fis-je avec ironie, Walter Graul est un poète.

— Et vous?

— Moi, un pauvre diable d'homme d'affaires. Un kobold ! Un habitant du Niebelheim...

— Vous vous moquez de moi.

— Non, je me moque d'un monde où tout est sens dessus dessous, où les hommes méprisent ce qu'ils obtiennent et recherchent ce qui les fuit ; où nos sentiments sont illisibles aux autres comme à nous-mêmes ; où un homme d'affaires n'a pas le droit d'avoir les sentiments d'un poète ; où toutes nos facultés ont dû subir un examen qui leur permette d'avoir un titre précis, bien imprimé sur une peau d'âne et qui me défende de vous dire que je vous aime sans que vous vous moquiez de moi ou que vous me plaigniez de mon malheur. Je vous aimais déjà quand j'ai donné votre nom et votre adresse à Walter. Pour Dieu, ne me traitez pas en amoureux !

— En ami, alors?

— Hum ! Le titre n'est guère reluisant. Un ami, c'est un personnage un peu ridicule qui a sa place entre le médecin, le confesseur et le notaire ; c'est le premier témoin de notre duel avec la vie, un exécuteur testamentaire que vous avez de votre vivant. Un ami? N'auriez-vous pas un autre titre à me proposer? Et puis pourquoi me donner un titre? Je suis venu vous voir avec une curiosité un peu méchante : je suis venu veiller sur l'agonie de Lœtitia Errante. Bientôt vous serez Mme Walter Graul. Dieu me garde de vous revoir alors ! Je voudrais bien savoir ce qu'un poète peut faire d'une femme ! Il vous a comparée à Daphné. Le laurier est l'attribut des poètes, mais, en Provence, on le met aussi dans les sauces.

— Êtes-vous venu pour me dire des méchancetés? J'étais si heureuse de vous revoir !

— Ne m'en veuillez pas, Lœtitia ! Je suis amer pour ne pas être trop tendre, — par pudeur. La pudeur aussi est une chose bien incompréhensible. En ce moment, je me sens tout contracté de haine contre vous : c'est que je vous aime un peu trop.

— Eh bien, aimez-moi moins !

— Oh ! cela ne m'amuserait pas du tout ! On n'a pas dans le domaine souterrain, Lœtitia, les mêmes plaisirs qu'à l'air libre...

*
* *

Si j'avais été musicien, j'aurais composé une sonate ou une symphonie avec le souvenir des heures que je passai alors auprès de Lœtitia. Mais les mots ne se prêtent guère à un tel récit. Ne croyez pas que nous nous promenions, que nous causions, que nous nous entretenions de notre passé ; non, nous échangions, nous juxtaposions, nous mêlions des thèmes mélodiques qui signifiaient pour nous des choses que la prose de tous les jours ne saurait exprimer. J'aurais appelé ce morceau : *Pavane des sentiments trop beaux pour être exprimés* ou *Entrée mélancolique des désirs qui n'ont pas de fin* ou encore *Douceur des amitiés qui ressemblent à l'amour.* Il eût fallu pour cela tantôt un Couperin et tantôt un Schumann.

Il faisait des journées si pures que leur beauté serrait le cœur. L'air était si vibrant et si tranquille qu'une feuille morte tombât-elle à cent mètres de vous, sans que vous la vissiez, un frisson vous parcourait comme si quelqu'un marchait sur votre tombe. Tout se tendait de pourpre comme s'il s'agissait du prochain couronnement d'un roi. Quand nous allions en voiture au bord des forêts, nous regardions s'éveiller dans les arbres des constellations couleur d'aurore ; nous lisions dans la marche de leurs étoiles, comme des pâtres, le destin de nos propres sentiments.

Nous avions créé une fiction ; c'est que nous avions vingt ans. Lœtitia était trop jeune pour le croire, mais je m'en étais vite persuadé. Je retrouvais avec bonheur les émotions de mon adolescence : c'est-à-dire cet âge heureux où les choses sont si nouvelles que l'on jouit de leur fraîcheur au lieu de méditer sur leurs conséquences. Si je disais à quels enfantillages j'en arrivais, vous souririez de moi. Je vivais entouré de fétiches et de totems comme un vrai primitif : j'avais toutes les superstitions de ceux qui ont tout à redouter du temps parce qu'ils savent que leur bonheur est d'autant plus compté qu'il n'est pas à la merci des circonstances que l'on dirige quelquefois, mais de l'imagination que l'on ne dirige jamais.

Les souvenirs que je garde de cette époque sont presque ceux d'un étranger ; pendant deux semaines, j'ai vécu d'autre vie que ma vie propre. J'atteignais, pour le perdre aussitôt, à ce triste et pur enchantement que j'avais entrevu sans l'atteindre. Le soir, en quittant Lœtitia, je traversais d'abominables heures de désespoir et à me dire que je devais la perdre bientôt, — et aussi que si je vivais dans la sécurité de l'avenir, je n'aurais ni cette angoisse, ni ce bonheur. Mais le lendemain, en me réveillant, je songeais que je verrais Lœtitia toute la journée, — et cette journée me paraissait sans limites : c'était une éternité de joie qui se déroulait sous mes yeux.

Lœtitia, comme si elle lisait clairement ce qui se passait en moi — peut-être le lui cachais-je moins que je ne le pensais, — évitait de me parler de Walter. Ou bien le ton que j'avais donné à notre conversation avait-il éveillé en elle une Lœtitia plus ancienne et plus secrète que celle qui avait lu et connu Graul. Elle me parlait beaucoup de son enfance et de mille nuances de sentiments presque indiscernables et sur lesquels elle se penchait avec complaisance. Mais en réalité, je ne saurais rien répéter de ce qu'elle me disait ; ma mémoire n'a gardé que peu de souvenirs précis de cette quinzaine unique. J'y pense comme à un poème que j'aurais vécu, comme à une symphonie que j'aurais écoutée jusqu'à porter dans mon sang, dans mon esprit, ses moindres mouvements passionnés ou plutôt comme à un rêve à la fois éclatant et brumeux. Ce sont les certains détails hostiles de notre vie quotidienne qui détruisent notre bonheur ; et si vous supprimez ces détails de votre action ou de votre mémoire, plus rien ne paraît vrai, tant le réel ne se fixe dans notre chair qu'à l'aide de dons aigus. S'il est des gens qui préfèrent l'art à la vie, la raison en est que l'art est de la vie déjà décantée, affranchie de ces expérimentations grossières si pénibles à ceux qui aiment la perfection. Si Lœtitia m'a donné un tel songe de tendresse, je ne suis pas seul à l'avoir créé : sinon pourquoi ne l'aurais-je pas réalisé plus tôt?

Le soir, avant de nous quitter pour la nuit, nous faisions une longue promenade d'amoureux dans ces chemins solitaires comme il en est tant à Lausanne. Nous cherchions ceux de préférence que nous n'avions pas explorés le jour ; nous y trouvions la délicieuse, l'aimable illusion de nous y perdre. Nous grimpions au hasard ; parfois les murs s'abattaient et l'on voyait au loin, dans la clarté de cendre bleue, les vallons, les brouillards, les forêts, et tout cela était d'une seule matière ; ou bien nous cheminions au pied de villas si confortables que nous irritait leur égoïste bonheur : que nous préférions errer ainsi dans l'ombre, bientôt séparés ! Je ne pouvais me représenter que j'eusse trouvé quelque plaisir à m'enfermer avec Lœtitia

dans ces niches à phonographes. Que j'avais de plaisir à respirer l'air humide et glacé, à regarder dans la lumière d'un bec électrique une grappe de feuilles déjà sclérosées, à entendre monter d'un enclos le battement de cœur sonore d'une cloche pendue au cou lourd d'une vache ! Nous aboutissions à une allée où poussaient des acacias d'un rouge unique : de vrais arbres de corail qui donnaient je ne sais quoi de sous-marin au brouillard qui nous entourait, aux vitres pâlissantes des maisons. La beauté et la tristesse de cet endroit nous serraient le cœur. Nous savions que nous avions atteint un point si intime de notre propre monde que notre inquiet plaisir n'irait pas au delà. Enfin ce groupe de corail dépassé comme la frontière du rêve, nous retombions en plein tumulte de la ville et de ses exigences.

Avant de nous quitter, Lœtitia me tendait ses lèvres. Cela faisait partie de notre fiction de la vingtième année ! Mais quand elle avançait vers le mien son masque si pâle et beau, d'une grande douceur, ses yeux clos, cette bouche entr'ouverte et comme involontairement portée en avant, tout un visage recueilli, docile et obscurément enivré, le trouble que me donnait ce long baiser grave et triste n'était pas celui de la jeunesse, car alors je n'eusse pas su en éprouver tout l'angoissant et déchirant bonheur.

*
* *

A la fin d'une de ces promenades, Lœtitia me dit que Walter Graul reviendrait demain. Elle ajouta qu'elle n'avait pas voulu m'annoncer plus tôt cette nouvelle pour ne pas assombrir notre dernière soirée. J'avais oublié Walter Graul ; ma fiction jouait à mes yeux fonction de vérité. J'eus l'impression que quelque chose se rompait en moi, le dernier lien qui me rattachât à la jeunesse. Ma déconvenue prit la violence d'un chagrin. Comment avais-je pu me laisser égarer à ce point? Je m'en voulais d'avoir poursuivi une fois encore le rêve de la vie et non pas la vie même. Il est vrai qu'ici ce rêve m'avait donné des joies que les circonstances de la vie m'eussent refusées.

Je ne me souciais pas de revoir Walter Graul. Mon amitié pour Lœtitia avait pris un caractère si intense que la vue de son intimité avec son fiancé m'eût été intolérable. Et puis je devais tourner au plus tôt la page. Tout était vain, regrets et souvenirs. Mais on oublie plus facilement une maîtresse qu'un être qui vous a donné des émotions si légères et si fragiles qu'on n'a pas pu se saturer de lui ! Je ne devais pas oublier Lœtitia de sitôt.

En la reconduisant, je lui dis que je la reverrais le lendemain. Nous échangeâmes un baiser, baiser plus intense et plus désolé que les autres et je pris congé de Lœtitia. Pendant la nuit, je lui écrivis deux ou trois grandes lettres d'une grande folie que je déchirai ensuite. L'aube vint avec ses nuages. Le chant de l'oiseau d'or monta au-dessus de la nature. J'abdiquai avec éclat tous mes droits à la poésie. Mais auparavant, je finis par composer un bout de billet dans lequel je disais adieu à Lœtitia; je lui offrais tous mes vœux de bonheur et je lui avouais que je préférais m'en aller tout de suite et ne pas la revoir. Après quoi je fis mes valises : pas d'occupation qui ramène autant aux conditions terrestres ; il y a toujours un objet qui refuse d'entrer. Cette fois-ci, ce fut une douzaine de faux cols ; je finis par les abandonner comme des enfants naturels dans le *tour* obscur d'un antique placard.

Cependant, avant de quitter Lausanne, je devais faire encore une rencontre singulière.

*
* *

Je voulais revoir le parc de Mon Repos, non par superstition envers Lœtitia, mais afin d'y surprendre, s'il ne s'en était pas encore évadé. un léger fantôme de moi-même : retrouverais-je sous ces arbres cette joie d'exister qu'ils m'avaient rendue naguère, au début de ma convalescence?

Le ciel d'automne avait des caprices ; tantôt le soleil et tantôt les nuages ; avalanches de lumière succédant à des avalanches d'ombre. Comme j'aime ces journées incertaines ! On y devient soi-même le théâtre de mille esprits dansants.

— Vois, me disait l'un, ces feuilles d'érable découpées en étoiles dans un antique morceau de brocart ! A vingt ans, tu ramassais les mêmes, à Versailles, dans le bosquet de la Reine et tu les mettais à conserver entre les feuillets de ton Shakespeare. Aujourd'hui encore, quand tu penses à certaines scènes d'*Hamlet*, tu respires une odeur de laque, de vernis mort et de boiserie flétrie, mêlée à un relent de pourriture ; et tu vois en même temps se profiler sur les arbres et les marbres une figure maigre et blanche. Est-ce Ophélie ou l'amie de ce jour-là que tu as si bien publiée?

Mais l'autre chantait d'une voix aigre :

— Encore un peu de temps, pauvre vieux, et tu ne verras plus rien de tout cela ! Regarde, admire, éprends-toi ! Ces feuilles tombent moins vite que celles d'un calendrier. Bientôt on desserrera pour toi les mâchoires étroites de ton tombeau ; tu seras jeté comme une enveloppe sans adresse dans la boîte aux lettres de l'éternité. Oh !

rassure-toi, tu ne disparaîtras pas tout entier! La nature travaille mieux qu'on n'a coutume de le croire. Dans deux mille ans peut-être ton crâne sera encore intact ; qui sait s'il ne sera pas exposé comme une pièce intéressante dans la vitrine d'un musée ethnographique, en quelque futur Paris ou quelque futur Boston établi sur les bords du Zambèze ou de l'Amazone? Qui sait si les savants de cet avenir-là ne sauront pas amener cette boîte cranienne, avec des réactions chimiques inconnues de nos jours, à restituer quelques-unes des images qui l'ont hantée. Hein ! Ce serait drôle si, par ce procédé, les anthropologues de ces jours futurs arrivaient à reconstituer sous une forme phosphorescente une dernière image de Lœtitia?

J'entendis un éclat de rire intérieur ; l'esprit s'échappait en se moquant de moi.

— Suis-moi, dit le troisième, si tu ne veux pas désespérer. Je suis ta fantaisie secrète. Veux-tu que je dispose ici des musiciens savants? Que penses-tu d'un quatuor installé autour de cette fontaine à double coquille? L'eau qui tombe intarissable insinuerait ses flexions liquides entre les harmonies des violons et de l'alto? Quoi ! Cela ne te suffit pas? Oh ! Oh ! comme tu deviens exigeant ! Oh ! danse et rêve, pauvre âme perdue, triste pantin que la mort guette ! La vie est une barque vermoulue et dorée qui suit le cours d'une rivière ; on croit que la rivière va quelque part ; mais non, tout est déjà derrière toi ; tout ce que tu vois, tout ce que tu fais, tout ce que tu sens, à la minute où tu le réalises, est déjà tombé dans le passé ; rien ne se manifeste que par sa mort, et n'existe en dehors d'elle. Ce qui existe vraiment n'a jamais vu le jour. Et maintenant tu peux aller ! Entasse dans ta barque tes vains trésors ; embarques-y avec toi la chevelure coupée des femmes, et les cercueils pleins de feuilles mortes, et les mannequins de nacre, et les roses cueillies dans les serres du vent du Sud, et l'oiseau des Tropiques, qui sait seul le nom de ton plus bel amour. Joue avec tout cela, insensé, et jette au fleuve immobile les fioles vides qui ont contenu tes larmes et les phonographes muets qui ont enregistré tes serments. Joue avec les vers des poètes et les déclarations des amoureuses. Joue, joue, car demain c'est le Temps qui jouera avec toi au jeu comique des osselets, et il est bon et sage de jouer quand on en a encore le loisir. Alors, tu ne veux pas de mes instrumentistes? Tu ne veux rien de moi?... Quoi? Que dis-tu? Je t'entends à peine... Lœtitia? Ah ! ne demande pas, vieil enfant, à ta fantaisie secrète la seule chose que tu sais qu'elle ne peut plus te donner : ce jouet-là est rompu !

Accompagné ainsi de mes esprits familiers, j'allai jusqu'à cet accident de terrain d'où j'avais observé à la fois Lœtitia et Walter ;

mais sur le banc où Lœtitia prenait place, une autre femme était assise, en noir, la tête appuyée sur ses mains ; elle regardait avec amertume le banc où Walter avait pris place un jour avec Mme Réaulmes, et comme le femme fit un mouvement de côté, je vis que c'était Mme Réaulmes elle-même.

La rupture était consommée, je le lus sur son visage ; visage devenu affreux comme aux êtres qui ont trop souffert. Chaque ride, chaque cernure, chaque stigmate de cette peau travaillée comme par un bourreau chinois faisait le récit de cette souffrance ; on lui avait dépecé l'âme savamment, lentement, tirant au sort chaque lambeau, chaque parcelle qui devait en être arrachée.

Elle regardait le banc et elle se mit à pleurer. Les mille esprits malicieux de mon théâtre intérieur savouraient plaisamment l'ironie qu'il y avait à regarder Alix pleurer à la place où Lœtitia avait pleuré en la voyant avec Graul.

— Retiens cette leçon et ne pleure jamais, me disaient-ils en me la montrant du doigt. Tu le vois bien : rien ne vaut le poids de nos larmes. Le Destin se joue de nous tous ; il ne faut lui offrir la fête de notre douleur. Qui sait si Lœtitia ne reviendra pas pleurer ici en face d'une Alix réconciliée avec Walter? Les sentiments passent, les bancs restent, — les bancs, les arbres couleur d'amarante, — et aussi la beauté du jour !

Mes esprits familiers ne parlaient pas bien fort : cependant Alix Réaulmes dut en entendre quelque chose, car elle tourna soudain la tête et me vit. Elle se leva aussitôt : la haine, la fureur, le désir de la vengeance passèrent sur son visage comme un typhon sur l'océan ; sa bouche remua, je crus qu'elle allait me crier quelque chose.

Puis, me tournant le dos, elle descendit la pente rapide qui conduisait à la terrasse. Et elle allait si vite sur les petits cailloux qu'à chaque pas qu'elle faisait, je redoutais qu'elle ne roulât à terre.

IV

Et trois années passèrent.

Au moment de rentrer chez moi, je rencontrai un soir d'hiver, sur le pont de la Tournelle, Jean Mathivel, dont les circonstances depuis lors m'avaient tenu fort éloigné. Il ouvrit les bras avec surprise et avec joie, car il est fort expansif, et me posa mille questions oiseuses sur ma disparition et en même temps qu'il m'en adressait des reproches.

— Quel drôle d'ami tu fais ! Tu parais, tu disparais ! Tu ne tiens à personne. Ma parole, on dirait un silure.

— Un... quoi?

— Un silure. Tu n'as jamais entendu parler des silures? Tu ne me feras pas croire cela.

Je l'interrompis et lui demandai quelle était sa présente occupation.

— Comment, tu ne sais pas? Mais tout Paris n'a parlé que de cela pendant un mois. Il est vrai qu'on ne te voit nulle part.

— Je travaille.

— Tu travailles? La belle raison ! Tout le monde travaille et tout le monde se voit. On travaille aux heures où on est seul. C'est bien suffisant. Eh bien ! moi, j'ai fondé, avenue Mozart, un *vivarium* modèle ; c'est moi qui approvisionne les vrais amateurs de télescopes queue de voile et autres joyaux de la nature. J'introduis peu à peu en France les espèces rares. Bientôt j'aurai acclimaté chez nous les poissons les plus fabuleux : l'exocet, la scorpène horrible, le pélors filamenteux. Je ne suis pas un pisciculteur comme les autres, cher Délussin, je suis devenu en France quelque chose comme l'ambassadeur du royaume de Neptune.

— Mes compliments.

— Il n'y a pas de quoi. Je suis grand, c'est vrai, mais je demeure modeste.

— Et Mme Mathivel?

— Marie-Thérèse? Elle se porte très bien, je te remercie.

— Je te demande pardon, Mathivel. Il me semble que la dernière fois que j'ai eu l'honneur de voir Mme Mathivel, elle portait un autre prénom.

— Valérie? Ah ! pardon ! Suis-je assez distrait ! J'ai oublié de te dire que j'ai divorcé depuis notre dernière entrevue. Oui, je ne m'entendais pas du tout avec Valérie. Nous avions des préoccupations différentes, elle et moi. Nous nous sommes séparés d'un commun accord. Elle a épousé un de mes meilleurs amis, un jeune compositeur de beaucoup d'avenir. Nous nous voyons toutes les semaines. Mais je voudrais te présenter à ma nouvelle femme : c'est la fille d'un professeur d'océanographie. Elle m'est très utile, vous pensez bien, dans mes travaux actuels.

Le souvenir de Valérie en évoquait un autre, deux autres.

— Eh bien, dis-je, sais-tu si... si l'ex-Mme Mathivel a reçu depuis trois ans des nouvelles de Walter Graul.

— Mais oui, et même tout récemment. Il lui a écrit une longue lettre qu'elle m'a lue. Pauvre Walter ! Son mariage, à lui, non plus, n'a pas été heureux.

— Je n'ai jamais compris, reprit Mathivel, qu'il se soit toqué ainsi de cette petite. Trois mois après leur mariage, nous sommes allés à Vienne où ils s'étaient installés. Je dois avouer que Walter me parut alors infiniment plus gai et plus content qu'à l'époque où il vivait avec Mme Réaulmes. Mais cette Lœtitia n'avait aucun intérêt. Très belle, oui, c'est incontestable; mais muette, mais indifférente, vivant dans l'adoration de son mari au point de le fatiguer visiblement. Les gens qui nous aiment trop, mon cher, finissent par devenir plus intolérables que ceux qui vous haïssent. Je n'ai pas compris, je l'avoue, l'enthousiasme de Graul pour sa fiancée.

Je souffrais en quelque sorte dans l'amour-propre de Lœtitia du jugement de cet imbécile. Lœtitia m'avait oublié, abandonné : n'importe! J'avais connu par elle un printemps radieux, le plus triste et le plus bel automne de ma vie.

— Je ne partage pas ton avis, dis-je. J'ai connu, moi aussi, cette Lœtitia. C'était... c'était...

Je compris alors que jamais je ne pourrais expliquer à l'amateur de pisciculture ce qu'avait été Lœtitia pour Walter Graul et pour moi-même, quel merveilleux excitant de l'imagination.

— Bah! dit-il, tu crois? Je n'aurais jamais cru cela d'elle.

Il me quitta là-dessus. Je lui courus après : je voulais savoir à tout prix l'adresse de Lœtitia, lui écrire, la revoir. Elle était malheureuse, elle avait peut-être besoin de moi. Je m'étais résigné à ce qu'elle m'oubliât dans le bonheur; je ne me résignais pas à l'abandonner dans le chagrin.

— Son adresse? Non, je ne l'ai pas. Mais écris donc à Valérie. Ou va la voir. Elle te la donnera bien volontiers. Valérie a une mémoire extraordinaire, tu sais : elle se souvient certainement de toi. Son nom? Ah! c'est vrai. Elle s'appelle aujourd'hui Mme Ignace Camzredon; elle habite 21, quai des Grands-Augustins. Demande-lui un rendez-vous... Mais tout cela, ce sont des bêtises, mon cher : viens voir surtout mon *vivarium*...

Je le lui promis; une fois de plus me bouleversait la pensée de Lœtitia. Il me fallait la revoir à tout prix. J'étais à la fois écrasé de tristesse et presque ivre d'une confuse espérance. Que m'apporterait cette troisième entrevue avec elle?

EDMOND JALOUX.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

AU SEUIL DE L'AN NOUVEAU

L'ANNÉE s'ouvre dans des effusions de fraternité pacifique. L'Allemagne tend les bras à la Pologne. M. Briand se déclare assuré de s'entendre avec M. Mussolini. On parle d'un rapprochement entre Italiens et Serbes. Les Soviets sont conviés à garantir un futur Locarno balkanique. Les Américains acceptent de négocier un pacte de paix. Il y a bien quelques petites ombres au tableau. Le maréchal Hindenburg s'obstine à réclamer l'évacuation immédiate de la Rhénanie. De mystérieuses mitrailleuses se promènent entre l'Italie et la Hongrie. Le gouvernement de Belgrade présente un projet de loi sur les propriétés en Dalmatie qui achèverait le naufrage des accords de Nettuno. Les polémiques de presse rappellent ce qui sépare plus que ce qui doit rapprocher la France et l'Italie. Les épines demeurent sous les roses.

Cela ne veut pas dire que les mots de paix ne soient prononcés que du bout des lèvres. Il y a des aspirations de concorde sincères, parce que tout le monde, en Europe au moins, ressent encore les souffrances de la guerre. Le désir de tranquillité est assez général pour neutraliser bien des fausses manœuvres. C'est même parce que ce désir est évident qu'on peut s'étonner de la persistance d'un sentiment d'insécurité qui résiste à tous les efforts d'apaisement. Quand il est démontré que les hommes souhaitent vivre sans souci d'avenir, on est bien obligé de se demander pourquoi les préoccupations sont plus fortes que les illusions auxquelles on ne manque pas de nous convier.

Combien de garanties nous a-t-on offertes? La solidarité internationale, la conscience des peuples, les enchaînements d'intérêts. Aucune ne satisfait pleinement. Les engagements de la S. D. N. se

dérobent dès qu'on cherche à les préciser. La morale collective peut-elle suivre une autre courbe que la morale individuelle qui n'est pas précisément en hausse? Quant aux intérêts, ils tiennent, en germes, au moins autant de conflits que de possibilités de rapprochement. Jamais la lutte n'a été plus âpre dans un monde plus déséquilibré et plus hérissé de barrières. Il est exact que les rivalités économiques contribuent à l'aménagement des nouveaux rapports internationaux, en ce sens qu'elles posent des problèmes à résoudre. Si encourageants que soient les résultats obtenus, ils ne contribuent pas à diminuer l'impression d'insécurité parce qu'ils rappellent impérieusement le *struggle for life.*

Le chemin reste hérissé d'obstacles. Qu'importe s'il conduit au but. Y a-t-il des progrès réels ou va-t-on à de nouvelles déceptions ? Voilà toute la question.

Les optimistes se portent garants d'une amélioration certaine. A les entendre, l'épreuve de Locarno est concluante. Après la faillite de la contrainte et du Protocole de Genève, en présence d'un traité à l'état de création continue, et de puissances qui se dérobent aux responsabilités, il fallait trouver un moyen d'encadrer les vaincus et de compartimenter les garanties. Du côté de l'Allemagne le tassement s'opère. Le Reich se comporte en bon Européen, aussi bien dans l'affaire lithuanienne que dans l'affaire du désarmement. Le système peut faire école. On entrevoit son extension dans le bassin danubien, dans les Balkans, voire même dans l'Est européen. L'Amérique ne vient-elle pas elle-même au pacte de paix?

Il y aurait beaucoup à dire sur l'expérience de Locarno si nous ne craignions de nous répéter. Bornons-nous à constater que l'on n'est pas sorti de l'équivoque originelle. L'Allemagne se flatte d'avoir trouvé un moyen de réviser pacifiquement le Traité de Paix. Nous nous berçons de l'espoir d'endormir les velléités de revanche. Le fait certain est que dans le courant de 1927 la diplomatie de M. Stresemann a enregistré des résultats intéressants : un accord commercial avantageux avec la France ; l'affirmation répétée des revendications du côté de l'Autriche, de la Silésie, et du couloir de Dantzig ; une réduction des effectifs de l'occupation rhénane qui n'est qu'une amorce d'une évacuation anticipée. A ce prix on peut se donner des airs de sagesse. Et voici qu'une nouvelle prime s'annonce. La révision du plan Dawes est ouvertement amorcée par le contrôleur des paiements lui-même.

Tout concourt à préparer cette révision, même — nous dirions presque surtout — le rigorisme des doctrinaires. M. Poincaré peut avoir toutes les raisons juridiques de soutenir que le chiffre de

132 milliards de marks-or, fixé en 1921 pour l'indemnité allemande, est intangible, il n'en reste pas moins que ce chiffre, qui n'a jamais été raisonnable, est devenu tout à fait absurde. Le seul service des intérêts d'une indemnité de 132 milliards réclamerait des annuités de six milliards et demi. Or, on en est à se demander si on pourra exécuter les annuités normales du plan Dawes limitées à deux milliards et demi. Il faudrait donc admettre que plus l'Allemagne exécuterait le plan Dawes, plus elle s'endetterait : cela ne tient pas debout. Tout le monde le sait ; on chicane seulement avec l'arrière-pensée de liquider en même temps les réparations et les dettes de guerre.

Ceci est une tout autre affaire. Nous sommes convaincus que l'on viendra tôt ou tard au coup d'éponge général parce que les Américains s'apercevront qu'ils ont besoin de débouchés et non de paiements, qui ne peuvent être faits qu'en or et en marchandises. Déjà le point de saturation est atteint puisque le métal jaune commence à repasser l'Océan. Les financiers le savent bien. Ils poussent tant qu'ils peuvent à la roue. Mais l'affaire ne dépend pas d'eux. Le règlement des dettes a été fixé par une loi. Le cas relève donc des électeurs. C'est dire que rien ne saurait être décidé avant les élections de novembre. Tout ce que l'on peut faire, et l'on s'y emploie, c'est de tâcher d'influencer les urnes. Tel est le véritable objet de la campagne qui commence, où l'Allemagne a la chance de trouver le concours simultané de la *City* et de *Wall Street*. La *City*, parce que l'Angleterre plie sous le fardeau des 32 millions de livres qu'elle doit payer chaque année en vertu de l'accord Baldwin, et aussi parce que les réparations en nature font une terrible concurrence au commerce britannique ; *Wall Street* parce que la liquidation du passif de la guerre ouvrirait la voie à un grand rush financier vers l'Europe.

Il sera curieux de voir jusqu'à quel point ces manœuvres influent sur la manœuvre américaine du pacte de paix. Nous n'ignorons pas que l'initiative première est française. M. Briand nous reprocherait de lui contester la paternité d'un projet qu'il a lancé à l'occasion du dixième anniversaire de l'entrée des États-Unis dans la guerre. Mettre la guerre hors la loi, une belle formule. A vrai dire, elle n'avait pas trouvé grand écho en Amérique jusqu'au moment où l'échec de la Conférence navale de Genève a réveillé l'intérêt. La question de la domination de la mer est devenue une préoccupation dominante. Elle a été exploitée par l'opposition démocrate. Elle a divisé les républicains eux-mêmes. Les uns réclamant une flotte formidable, les autres se flattant de surprendre l'Angleterre, au détour d'une manœuvre de désarmement.

Voilà dans quelles conditions l'idée du pacte est revenue sur l'eau. Le grand artisan a été le président de la Commission des Affaires étrangères du Sénat. M. Borah a proposé d'étendre la combinaison de condamnation de la guerre à l'Angleterre, à l'Allemagne, au Japon, voire même aux Soviets. Incapable de résister dans une année électorale, le gouvernement a dû se mettre à la recherche d'une formule permettant d'entraîner l'Angleterre, tout en ménageant les prérogatives constitutionnelles du Congrès, les droits du Sénat, les susceptibilités de la doctrine de Monroe. Il sera temps de juger la solution si elle se précise. Pour le moment constatons seulement que les Américains se servent de l'idée de M. Briand pour constituer un groupement des grandes puissances en marge de la S. D. N., tout en sauvegardant leur liberté d'action. Rien de compromettant, dit-on, puisqu'une crise violente est impossible. Sans doute, mais il y a deux choses qui ne sont pas du tout impossibles. La première est que l'Amérique cherche à atteindre l'Angleterre au point le plus sensible, la maîtrise des mers. L'autre est que les financiers anglo-saxons exploitent les illusions d'apaisement pour l'escamotage des réparations. Dans les deux cas, nous tirons les marrons du feu.

Cette affaire est secondaire en comparaison de l'épreuve qui nous attend dans la Méditerranée et les Balkans. Que sortira-t-il de la négociation qui doit s'ouvrir dès l'arrivée de M. de Beaumarchais à Rome? Ici nous nous trouvons devant un tournant sérieux, qu'il faut réussir ou gare la casse. Si fâcheuse que puisse être la situation existant depuis plusieurs années entre la France et l'Italie, elle ne serait rien auprès de la crise qui suivrait un échec. C'est pour cela sans doute que l'on a hésité aussi longtemps. C'est pour cela peut-être que maintenant qu'on a décidé de sauter le pas, on veut être certain du succès.

C'est très bien d'avoir confiance et de mettre de l'huile dans les rouages. C'est bien mieux encore de tâcher d'amorcer une négociation italo-serbe. L'occasion se présente, puisque le pacte d'amitié de 1924 doit être renouvelé d'ici la fin de janvier. Pauvre pacte qui n'a pas pu aller au delà des formules platoniques. Il importe assez peu de le maintenir s'il doit en rester aux aspirations vagues. Par contre, l'affaire deviendrait très intéressante si Belgrade et Rome se décidaient à définir franchement leurs positions respectives dans l'Adriatique et les Balkans. Pas de meilleur prélude possible à une négociation franco-italienne. En effet, pas de règlement sérieux possible entre la France et l'Italie, si on laisse subsister de ce côté, même une équivoque à la manière de Locarno.

Cela doit être dit. Il ne manque pas de gens, en effet, pour placer le règlement franco-italien sur un tout autre plan. Une négociation, si on veut, mais strictement limitée.

Sans doute, certains des problèmes qui ont été posés devant l'opinion italienne dépassent le cadre d'une conversation entre deux puissances. Sans doute la répartition des mandats coloniaux ou la recherche des débouchés nécessaires aux territoires surpeuplés ont un caractère général. D'autres problèmes rentrent dans le domaine de la souveraineté interne. C'est le cas du statut des réfugiés politiques. On doit faire au gouvernement français l'honneur de penser qu'il comprend les devoirs comme les droits de l'hospitalité. De même pour le régime des travailleurs qui apportent à notre pays un concours si utile, on doit tenir compte des exigences de la souveraineté nationale. Ces travailleurs bénéficient d'un régime d'établissement qui vient d'être consacré sur des bases très libérales. Pour ceux qui désirent se fixer, les règles de naturalisation sont inscrites dans le code civil lui-même. Aucune personne responsable n'a pu songer à revendiquer une organisation politique des nationaux fixés à l'étranger. La dernière puissance à qui on pourrait prêter un tel dessein serait celle qui a un problème de nationalité délicat à résoudre dans les territoires du Haut Adige.

Alors, dit-on, que reste-t-il entre la France et l'Italie? Bien peu de chose : la question de Tanger, le statut des Italiens en Tunisie, une rectification de la frontière en Tripolitaine, une explication sur la correction du pacte franco-serbe. S'il n'y avait que cela, aurait-on attendu si longtemps?

L'affaire de Tanger est d'une simplicité élémentaire. Du moment qu'un régime international est créé pour contrôler l'entrée de la Méditerranée, il est naturel qu'une grande puissance méditerranéenne y ait sa place, comme il est naturel que la puissance maîtresse du Maroc ait une position prépondérante. L'affaire tunisienne n'est pas beaucoup plus complexe si on raisonne logiquement. Alors on fait les constatations suivantes. La situation de la France n'a jamais été menacée dans la régence, bien que l'accord de 1896 ait permis à 85 000 Italiens de venir s'installer à côté de 52 000 Français. Ces Italiens se rattacheront à la régence s'ils y prennent racine. En tout cas, si l'on peut, par un acte de contrainte, modifier l'état civil, on ne change pas les cœurs. La vérité est que rien ne peut empêcher la Tunisie de rester française, tant que la France restera forte, et que toutes les naturalisations du monde n'empêcheraient pas un changement de suivre les déplacements des forces. Dans cette affaire, comme dans toutes les autres, la seule solution efficace de la ques-

tion de sécurité est le sentiment de la force nationale et la volonté de la maintenir.

Glissons sur la question des oasis du sud de la Tripolitaine, pour ne pas nous exposer à voir les Italiens nous retourner le mot de Salisbury sur le « sable donné à gratter au coq gaulois ». L'entente est facile, dans le bassin occidental de la Méditerranée, à condition que l'on s'entende sur le bassin oriental. Et de ce côté, il faut bien nous mettre dans la tête que nous ne nous en tirerons pas par des formules creuses. Il faut s'expliquer nettement sur les conceptions politiques des deux pays. Il faut dire ce que l'on entend par un Locarno balkanique. Il faut surtout définir la base de collaboration des deux pays. Voilà l'essentiel.

Que de fois avons-nous entendu comparer la situation actuelle à celle qui a précédé le réveil de l'Entente cordiale, pour arriver à la conclusion qu'un petit accord colonial constituerait une bonne pierre d'attente, laissant mûrir les combinaisons futures ! C'est vraiment mal connaître le passé. La liquidation qui a suivi Fachoda n'a été possible que parce que les Anglais avaient découvert la nécessité de l'entente avec la France. Deux faits leur avaient ouvert les yeux : les intrigues allemandes pendant la guerre sud-africaine, et l'accord de dupes du Yang-Tse. Ayant reconnu la nécessité de barrer la route à l'expansion allemande, notamment du côté du Maroc et de trouver un soldat sur le continent, les Anglais ont manœuvré comme ils le font toujours devant une menace commune.

La situation actuelle entre la France et l'Italie est différente. Le péril est en arrière, non pas en avant, du moins aussi longtemps qu'on le croit conjuré par Locarno. C'est pourtant la perspective d'un retour offensif du germanisme qui doit rapprocher les deux pays. Encore faut-il commencer par s'assurer que l'on ne va pas inaugurer dans les Balkans la méthode qui entretient le trouble dans l'Europe centrale. Ouvrir la voie aux espoirs de revanche des Bulgares ou aux rivalités des Balkaniques, ce serait un singulier moyen de préparer la paix. Ce qui est possible, c'est une entente entre toutes les puissances intéressées au maintien du *statu quo* dans les Balkans et l'Adriatique, avec la garantie de l'Angleterre et de la France s'il leur plaît d'en assumer le risque. Sur cette base on peut établir une collaboration franco-italienne, en partant de l'idée juste émise de l'autre côté des Alpes que l'union des forces latines doit suffire à déjouer toutes les tentatives de perturbation. C'est une solution du problème de la sécurité qui en vaut d'autres.

SAINT-BRICE.

LES LETTRES

LES GONCOURT

A mesure que les écrivains s'éloignent de nous, les érudits commencent à s'occuper d'eux. Leurs œuvres, en vieillissant, paraissent plus dignes de servir d'objet à de savantes études. C'est le cas des frères de Goncourt. Une thèse de doctorat a été soutenue naguère, par M. Pierre Sabatier, sur leur esthétisme. M. Ernest Seillière publie aujourd'hui un essai sur *les Goncourt moralistes*. C'est une sorte de consécration, dont bénéficient tour à tour tous les écrivains du dix-neuvième siècle. On est même un peu en retard, à ce point de vue, à l'égard des Goncourt. Il suffit pour s'en rendre compte de rappeler quelques dates.

Edmond de Goncourt est né en 1822, son frère Jules en 1830. Tous deux appartiennent à la génération des écrivains qui sont arrivés à l'âge d'homme, environ 1850; celle de Flaubert, né en 1821, de Leconte de Lisle né en 1818, de Renan, né en 1823, de Taine, né en 1828. C'est, après le flot romantique, la seconde vague littéraire du dix-neuvième siècle, qui produit le principal de son œuvre avant la guerre de 1870. Si l'on excepte leurs premiers essais, tous les livres signés par les frères de Goncourt paraissent entre 1859 et 1869. Et Jules meurt le 20 juin 1870.

Mais Edmond de Goncourt va lui survivre jusqu'en 1896, c'est-à-dire près de trente ans, le temps que passe une nouvelle génération,

celle où nous trouvons Alphonse Daudet, Maupassant, Zola, pour ne citer que les écrivains qui touchent de plus près aux Goncourt. A l'œuvre de cette génération-là, qui se développe environ 1880, Edmond de Goncourt est mêlé d'autant plus étroitement qu'il en a été le précurseur, par des livres écrits avec son frère quinze ou vingt ans auparavant. Il participe lui-même à cet épanouissement, soit par de nouveaux livres qui prolongent ceux de jadis — quand il s'avance, par exemple, avec *la Fille Élisa*, dans la voie ouverte par *Germinie Lacerteux* — soit par des adaptations dramatiques qui ramènent l'attention sur d'anciens romans : *Renée Mauperin*, *Sœur Philomène*, *Germinie Lacerteux*, et sont jouées au théâtre entre 1886 et 1891, vingt ou vingt-cinq ans après que les romans qui portent ces titres avaient paru. D'autre part, de nombreux souvenirs sont attachés aux dernières années de la vie d'Edmond de Goncourt. C'est en 1884 qu'il ouvre son grenier, à Auteuil. Un peu plus tard, et jusqu'à sa mort, on commencera à parler du fameux testament qui doit fonder l'académie. Cette académie, avec le prix qu'elle décerne, occupe de plus en plus de place depuis trente ans. Cela fait, de proche en proche, une chaîne d'événements qui tiennent plus de la vie des écrivains que de la vie des livres, et qui ont peut-être nui aux ouvrages écrits par les deux frères au début de cette longue carrière. Flaubert, aujourd'hui, est déjà entré dans l'histoire littéraire ; les Goncourt, par la vie d'Edmond, ressortissent encore à la chronique. Leurs livres sont pourtant contemporains de *Madame Bovary* et de *Salammbô*. Mais on les confond avec ceux qui datent de 1880. Le naufrage du naturalisme les a quelque peu entraînés dans ses remous. En fait, si on veut porter sur eux le jugement de notre temps, il faut commencer par les remettre à leur place chronologique : c'est-à-dire au milieu du siècle dernier, à la date où se dessinent les divers mouvements littéraires issus du romantisme.

La contribution apportée par Edmond de Goncourt à l'œuvre commune après la mort de son frère est du reste assez négligeable pour qu'on puisse considérer comme achevé, en 1870, ce qui doit durer, se transmettre, produire une influence. M. Seillière, dont le livre nous suggère ces réflexions, rappelle que, peu de temps avant sa mort, Jules de Goncourt faisait remarquer à son aîné les services rendus par eux à trois idées qu'il jugeait neuves : la valeur de l'art français du dix-huitième siècle, trop calomnié après la réaction classique de David ; en second lieu, la portée de l'art japonais, si longtemps dédaigné de l'Europe ; enfin la valeur du réalisme naturaliste dans le roman.

De ces trois revendications, retenons d'abord la dernière. Il est

certain que les Goncourt ont accompli une étape importante sur le chemin qui a mené du réalisme au naturalisme, de Flaubert à Zola. Ils ont fait un premier pas dans ce sens avec *Sœur Philomène*, cette histoire d'amour tout imprégnée d'odeurs d'hôpital. Mais c'est la publication de *Germinie Lacerteux* qui est décisive à cet égard. La préface a l'éclat d'un manifeste : « Vivant au dix-neuvième siècle, dans un temps de suffrage universel, de démocratie, de libéralisme, nous nous sommes demandé si ce qu'on appelle les « basses classes » n'avait pas droit au roman... Que le roman ait cette religion que le siècle passé appelait de ce large et vaste nom : *Humanité*, il lui suffit de cette conscience : son droit est là. » Il est pénible de relire de telles tirades sous la signature aristocratique des Goncourt. Ils parlent, en 1864, des droits du roman comme d'autres parlaient des droits du citoyen en 1848. Mais ce manifeste les replace dans le courant qui emporte la littérature de leur temps. Le droit qu'ils réclament, c'est de faire entrer une domestique dans un roman, en attendant d'y introduire une fille publique. Ils préparent les voies de Zola, qui, tout jeune encore, et débutant alors par des articles de critique, salue avec joie la publication de *Germinie Lacerteux*.

Cependant il ne faut pas accorder trop de place, chez les Goncourt, à ce caractère de précurseurs du naturalisme. On pourrait noter aussi qu'ils ont donné dans le scientisme de leur époque. Et tout cela fait partie de la réaction réaliste de 1850 contre les divagations romantiques de la génération précédente. Cette réaction se justifiait par plus d'une raison pour certains esprits qui étaient à même de comparer ces deux moments du siècle. Voyons Sainte-Beuve apprécier tout ce qu'il discerne de qualités solides dans *Madame Bovary* : « L'ouvrage, en tout, écrit-il, porte bien le cachet de l'heure où il a paru... Il vient à point en ce moment... Car en bien des endroits et sous des formes diverses, je crois reconnaître des signes littéraires nouveaux : science, esprit d'observation, maturité, force un peu de dureté. Ce sont les caractères que semblent affecter les chefs de file des générations nouvelles. » Ces caractères, Sainte-Beuve les observe sans malveillance. Quand *Germinie Lacerteux* pousse plus loin le réalisme, le critique des *Lundis* se contente de garder une réserve défiante. Il ne fait pas d'article, et il écrit évasivement aux Goncourt : « Pour bien juger de cet ouvrage et pour en parler, il faudrait une poétique tout autre que l'ancienne... J'espère que votre hardiesse sera comprise... » Du reste, cette hardiesse ne représente pas pour les Goncourt une tendance irrésistible. Ils écriront ensuite, et ce sera leur dernière œuvre commune, un roman dont l'héroïne est une femme du monde, *Madame Gervaisais*. Et plus tard, quand

Edmond de Goncourt écrira, seul, les *Frères Zemganno*, où il romance l'histoire de sa collaboration avec son frère, il notera, dans la préface, que le réalisme, pour être complet, ne doit pas peindre seulement les basses classes de la société, mais les plus hautes, bien autrement difficiles à évoquer. Le désaccord est net avec le naturalisme, tel qu'il a évolué sous la direction de Zola. Mais dès *Germinie Lacerteux*, les Goncourt avaient-ils vraiment fait une grande découverte? Les gens du peuple n'avaient pas attendu le dix-neuvième siècle pour entrer dans la littérature. Combien n'y en a-t-il pas, chez Villon, Rabelais, Molière? Ce qui était nouveau, c'était de mêler la lutte de classes à la bataille littéraire. Le jeu était trop grossier, il couvrait trop d'équivoques, pour que des écrivains délicats menassent la partie à fond.

Du côté du roman, tout au moins du roman naturaliste, il y aurait donc bien des réserves à marquer sur les conquêtes revendiquées par Jules de Goncourt, — heureuses réserves qui sont à porter maintenant à l'actif des deux frères. Leur réalisme avait des mérites plus certains quand il s'appliquait à un autre objet : l'histoire de l'art et des mœurs du siècle précédent. (Nous passons sur la découverte de l'art japonais, qui n'est d'ailleurs pas sans rapport avec l'étude du dix-huitième siècle, si friand d'orientalisme.)

Ces études entraient dans la catégorie des sujets modernes (Marie-Antoinette n'était pas plus éloignée de leur temps que l'impératrice Eugénie ne l'est du nôtre), auxquels les Goncourt s'attachaient uniquement. Cet intérêt exclusif des deux frères pour le « moderne » doit être bien compris. On a reproché aux Goncourt — Sainte-Beuve, d'abord, puis Jules Lemaître — d'avoir borné à cent ans en arrière leurs plus hauts horizons d'antiquité. Il est bien vrai qu'ils ont méprisé tout ce qui précédait le dix-huitième siècle, des Anciens à Louis XIV. Mais il faut noter que c'était par crainte d'être livresques. Un homme comme Sainte-Beuve, pour qui les livres sont choses vivantes, a peine à le comprendre. Pour les Goncourt, ce n'est pas une boutade que de dire : « L'antiquité a peut-être été créée pour devenir le pain des professeurs. » Car ils ont dit aussi : « Le moderne, tout est là. La sensation, l'intuition du contemporain, du spectacle qui vous coudoie, du présent dans lequel vous sentez frémir vos passions et quelque chose de vous... tout est là pour l'artiste. » Ce que le moderne représente à leurs yeux, c'est la vie. Quand ils ont abordé le dix-huitième siècle, ils sont entrés dans un passé tout proche de leur temps, comme si c'eût été le présent. « Chaque fait du dix-huitième siècle, note Sainte-Beuve, est pour eux un fait contemporain qui vit, qui fourmille de mille incidents, qui chatoie

de mille reflets, qui s'anime de mille circonstances; ils le voient comme s'ils y étaient; ils s'en souviennent comme d'un souvenir à eux; ils en veulent tout rendre à la fois. » Et c'est en vue de cette expression qu'ils ont écrit une langue à laquelle leur nom demeure attaché, qu'ils ont créé « l'écriture artiste ». Il ne faut jamais oublier quand on parle d'eux — ils ne le permettent guère d'ailleurs — qu'ils sont entrés dans les lettres par l'art plastique. S'ils accumulent et combinent les mots sur le papier à la manière d'un peintre qui étend des couleurs sur une toile, c'est qu'ils se livrent, en littérature, à une tâche analogue à celle du peintre. Jules Lemaître écrit : « C'est peut-être parce qu'ils étaient amoureux de mots qu'ils ont été amoureux de choses concrètes. » La réciproque est au moins aussi vraie. Et s'ils ont donné tant de prix à une écriture plastique, c'est qu'elle servait d'instrument à leur observation passionnée du monde réel. Sainte-Beuve, en notant ces scrupules de sincérité, ne craint pas de les approuver jusqu'à un certain point : c'est, à juste titre, dans la mesure où ce style est conforme à l'objet auquel il s'applique, en l'espèce à des études de mœurs et d'esthétique. Un jour allait venir, qui n'était pas éloigné, où Sainte-Beuve retirerait son approbation, le jour où parut le dernier roman écrit par les deux frères : *Madame Gervaisais.*

Ce roman est l'histoire d'une conversion, une conversion comme en pouvaient imaginer les Goncourt, causée par la vision directe du monde catholique, au centre de son passé et de sa vie actuelle, à Rome. Sainte-Beuve refusa d'écrire un article qui aurait été trop dur pour les deux écrivains, ses commensaux du dîner Magny et ses amis. Mais le journal des Goncourt nous a conservé son témoignage oral. Il leur dit, quand ils allèrent le voir : « Je ne sais pas, ce n'est plus de la littérature, c'est de la musique, de la peinture... Vous voulez rendre des choses ! » Et il s'anime : « Tenez, Rousseau... Eh bien, il avait déjà trouvé un procédé exagéré... Est venu après lui, Bernardin de Saint-Pierre qui l'a poussé plus loin... Chateaubriand, Dieu sait !... Hugo !... » Et il fait, notent les Goncourt, la grimace qu'il fait toujours à ce nom-là. « Enfin Gautier et Saint-Victor. Eh bien ! vous, c'est encore autre chose que vous voulez. C'est du mot dans la couleur, comme vous dites... C'est l'âme des choses... C'est impossible... Je ne sais pas, moi, comment on prendra cela plus tard, et où on ira. » On est allé beaucoup plus loin, si loin que la palette des Goncourt nous paraît un peu pâle auprès des couleurs violentes auxquelles nous sommes accoutumés. Mais dans ces propos de Sainte-Beuve, notons cette remarque que les Goncourt faisaient *autre chose* que leurs prédécesseurs dans l'art de peindre avec les

mots. C'est très exact, et cela peut être une raison de justifier leur art. Il semble que nous puissions nous rallier aujourd'hui à l'avis de Jules Lemaître : « Ces stylistes outrés ne sont nullement des rhéteurs. Il y a dans leur cas plus de naturel et de franchise qu'on ne croit. Je dirais presque que l'incorrection travaillée de ces artistes si savants fait songer à l'incorrection ingénue de cet ignorant de Saint-Simon. Ils n'ont vraiment souci que de peindre. » Ils ont peint et leur peinture n'a guère perdu de sa puissance évocatrice. Ce qui a passé, dans un roman comme *Madame Gervaisais*, c'est un anticléricalisme et un scientisme qui sont contemporains de M. Homais, et qui datent aujourd'hui. Mais la représentation vivante de la Rome chrétienne — qui était encore la Rome papale — garde toute sa force et tout son éclat.

On pourrait en dire autant du fameux *Journal*, dont on déplore toujours qu'il ne soit pas entièrement connu, sans prendre garde à la richesse des documents contenus dans les neuf volumes qui sont publiés. Le *Journal* des Goncourt a été longtemps relégué au rang des recueils d'anecdotes. Avec le temps, il prend une autre valeur. Ses témoignages nous apportent, sur maints contemporains des deux frères, des documents que nul autre écrit, nulle correspondance n'auraient jamais fournis. Les Goncourt vivaient pour écrire, ils notaient tout ce qui se faisait, tout ce qui se disait autour d'eux. Pour la cause des lettres, à laquelle ils s'étaient voués, comme on se consacre à une religion, ils ne devaient rien laisser échapper de ce qui passait à leur portée. Un tel effort n'a pas été perdu. C'était encore une façon d'être réalistes que de vouloir ainsi noter et conserver la réalité. Elle nous vaut aujourd'hui de posséder de précieux fragments d'histoire littéraire sur toute une époque.

La vie des mots traverse d'étranges avatars. Le *réalisme* était, au moyen âge, la philosophie qui regardait les idées abstraites comme des êtres réels. En 1850, c'est devenu tout le contraire ; ce néologisme signifie, selon Littré, l'attachement à la reproduction de la nature sans idéal. Aujourd'hui enfin, quand M. Henri Massis nous parle du réalisme intégral, nous savons que c'est un réalisme où l'idéal a repris sa place. Celui de Flaubert et des Goncourt en était bien loin. Lui était-il foncièrement opposé? M. Charles Maurras parle quelque part, à son propos, de « réalisme inintelligent ». C'est presque sous-entendre qu'il pourrait être intelligent, au moins le devenir. Le réalisme des années 1850-1860 a fait fausse route, il est vrai, et s'est enfoncé dans l'inintelligence, avec le naturalisme de 1880. Mais c'est une justice à rendre aux Goncourt que de les dégager de cet avilissement. Ils n'en sont responsables que pour une faible part,

et leur œuvre garde au contraire, quand la vague de bassesse va déferler, une tenue qui grandit ces écrivains bien nés. Peut-on dire davantage? Peut-être. Par-dessus le naturalisme — ce romantisme de la canaille — leur goût du réel plaît à notre temps, épris de vérité. Le réalisme des Goncourt, c'est d'abord un art scrupuleusement honnête. Nous savons gré aux deux frères d'avoir attaché tant de prix à la vérité, en un siècle aussi encombré de mensonges plus ou moins grandiloquents. Si leur champ d'action nous paraît rétréci, nous nous y sentons du moins en terre ferme. Que leur intelligence et leur goût aient appliqué cette honnêteté littéraire à des sujets qui n'ont rien perdu pour nous de leur intérêt; c'en est assez pour que plusieurs de leurs livres méritent de n'être pas oubliés.

André Rousseaux.

LES SCIENCES

LA SCIENCE ET LA MUSIQUE

La science actuelle ne progresse pas seulement dans le domaine abstrait de la théorie : elle triomphe également dans celui, plus concret, des applications. Le machinisme tend à se répandre de plus en plus, rendant de moins en moins nécessaire la présence d'une main-d'œuvre d'autant plus onéreuse que, moins consciencieuse par suite des campagnes socialistes, elle a un rendement inférieur comme quantité et, surtout, comme qualité.

Ce machinisme s'étend à tout, même à la musique, et nous sommes, on peut le dire, à l'ère des gramophones et des « auto-pianos ». Faut-il s'en plaindre ou s'en louer? Ce qu'il y a de certain, c'est que l'art s'enrichit actuellement d'un nombre impressionnant d'exécutants automatiques : je ne parle pas de la T. S. F., car celle-ci ne fait que transmettre au loin des exécutions réalisées par « voie humaine », si j'ose ainsi m'exprimer.

Comment l'exécution mécanique peut-elle se substituer à l'exécution personnelle? C'est ce que nous allons examiner brièvement, en commençant par les appareils du genre gramophone.

Dans ces appareils, un cornet, collecteur des notes *jouées par un artiste*, en transmet les vibrations à une membrane métallique très mince, au centre de laquelle est fixé un style léger en acier. Chaque vibration fait danser ce style qui exécute, ainsi, une série de sauts au cours de chacun desquels il produit un gaufrage sur un disque de substance plastique qui tourne devant lui, et sur lequel est tracé un sillon en spirale, au fond duquel se produit le gaufrage en question.

On voit donc que la série des creux et des reliefs de ce gaufrage correspondra aux vibrations, quelque complexes qu'elles puissent être, du motif sonore exécuté devant le cornet : voix parlée, voix chantée ou musique instrumentale. On détache le disque plastique ; on en fait des moulages en substances dures, comme l'ébonite, et l'on fait repasser ces moulages sous la pointe du style : cette fois, ce sera la membrane qui, soulevée à chaque relief et abaissée à chaque creux, sera ainsi mise en vibration suivant le même rythme que celui du son original, qu'elle reproduira donc avec une fidélité « automatique ».

Tel est le principe de ce merveilleux appareil conçu par Ch. Gros, mais réalisé pour la première fois par Edison en 1877. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, ne faisant aucunement appel à l'électricité mais seulement à des mécanismes d'horlogerie, il aurait fort bien pu être inventé et construit sous Louis XIII.

Le gramophone est donc un traducteur fidèle, on pourrait même dire « servile », d'une exécution musicale donnée par un chanteur, un artiste ou un orchestre. Au début de son invention, le « rendu » de l'appareil était imparfait, avec un son nasillard et une voix de polichinelle très caractéristique. Mais, aujourd'hui, le gramophone a bénéficié des progrès scientifiques les plus récents ; l'enregistrement des disques ne se fait plus en approchant l'exécutant jusqu'au voisinage immédiat du cornet, mais par l'intermédiaire d'un microphone très sensible dont les sons, amplifiés par un récepteur à cinq lampes, sont transmis à un haut-parleur ; c'est sur la membrane de ce dernier qu'est fixé le style inscrivant. L'on a ainsi des enregistrements d'une pureté et d'une puissance telles que l'on a l'illusion d'entendre exécuter le morceau devant soi : écoutez des disques « électriques » (c'est ainsi qu'on les nomme) reproduire la *Sonate à Kreutzer* pour piano et violon, ou l'admirable *Symphonie inachevée* de Schubert, et vous me direz si je me suis trompé.

Pourquoi donc certains compositeurs se hérissent-ils en boule dès qu'on leur parle de ces appareils mécaniques qui sont, en même temps, des appareils vraiment artistiques? Est-ce simplement une manifestation d'un misonéisme inexplicable aujourd'hui? Il faudrait le croire, puisque l'un d'eux, et non des moindres, répondant à une question à lui posée par un reporter, s'écria : « Moi, j'ai l'horreur de tout ce qui est mécanique ! » Mais, cher maître, alors vous devriez volontairement ne voyager qu'en voiture hippomobile, renoncer aux métros, aux autos, aux chemins de fer. Et même vous devriez renoncer à l'usage du piano qui, sous sa forme moderne, comporte une assez importante intervention de la mécanique sous toutes ses formes.

Non : un tel ostracisme ne s'explique pas ; il s'explique d'autant moins que le gramophone, ainsi perfectionné, est le meilleur agent de diffusion de la musique. On lui reproche de répandre les fox-trotts, les charlestons, les musiques de jazz-bands : mais est-ce que des artistes, en chair et en os, ne les jouent pas, ces musiques, et dans tous les restaurants, dans tous les « dancings », dans tous les cafés? Et, par contre, n'est-il pas merveilleux de pouvoir faire pénétrer la « bonne musique », celle de nos maîtres classiques et modernes, dans des milieux où elle ne pourrait jamais être entendue avec une telle perfection qui est celle même des plus grands artistes qui l'exécutent. Je crois que la question ne se pose pas. La machine parlante est un véritable trait d'union entre l'artiste et l'auditeur, non plus trait d'union passager et fugitif comme celui d'une exécution de concert, mais trait d'union durable et permanent, qui permet de renouveler l'audition à volonté et de faire ainsi, de l'œuvre qu'elle exécute, une étude approfondie.

*
* *

Les grinchus « malgré tout » reprochent au gramophone d'être esclave de l'exécution des artistes dont il enregistre le jeu, les nuances et les mouvements : à ceux-là, la science répond par un argument victorieux que lui fournissent les « auto-pianos ».

Tout d'abord, gardons-nous bien de confondre les auto-pianos avec les pianos mécaniques, avec ces effroyables « moulins à sons » qui sévissent dans de trop nombreux établissements publics et qui sont une des formes de la colère de Dieu ! Non. L'auto-piano est un véritable artiste ; c'est un pianiste dont les doigts, actionnés mécaniquement, ne connaissent aucune difficulté, mais dont le jeu est commandé par vous-même, puisque vous pouvez, à votre gré, en modifier le rythme, l'intensité, y produire toutes les nuances d'exécution désirables, faire ressortir à volonté le chant sur l'accompagnement... Et, dans ces conditions, cet auto-piano n'est-il pas la meilleure école des chefs d'orchestre?

Comment tout cela peut-il être réalisé? D'une façon, en théorie, très simple.

Une tige de cuivre, traversée suivant son axe par un canal cylindrique, est percée de quatre-vingt-huit trous, correspondant à chacune des quatre-vingt-huit notes du clavier. Quand, par le jeu de deux pédales, on *aspire* l'air extérieur, celui-ci entre par les trous qui ne sont pas bouchés et actionne la touche du clavier correspondante. Tout revient donc à déboucher et à reboucher les trous suivant la succession des notes du morceau à exécuter.

A cet effet, une longue bande de papier se déroule en passant devant la tige percée, que l'on appelle la « flûte de Pan ». Quand la bande est intacte, elle obture les trous ; l'air extérieur n'y pénètre pas et l'appareil est muet, aucune touche du clavier n'étant actionnée. Mais si une perforation, pratiquée dans la bande de papier, vient à passer devant un des trous, celui-ci se trouve débouché ; la touche correspondante, un *sol dièse*, par exemple, est abaissée et le piano fait entendre cette note. Il suffit donc que la bande soit « perforée » de trous dont l'espacement et la longueur correspondent aux notes du morceau à exécuter pour que celui-ci soit reproduit sans la moindre « fausse note ».

Mais il peut être, de plus, exécuté avec les nuances voulues par celui qui manie l'instrument.

D'abord, les nuances de vitesse (accélération ou ralentissement) s'obtiennent par le jeu d'une manette qui, en modifiant l'entrée de l'air dans le mécanisme de déroulement de la bande, rend celui-ci plus rapide ou plus lent. Les nuances d'intensité se font par le jeu des pédales qui fait varier l'intensité du son, suivant qu'on les actionne avec plus ou moins de force. Avec deux manettes que commande la main gauche, on renforce à volonté l'une des deux moitiés du clavier, les notes hautes ou les notes basses ; enfin, une perforation supplémentaire percée sur les bords de la bande en regard des trous correspondant aux diverses notes de la phrase du « chant », permet de faire ressortir celui-ci au-dessus des autres notes qui forment l'accompagnement.

On voit de suite quelle merveilleuse facilité cela donne pour l'étude de la musique. Plus d'obstacles dus aux difficultés de doigté : il suffit d'être bon musicien pour avoir une exécution parfaite. Et, alors, c'est la diffusion de la plus belle musique, que l'on peut exécuter « comme on la sent ».

Mais on a été plus loin encore. Certains auto-pianos, actionnés par l'électricité, reproduisent fidèlement l'exécution même d'un grand artiste, un Risler, un Paderewski, par exemple, avec toutes ses nuances, ses subtilités, sa puissance, sa finesse. Quelle merveilleuse école pour les jeunes musiciens que cette « conservation » du jeu des virtuoses ! Et cela seul ne suffirait-il pas à légitimer l'emploi de plus en plus répandu de ces prodigieux appareils?

D'autant plus qu'on peut leur demander autre chose que de reproduire de la musique écrite pour du piano « à dix doigts », et que l'on peut *composer*, exprès pour eux, des morceaux qui seraient inexécutables par un artiste seul, et que leurs quatre-vingt-huit doigts mécaniques peuvent exécuter avec la plus grande aisance.

Déjà des compositeurs commencent à entrer dans cette voie. Ceux-là n'ont pas, comme celui dont je parlais tout à l'heure, « l'horreur de tout ce qui est mécanique » : ils comprennent que la machine est un instrument au service d'une intelligence et d'un art, et non pas simplement un automate que l'on remonte avec une clef de pendule.

Mécanique ne veut pas dire, nécessairement, insensibilité, raideur et inflexibilité dans une exécution tracée d'avance. L'auto-piano possède la souplesse d'un bon artiste, et peut satisfaire les musiciens les plus exigeants. Certes, lui aussi servira — hélas ! — à répandre les hideurs de la musique de danse nègre qui sévit en ce moment, mais cette musique-là, ne l'oublions pas et répétons-le encore, est jouée par des musiciens vivants. En revanche, quelle joie de posséder chez soi et de pouvoir exécuter à volonté la série des sonates de Beethoven, des préludes de Chopin, des pièces de Schumann, des inspirations merveilleuses de Debussy !

Non. Le « mécanisme » n'est pas l'ennemi de la musique : il en est le collaborateur le plus efficace et le plus heureux, car il fait connaître les œuvres les plus belles à la foule de ceux qui, sans cela, les auraient à jamais ignorées. C'est un admirable éducateur de la sensibilité artistique ; et, à ce titre-là, les plus grands musiciens doivent l'encourager et l'aider de leur appui. Et puis il y a une autre considération, plus « terre à terre », qui doit entrer en ligne de compte. Quand des auditeurs auront entendu une œuvre musicale au gramophone ou au pianola, quand ils en auront goûté les beautés, ils n'auront qu'un désir : l'entendre exécuter directement par l'artiste ou par l'orchestre. Et ainsi, loin de faire du tort aux compositeurs en leur enlevant des « droits d'auteurs », comme plusieurs d'entre eux en ont, maintes fois, manifesté la crainte, les instruments mécaniques, pour employer un terme un peu vulgaire mais expressif, « leur amèneront des clients », et des clients de plus en plus nombreux.

Enfin, disons-nous bien qu'il faut marcher avec son siècle. Nous sommes à l'époque du moteur, du moteur envahissant et souverain : ne nous insurgeons pas contre le règne du nouveau conquérant ; mettons-nous bien avec lui, traitons-le sans servilité et sans mépris ; apprenons à le mieux connaître pour lui demander tout ce qu'il peut et doit nous rendre. En ce faisant, nous aurons servi la double cause de l'art et de la science, c'est-à-dire celle du Beau et celle du Vrai.

Alphonse Berget.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. VAILLANT-COUTURIER

M. Vaillant-Couturier fut l'étoile du parti communiste à la Chambre. Sa jeunesse — il avait vingt-sept ans lorsqu'il fut élu pour la première fois en 1919, — son ardeur fougueuse, son masque de tribun juvénile, sa culture intellectuelle et son élégance physique lui avaient fait une notoriété singulière. Mais les communistes vont vite. Moscou use terriblement les hommes. M. Vaillant-Couturier, du moins, n'a pas encouru les foudres d'excommunication majeure. C'est heureux.

Donc, M. Vaillant-Couturier appartient au communisme parlementaire. D'abord, il était parlementaire avant d'être communiste. Ensuite, il y a bien un communisme parlementaire. Il est entendu qu'en communisme, il n'y a que des camarades égaux. Mais, voulant exercer une action parlementaire, le parti a bien été obligé tout de même de désigner aux suffrages des camarades quelques orateurs d'une certaine culture et d'un certain prestige. Cette petite caste de parlementaires cultivés est précaire : les hommes peuvent être exclus et changés : nous avons vu M. Ernest Lafont cesser d'en être l'un des chefs. Il n'en est pas moins vrai que cette situation crée un monopole de fait. Choisir des camarades ouvriers et paysans comme députés, condamner le parti à n'avoir d'intellectuels qu'un très petit nombre : il est donc relativement aisé à ceux-ci de se faire une situation parlementaire. Le parti veut que tous ses élus parlent de tout avec une compétence égale et universelle. Cela est fort bien pour le but que s'assigne le communisme, qui n'est point de conquérir une

majorité parlementaire ni de faire prévaloir ses doctrines devant la Chambre, mais de créer de l'agitation, du désordre, du mécontentement et des récriminations. Mais cela ne saurait faire illusion dans une assemblée, qui sourit d'entendre certains discours. M. Vaillant-Couturier, M. Cachin, M. Berthon sont d'une autre classe, on les tient pour plus pervers peut-être, mais, au fond, pour des bourgeois. Telle est la position politique de M. Vaillant-Couturier.

M. Vaillant-Couturier a trente-cinq ans. Il a été fort bien, avec une belle figure énergique et glabre. Il s'empâte un peu. C'est un polémiste redoutable, d'une truculence rabelaisienne qui fait qu'en dépit de sa gageure moscovite, et à moins d'être vraiment démoniaque, il sera toujours de chez nous. C'est un orateur de talent, dont le rôle — peut-être par ordre supérieur — est un peu effacé au Parlement. Il s'est spécialisé dans les questions d'art populaire, comme faisait autrefois M. Paul-Boncour, avant d'être devenu le père Joseph de la Paix. J'ai chagriné sans doute M. Vaillant-Couturier en disant tout à l'heure que tous les camarades n'étaient pas vraiment égaux. Peut-être cette indication, qui tendrait à faire de lui le Paul-Boncour du communisme, lui sera-t-elle plus douloureuse. Ce serait injuste. Il ne faut point que M. Vaillant-Couturier passe pour le Paul-Boncour du communisme. Il remplit ce rôle par consigne. Et il a plus de tempérament, d'énergie, de sens du risque que M. Paul-Boncour. C'est un Saint-Just.

Dirai-je que M. Vaillant-Couturier est convaincu? Je ne lui ferai point grief d'avoir changé d'opinion, d'avoir été catholique et de ne l'être plus. On ne fait point ce grief à un homme de vingt-trois ans. M. Vaillant-Couturier, qui a été catholique fervent et mystique, a fait la guerre. Très bien. Il est devenu communiste. Il a blasphémé, avec une exagération romantique, ce qu'il a adoré. Il s'est trompé, mais il n'a pas cessé d'être mystique. Il y a en lui une passion contenue et violente, une révolte intellectuelle, et un orgueil immense. Ceux qui n'ont pas lu le Bal des aveugles *ne peuvent parler congrûment de M. Vaillant-Couturier. Donc, je ne lui fais point grief d'avoir changé d'opinion, ni du scandale voulu, provocant, de ses blasphèmes. Sa tâche abominable est celle de tout le parti communiste, et un homme comme lui, de sa passion et de son orgueil, qui embrassait une cause, ne pouvait le faire qu'avec violence et scandale. Aussi bien, M. Vaillant-Couturier sourirait sans doute de voir apprécier son œuvre et ses attitudes avec des préjugés traditionalistes. Entre ses amis et la France, il n'y a qu'une question de force. M. Vaillant-Couturier combat, comme tous les siens, avec toutes les armes. Aussi, nous n'aurons pas la naïveté d'incriminer sa mauvaise foi. Nous l'avons entendu, en souriant, dénoncer les excès du fascisme, qui est parti de violence, et demander qu'on le rappelât à la légalité.*

Pour qui évoquait alors — c'était pourtant avant le 11 *novembre — l'apologue de la paille et de la poutre, ce pouvait être assez drôle. Pour M. Vaillant-Couturier plus que pour tout autre, sans doute, espérons-le.*

Cela dit, il faut plaindre M. Vaillant-Couturier. Sans doute il assume par des excitations constantes, des mouvements générateurs de misère, une lourde responsabilité, et tout a été dit déjà sur le rôle odieux des meneurs. Mais M. Vaillant-Couturier est-il bien un meneur? N'est-il pas trop romantique? Trop éloigné du réalisme froid et implacable d'un Berthon, ou de l'obstination spécialisée d'un Renaud Jean? Si cette révolution qu'appelle, que souhaite, que provoque M. Vaillant-Couturier éclatait, si le grand soir s'éclairait de flammes d'incendie et de lueurs de sang comme le voit sans doute son romantisme farouche, croit-il qu'il n'en serait pas une des premières victimes? Les communistes d'aujourd'hui ne savent-ils pas que jamais les auteurs d'un mouvement n'en bénéficient, et que les révolutions dévorent leurs enfants? Il faut donc pour persévérer dans ce rôle, une âme perverse qui aime le mal pour le mal; ou une ambition démesurée qui ne demande qu'un rôle au Destin et qui a fait un pacte avec la Mort, ou une âme d'apôtre. M. Vaillant-Couturier a peut-être une âme d'apôtre. Il a, en tous cas, une ambition orgueilleuse et du tempérament.

***

Le Théâtre : *La jeune fille à la scène.*

Le théâtre de la Madeleine joue *Miche*, de M. Étienne Rey. Celui-ci n'est pas seulement auteur dramatique ; on peut même dire qu'il n'est auteur dramatique que par occasion, encore qu'il ait collaboré avant la guerre à l'un des plus grands succès de la raison sociale Flers et Caillavet. Et quand deux auteurs aussi heureux acceptent un collaborateur, c'est bon signe pour celui-ci.

Vers le même temps, M. Rey écrivait sur la *Renaissance de l'orgueil français* un des ouvrages par lesquels se manifesta le sentiment de la jeunesse d'avant guerre. Actuellement, il est un des rares critiques qui parlent des choses du théâtre avec intelligence. Or, on a fait remarquer, et il est bon d'insister sur ce trait des mœurs contemporaines, qu'en dépit de ces titres, le nom de M. Rey ne figurait même pas sur les affiches qui convient à venir voir au théâtre de la Madeleine Mlle Falconetti dans le rôle de Miche. Le portrait de l'actrice s'étale sur les murs ; le nom de l'auteur n'a aucune importance.

Cette manière de voir dispenserait de toute critique ; mais il est permis de ne pas partager ce dédain, et de remarquer que M. Rey

a habillé au goût du jour un sujet de Marivaux. Dans un banal hôtel suisse, Miche, jeune fille de Nantes, rencontre un jeune peintre de talent qu'elle aime sans vouloir l'avouer ; pour le rendre jaloux, elle lui raconte qu'elle est mariée à un honnête nantais qui doit venir les rejoindre quelques jours après ; et voici la pièce partie au mieux sur cette fausse confidence.

C'est un départ de Marivaux ; il n'y manque même pas ce goût physique très vif que les personnages de Marivaux éprouvent instantanément l'un pour l'autre, et qu'on perçoit sans peine à travers toute la décence et la subtilité qui retardent leurs aveux, car du premier coup d'œil ils se sont reconnus et ont été attirés l'un vers l'autre, au point que la fille noble s'éprend d'un valet sans y songer.

Le curieux, après un tel départ, n'est pas le chemin que suit M. Rey, qui enlace carrément un vaudeville à sa comédie d'analyse ; c'est le point d'arrivée.

Chez Marivaux, les amants poursuivent leur joute jusqu'à ce qu'ils soient assurés d'un amour réciproque. Sylvia pousse Dorante à l'extrémité, elle veut être certaine qu'elle a sur ce cœur tous les droits et tous les pouvoirs. Seulement, elle se contente d'une certitude et, si l'on peut dire, d'une possession morales. Le héros moderne de M. Rey exige davantage ; la jeune fille trouve normal qu'on réclame d'elle cette preuve de l'amour et elle l'accorde de tout son cœur.

Si cette conclusion était celle d'un auteur accrédité du boulevard, on n'y ferait guère attention. Mais de la part de M. Rey, on relève le signe, et on le classe parmi ceux qui justifient l'inquiétude.

D'abord, il faut bien dire que voir un jeune homme mener ainsi la conquête d'une jeune fille est extrêmement désobligeant pour ce qui reste de délicatesse au spectateur même entraîné toute l'année à absorber, n'importe quoi comme Mithridate au poison. Ensuite, un tel sujet n'a aucun intérêt dramatique ; que cet aimable jeune homme échoue ou réussisse en son projet, cet événement ne vaut pas de perdre une soirée ; pour rester modérés, contentons-nous de dire que cet acte ne mérite, en vérité, ni sympathie, ni admiration, ni aucun sentiment qui soit de nature à créer la plus légère nuance d'intérêt pour sa personne.

Enfin, et c'est peut-être le plus grave, Sylvia et Dorante ont raison d'être exigeants ; chacun d'eux donne tout et a droit de tout exiger. Mais ici, le séducteur prend et ne donne rien. La jeune fille, en consentant le sacrifice, prouve son amour. Lui, en l'acceptant, prouve qu'il désire simplement et qu'il n'aime pas. Telle est l'erreur sur le cœur où l'on ne serait sûrement pas tombé au dix-huitième siècle, et qui est la faute capitale chez un écrivain contemporain d'esprit droit et d'intelligence avertie.

*
* *

Il est assez savoureux d'avoir à proposer aujourd'hui en exemple une pièce de M. Nozière. Celui-ci n'est pas précisément un auteur moral, il s'en faut de tout. On a été obligé de blâmer autrefois avec vivacité tel de ses ouvrages qui n'était pas tout à fait de nature à donner des mœurs françaises une idée fort élevée, non plus d'ailleurs que fort exacte. M. Nozière est au reste un bon modèle de l'auteur parisien. Israélite, bien entendu, normalien, ce qui est moins nécessaire, non seulement il est habile à monter un ouvrage, mais il a l'art peut-être plus précieux encore de flairer ce qui va plaire. C'est lui qui l'an passé alla chercher en Moscovie la *Comédie du bonheur*. C'est lui qui, cette année, est allé dénicher en Angleterre cette *Vieille maman*, bon petit drame incolore qui remplit le Théâtre-Français.

Or, s'il est vrai que M. Nozière pressent la mode, celle-ci va-t-elle donc honorer la vertu? Qu'on en juge. Dans la *Robe de perles*, cet auteur qui fut cynique et qui reste sceptique fait voir un homme riche et mûr qui s'éprend d'une femme rencontrée au théâtre dans une admirable toilette ornée de perles. Il se renseigne, elle habite l'hôtel d'une famille de grands juifs. Ici, intermède comique, peinture de cette famille, très vive, très caustique et très bien saisie ; on sait de reste que c'est un trait de race, et que nul ne caricature mieux les juifs que les juifs eux-mêmes.

Cependant, la jeune porteuse de perles n'est ni la femme ni la fille de la dynastie des grands juifs. C'est l'institutrice, une simple Française. La somptueuse toilette lui a été prêtée par une amie. Dans la pièce de M. Rey, le peintre amoureux sait qu'il s'adresse à une jeune fille et cherche à la séduire uniquement par des prestiges personnels. Dans la pièce de M. Nozière, le héros est un homme mûr, qui croit avoir affaire à une aventurière ; il lui offre de l'or. Dans *Miche*, la jeune fille cède à l'amour ; dans *la Robe de perles*, Mlle Verdier s'insurge, crie qu'elle est honnête, qu'elle est sage, l'amoureux transporté d'enthousiasme lui offre de l'épouser, elle accepte, et tout finit conformément à la morale la plus stricte.

Voici donc M. Nozière qui verse dans les dénouements de Berquin. Faut-il en conclure quelque chose? Faut-il croire qu'à force d'épuiser la boîte aux épices, on sera obligé de trouver au fond la vertu? Mais les berquinades ne sont jamais conformes à la réalité, qui ne sourit pas si volontiers.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

France. — *Les journaux publient la copie des documents trouvés dans la serviette de M. Marrane, maire communiste d'Ivry. Il en résulte que, de janvier à septembre, le parti communiste a dépensé plus de deux millions pour sa propagande, et qu'il a subventionné certains éléments du parti socialiste* (15 *décembre*).

— *Le chargé d'affaires du Reich fait part à M. Briand de l'* « *émotion* » *soulevée en Allemagne par des affiches apposées sur les murs de Paris et représentant Hindenburg sous les traits du roi de la guerre.*

— *Le budget de* 1928 *est voté définitivement par le Sénat et la Chambre. Il comporte* 42 496 616 *millions de recettes et* 42 441 457 *millions de dépenses. L'excédent des recettes n'est donc que d'une cinquantaine de millions* (25 *décembre*).

— *Le Congrès socialiste s'ouvre à Paris le* 26 *décembre. Le* 27, *il adopte une motion de M. Vincent Auriol définissant la politique financière du parti : stabilisation de la monnaie, allégement des impôts sur la consommation. L'impôt sur le capital, abandonné par les radicaux, reparaît sous le nom, jugé moins compromettant, de* « *contribution personnelle globale et exceptionnelle sur la fortune constituée* ».

— *Le* 29, *le Congrès se sépare après avoir décidé que le parti présentera des candidats dans toutes les circonscriptions au premier tour. Au second tour, désistement en faveur du candidat qui aura le plus de chances de battre* « *la réaction* ».

— *L'abbé Fasshauer et une douzaine de militants* « *autonomistes* » *sont arrêtés à Strasbourg* (30 *décembre*).

Les dettes de guerre. — *M. Gilbert Parker, agent général des paiements, envoie son rapport à la Commission des réparations sur l'exécution du plan des experts. Il conclut que l'expérience du plan Dawes ne peut pas encore être considérée comme terminée et que, dès qu'elle aura pris fin, il sera de l'intérêt des créanciers que l'Allemagne sache exactement ce qu'elle a encore à payer* (16 *décembre*).

— *M. Mellon, secrétaire du Trésor américain, s'empresse de déclarer, en réponse, que, le plan Dawes revisé ou non, les dettes de guerre ne dépendent pas des réparations. Payée ou non par l'Allemagne, la France devrait donc payer de toute façon les États-Unis* (20 *décembre*).

— *Et M. Kellog, secrétaire du département d'Etat, annonce, pour couper court à certains bruits, que les États-Unis n'ont aucune intention de reviser les dettes de guerre, quelles qu'elles soient, et surtout dans le sens d'une réduction* (30 *décembre*).

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1928. 35945.